OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

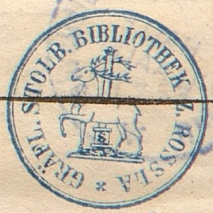
OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-TROISIEME.



AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

Universitäts- u. Landesbibliothek
Zweigstelle Ausleihung
HALLE (SAALE)

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

Mai 1750-1752 juillet.

L 148

RECUEIL
DES LETTRES
DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.
A M. DARGET.

A Paris, 6 mai.

1750.

VOICI une seconde faffée des nouvelles de l'abbé *Raynal*. Je souhaite qu'elles puissent adoucir la tristesse où vous êtes encore. Ma mélancolie quadrerait bien avec la vôtre.

Oderunt hilarem tristes, tristemque jocosi.

Mais, mon cher Monsieur, j'ai par-dessus vous des souffrances de corps continuelles. Que ferait un malingre, un cadavre ambulant à la cour d'un jeune roi qui se porte bien, et qui a de l'imagination et de l'esprit du soir au matin? Cependant je vous avoue ma faiblesse. Je n'aurais point de plus grande consolation que celle de le voir et de l'entendre, encore avant d'aller rendre visite aux *Antonins*, aux *Chaulieux*, aux *Chapelles*, ses devanciers. Je suis enchanté de tout le bien que vous me dites de mon cher d'*Arnaud*. Je voudrais bien qu'il lût, quand il n'aura rien à faire, le rogaton que je vous envoie. Buvez tous deux à ma santé; cela me fera peut-être du bien.

1750.

LETTRE II.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Compiegne, ce 26 juin.

POURQUOI suis-je ici? pourquoi vais-je plus loin? pourquoi vous ai-je quittés, mes chers anges? Vous n'êtes point mes gardiens puisque me voilà livré au démon des voyages: *video meliora proboque, deteriora sequor.*

M. le duc d'*Aumont* vous écrit, sans doute, aujourd'hui que le *Kain* aura son ordre quand il voudra. Je conseille à madame *Denis* de lui faire réciter *Hérode*, *Titus* et *Zamore*, de le faire crier à tue tête dans les endroits de debit où sa voix est toujours jusqu'à présent faible et sourde. C'est peut-être le seul défaut qu'il ait, mais c'est le défaut le plus essentiel et le plus difficile à corriger. Je voudrais bien qu'il jouât un jour Cicéron. J'espère que je ferai quelque chose d'*Aurélie*; mais je me saurai toujours bon gré de n'en avoir pas fait un personnage aussi important que le Consul, *Catilina* et *César*. Elle ne peut avoir que la quatrième place. Les femmes trouveront cela bien mauvais; mais ma pièce n'est guère française; elle est romaine. Vous me jugerez à mon retour. Condamnez si vous voulez mon travail, mais pardonnez à mon voyage, et obtenez-moi l'indulgence de M. de *Choiseul* et de M. l'abbé de *Chauvelin*. Mes chers anges, ne me grondez point; il me suffit de mes remords. Si vous avez des ordres à me donner, envoyez-les chez moi; on les fera tenir à votre errante créature.

LETTRE III.

A M. DARGET.

A Clèves, 2 juillet. 1750.

UN pauvre malade errant se recommande à vous, Monsieur. *Frédéric le grand* m'a ordonné de venir ; et mon ame a commandé à mon corps de marcher. Je ne sais où est le roi ; mais si je dois être quelque temps à Berlin, comme dans mes précédens voyages, je vous supplie de vouloir bien me faire trouver quelque logement, pour moi et pour trois personnes. Le plaisir de vous embrasser me fera oublier mes maux. Je crois que mon cher d'*Arnaud* sera bien étonné de me voir courir la poste, lui qui ne m'a vu qu'en robe de chambre et en bonnet de nuit. Il faut mettre cette entreprise au rang des prodiges du roi. Vous ne sauriez croire le plaisir que j'ai de faire pour lui des choses extraordinaires. Tout chétif que je suis, j'ai fait paraître chez moi, à Paris, sur mon petit théâtre, Cicéron et César. Je vais voir un homme qui les représente tous deux sur le théâtre du monde, et je vous envie le bonheur d'être toujours auprès de lui.

J'embrasse mon cher d'*Arnaud*, et je veux qu'il vous engage à m'aimer un peu. Puissé-je arriver immédiatement après ce billet, et vous assurer au plutôt de tous les sentimens que vous m'avez déjà inspirés, et que vous fortifierez encore. Je supprime pour jamais les inutiles formules ; car je vous aime de tout mon cœur.

Cette lettre ne partira que le trois ; c'est encore un jour de perdu.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51841/fragment/page=0013

1750.

LETTRE IV.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Potsdam, 7 auguſte.

JE vous jure, ma chère *Atide* (*), que vous n'avez été oubliée ni dans mes lettres ni dans mon cœur. J'ai ſouvent recommandé *Atide* à *Zulime*, et je ſuis auſſi fâché que *Ramire* le ſerait d'être parti ſans vous. Le haſard, dont je reconnais de plus en plus l'empire, nous a bien ſoudainement diſperſés. Je vous ai quittée dans le temps que je vous aimais le mieux : vous êtes aſſurément auſſi aimable dans la ſociété que dans le rôle d'*Atide* ou de madame la comteſſe de *Pimbeſche*. Vous m'affligez de me dire que vos beaux yeux noirs ne ſont pas accompagnés de joues rébondies, et que le lait ne vous a pas engraiſſée. Si un régime auſſi auſtère que le vôtre ne vous a pas rendu la ſanté, que faire donc ? Nous ſommes donc deſtinés, vous et moi, à ſouffrir ! Je n'ai rien à dire à la Providence, quand elle fait naître des arbres rabougris, et qu'elle fait périr les boutons à fruit. Qu'elle traite comme elle voudrait les êtres inſenſibles ; mais nous donner à nous, être ſenſibles, le ſentiment de la douleur pendant toute notre vie ; en vérité, cela eſt trop fort.

(*) Rôle que madame de *Fontaine* avait joué pluſieurs fois dans Zulime. Celui de Zulime l'avait été par madame *Denis*.

Le palais de Sans-Souci a beau être aussi joli que Trianon, le héros de l'Allemagne a beau être aussi charmant que vous dans la société, me combler des attentions les plus touchantes, cultiver avec moi les beaux arts qu'il idolâtre, et descendre vers moi chétif d'un assez beau trône, en ai-je moins la colique tous les matins? J'ai passé ici des jours délicieux; et l'on va donner à Berlin des fêtes qui pourront bien égaler les plus belles de *Louis XIV*; mais il n'y a que les gens bien sains qui jouissent de tout cela. Nous autres, ma chère nièce, nous n'avons que les ombres du plaisir. 1750.

Mandez-moi, je vous en prie, si votre santé va un peu mieux à présent, et si d'ailleurs vous êtes heureuse autant qu'on peut l'être avec un mauvais estomac. Embrassez pour moi votre frère. Je songe à lui plus qu'il ne pense. Mes complimens à M. de *Fontaine*, et ne m'oubliez pas avec vos amis.

LETTRE V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 7 auguste.

Mes divins anges, votre Sans-souci est donc à Neuilly! vous avez moins de colonnes de marbres, moins de balustrades de cuivre doré; votre salon, quelque beau qu'il soit, n'a pas une coupole magnifique; le roi très-chrétien ne vous a pas envoyé des statues dignes d'*Athènes*, et vous n'avez pas même encore pu réussir à vous défaire

1750. de vos buſtes ; avec tout cela, je tiens que Neuilly vaut encore Sans-Souci ; mais je déteſterai et Neuilly et votre bois de Boulogne, ſi madame d'*Argental* n'y retrouve pas la ſanté, ſi M. de *Choiſeul* ne ſoupe pas à fond, ſi monſieur le coadjuteur a mal à la poitrine. Je vous paſſe à vous une indigeſtion. Heureux les gens qui ne ſont malades que quand ils le veulent !

Tout ce que j'apprends des ſpectacles de Paris, fait que je ne regrette que Neuilly et mon petit théâtre. Le mauvais goût a levé l'étendard dans Paris. Vous en avez en ore pour quelques années ; c'eſt une maladie épidémique qui doit avoir ſon cours, et l'on ne reviendra au bon que quand vous ſerez fatigués du mauvais. La profuſion vous a perdus ; l'excès de l'eſprit a égaré, dans preſque tous les genres, le talent et le génie, et la protection donnée à Catilina a achevé de tout perdre. J'avoue que les Pruſſiens ne font pas de meilleures tragédies que nous ; mais vous aurez bien de la peine à donner, pour les couches de madame la dauphine, un ſpectacle auſſi noble et auſſi galant que celui qu'on prépare à Berlin. Un carrouſel compoſé de quatre quadrilles nombreuſes, carthaginoiſes, perſanes, grecques et romaines, conduites par quatre princes qui y mettent l'émulation de la magnificence, le tout à la clarté de vingt mille lampions qui changeront la nuit en jour. Les prix diſtribués par une belle princeſſe, une foule d'étrangers qui accourent à ce ſpectacle, tout cela n'eſt-il pas le temps brillant de *Louis XIV*, qui renaît ſur les bords de la Sprée ? Joignez à cela une liberté entière que je goûte ici, les attentions et les

bontés inexprimables du vainqueur de la Siléſie, qui porte tout ſon fardeau de roi depuis cinq heures du matin juſqu'à dîner, qui donne abſolument le reſte de la journée aux belles-lettres, qui daigne travailler avec moi trois heures de ſuite, qui ſoumet à la critique ſon grand génie, et qui eſt à ſouper le plus aimable des hommes, le lien et le charme de la ſociété? Après cela, mes anges, rendez moi juſtice. Qu'ai-je à regretter que vous ſeuls? J'y mets auſſi madame *Denis*. Vous ſeuls êtes pour moi au-deſſus de ce que je vois ici. Je ne vous parlerai point aujourd'hui d'*Aurélie*, et des éditions de mes œuvres dont on me menace encore de tous côtés. J'apprends du roi de Pruſſe à corriger mes fautes. Le temps que je ne paſſe pas auprès de lui, je le mets à travailler ſans relâche autant que ma ſanté le permet. O ſages habitans de Neuilly, conſervez-moi une amitié plus précieuſe pour moi que toute la grandeur d'un roi plein de mérite. Mon ame ſe partage entre vous et *Fréderic le grand*. 1750.

LETTRE VI.

A M. DARGET.

A Potsdam, auguſte.

Je n'ai point vu le bal, mais le carrouſel étaît digne de *Fréderic le grand*: je croyais être dans le pays des fées. Ce que j'ai admiré le plus, c'eſt l'ordre qui a régné dans une fête où il devait y avoir vingt têtes caſſées. Je ſuis plus idolâtre que jamais de votre maître, et chaque jour m'enchaîne par de nouveaux liens. Cher ami, vivons ici; admirons et aimons.

1750.

LETTRE VII.

AU MEME.

A Sans-Souci, ce 9 ou 10, car je n'en fais rien.

Mon cher ami, vous êtes tout ébaubi de recevoir de moi une lettre datée de Sans-Souci. Madame la margrave a bien voulu permettre que j'eusse l'honneur de l'y suivre; mais, par malheur, elle y a eu un accès de fièvre. Si le maître de la maison eût été là, elle n'y serait pas tombée malade. J'ai apporté avec moi le troisième tome du philosophe de la vigne.

Ma foi, plus je lis, plus j'admire
Le philosophe de ces lieux:
Son sceptre peut briller aux yeux,
Mais mon oreille aime encor mieux
Les sons enchanteurs de sa lire.

Ce feu, que dans les cieux vola
Le demi-dieu qui modéla
Notre première mijaurée,
Ce feu, cette essence sacrée
Dont ailleurs assez peu l'on a,
Est donc toute en cette contrée!
Ou bien du haut de l'Empirée
L'esprit d'Horace s'en alla
Sur le rivage de la Sprée,
Et sur le trône d'Attila:
Le feu roi s'il voyait cela
En aurait l'ame pénétrée.

Le philosophe de Sans-Souci n'aura pas quinze jours à employer à mettre ce volume dans sa

perfection ; mais quand il y travaillerait trois mois, il n'aurait rien à regretter. Il ne faut pas qu'il y ait un doigt trop long, ni un ongle mal fait à la Vènus de *Médicis*. Les ſtatues qui ornent les jardins ne vaudront pas les monumens de la bibliothéque. Que d'eſprit, et de toutes ſortes d'eſprit! Et où diable a-t-il pêché tout cela? Et comment imaginer qu'il y ait tant de fleurs dans vos fables, et comment tant de grâces avec tant d'occupations profondes! Je crois que je rêve. J'ai écrit à *du Vernay:* j'ai, Dieu merci, donné ma démiſſion de tout; je ne veux plus tenir qu'à *Frédéric le grand*. Bonſoir! je ne ſais pas trop les jours de poſte. Ce chiffon arrivera à Stetin quand il pourra. 1750.

P. S. Il pleut des fièvres. J'ai deux domeſtiques ſur le grabat. Je me ſauve par les pillules de *Stahl*. Je ſuis conſtant.

LETTRE VIII.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, 11 auguſte.

Je ne ſuis point du tout de votre avis, ma chère enfant, ni de celui de MM. d'*Argental* et de *Thibouville*. Rome ſauvée ne me paraît point faite pour les jeunes et belles dames qui viennent parer vos premières loges. Je crois que notre élève *le Kain* jouerait très-bien; mais la conjuration de *Catilina* n'eſt bonne que pour meſſieurs de l'univerſité qui ont leur Cicéron dans la tête, et peu

1750. de galanterie dans le cœur. Contentons-nous de l'avoir vu jouer à Paris sur le théâtre de mon grenier, devant de graves professeurs, des moines et des jurisconsultes. D'ailleurs, il faudrait que je fusse à Paris pour arranger tout ce sénat romain; et si j'étais là, l'envie y ferait aussi avec ses sifflets.

Le Catilina de *Crébillon* a eu une vingtaine de représentations, dites-vous; c'est précisément par cette raison que le mien n'en aurait guère. Votre parterre aime la nouveauté. On irait deux ou trois fois pour comparer et pour juger, et puis on ferait las de *Cicéron* et de sa république romaine. Les vers bien faits ne sont guère sentis par le parterre. Mon enfant, croyez-moi, il s'en faut bien que le goût soit général chez notre nation; il y a toujours un petit reste de barbarie que le beau siècle de *Louis XIV* n'a pu déraciner. On a souffert les vers énigmatiques et visigoths du Catilina de *Crébillon*. Ils sont sifflés aujourd'hui, oui; mais au théâtre ils ont passé. Les jours d'une première représentation sont de vraies assemblées de peuple: on ne sait jamais si on couronnera son homme ou si on le lapidera.

Dites au marquis d'*Adhémar* que je pense efficacement à lui et à ses desseins. Il aura bientôt de mes nouvelles. J'ai oublié de vous dire que quand je pris congé de madame de *Pompadour* à Compiegne, elle me chargea de présenter ses respects au roi de Prusse. On ne peut donner une commission plus agréable et avec plus de grâces; elle y mit toute la modestie, et des *si j'osais*, et des *pardons* au roi de Prusse, de prendre cette liberté.

Il faut apparemment que je me sois mal acquitté de ma commission. Je croyais, en homme tout plein de la cour de France, que le compliment ferait bien reçu; il me répondit sèchement: *Je ne la connais pas.* Ce n'est pas ici le pays du Lignon. Je n'en mande pas moins à madame de *Pompadour* que *Mars* a reçu, comme il le devait, les complimens de *Vénus*. (*) 1750.

Madame la margrave de *Bareith* est ici; tout est en fêtes. On croirait presque, aux apparences, qu'on n'est ici que pour se réjouir.

LETTRE IX.

A LA MEME.

A Charlottenbourg, 14 auguste.

Voici le fait, ma chère enfant. Le roi de Prusse me fait son chambellan, me donne un de ses ordres, vingt mille francs de pension, et à vous quatre mille assurés pour toute votre vie, si vous voulez venir tenir ma maison à Berlin, comme vous la tenez à Paris. Vous avez bien vécu à Landau avec votre mari; je vous jure que Berlin vaut mieux que Landau, et qu'il y a de meilleurs opéra. Voyez, consultez votre cœur. Vous me direz qu'il faut que le roi de Prusse aime bien les vers. Il est vrai que c'est un auteur français né à Berlin. Il a cru, toutes réflexions faites, que je lui serai plus utile que d'*Arnaud*. Je lui ai pardonné, comme à *Heurtaud*, les petits vers galans que sa Majesté prussienne avait faits pour mon jeune élève, dans lesquels il le traitait de *soleil levant* fort

(*) Voyez les Lettres en vers, 1750.

1750. lumineux, et moi de *soleil couchant* assez pâle. Il égratigne encore quelquefois d'une main, quand il caresse de l'autre; mais il n'y faut pas prendre garde de si près. Il aura le levant et le couchant auprès de lui, si vous y consentez; et il fera, lui, dans son midi, faisant de la prose et des vers tant qu'il voudra, puisqu'il n'a point de batailles à donner. J'ai peu de temps à vivre. Peut-être est-il plus doux de mourir à sa mode à Potsdam, que de la façon d'un habitué de paroisse à Paris. Vous vous en retournerez après cela avec vos quatre mille livres de douaire. Si ces propositions vous convenaient, vous feriez vos paquets au printemps; et moi j'irais, sur la fin de cette automne, faire mon pélerinage d'Italie, voir Saint-Pierre de Rome, le pape, la Vénus de *Médicis*, et la ville souterraine. J'ai toujours sur le cœur de mourir sans voir l'Italie. Nous nous rejoindrions au mois de mai. J'ai quatre vers du roi de Prusse pour sa sainteté. Il serait plaisant d'apporter au pape quatre vers français d'un monarque allemand et hérétique, et de rapporter à Potsdam des indulgences. Vous voyez qu'il traite mieux les papes que les belles. Il ne fera point de vers pour vous; mais vous trouverez ici bonne compagnie; vous auriez une bonne maison. Il faut d'abord que le roi notre maître y consente. Cela lui sera, je pense, fort indifférent. Il importe peu à un roi de France en quel lieu le plus inutile de ses vingt-deux ou vingt-trois millions de sujets passe sa vie; mais il serait affreux de vivre sans vous.

LETTRE X.

1750.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Charlotembourg, 20 auguſte.

MES chers anges, ſi je vous diſais que nous avons eu ici un feu d'artifice dans le goût de celui du Pontneuf, que nous allons aujourd'hui à Berlin voir Phaéton dont les décorations ſeront de glaces, que tous les jours ſont des fêtes, que d'*Arnaud* a fait jouer ſon Mauvais riche, et qu'il a été jugé ici pour le fond et pour les détails tout comme à Paris, vous ne vous en ſoucieriez peut-être que très-médiocrement. J'ai d'ailleurs le cœur plus rempli et plus déchiré de ma réſolution, que je ne ſuis ébloui de nos fêtes; et je ſens bien que le reſte de mes jours ſera empoiſonné, malgré la liberté, malgré la douceur d'une vie tranquille, malgré les exceſſives bontés d'un roi qui me paraît reſſembler en tout à *Marc-Aurèle*, à cela près que *Marc-Aurèle* ne feſait point de vers, et que celui-ci en fait d'excellens quand il ſe donne la peine de les corriger. Il a plus d'imagination que moi, mais j'ai plus de routine que lui. Je profite de la confiance qu'il a en moi, pour lui dire la vérité plus hardiment que je ne la dirais à *Marmontel*, ou à d'*Arnaud*, ou à ma nièce. Il ne m'envoie point aux Carrières pour avoir critiqué ſes vers; il me remercie, il les corrige, et toujours en mieux. Il en a fait d'admirables. Sa proſe vaut ſes vers, pour le moins; mais dans tout cela il allait trop vîte. Il y a avait de bons courtiſans qui lui

1750. disaient que tout était parfait; mais ce qui est parfait, c'est qu'il me croit plus que ses flatteurs, c'est qu'il aime, c'est qu'il sent la vérité. Il faut qu'il soit parfait en tout. Il ne faut pas dire *Cæsar est supra grammaticam*. *César* écrivait comme il combattait. *Frédéric* joue de la flûte comme *Balvet*, pourquoi n'écrirait-il pas comme nos meilleurs auteurs; cette occupation vaut bien le jeu et la chasse. Son Histoire de Brandebourg sera un chef-d'œuvre quand il l'aura revue avec soin; mais un roi a-t-il le temps de prendre ce soin? Un roi qui gouverne seul une vaste monarchie? oui: voilà ce qui me confond; je ne sors point de surprise. Sachez encore que c'est le meilleur de tous les hommes, ou bien je suis le plus sot. La philosophie a encore perfectionné son caractère. Il s'est corrigé, comme il corrige ses ouvrages. Voilà précisément, mes anges, pourquoi j'ai le cœur déchiré; voilà pourquoi je ne vous reverrai qu'au mois de mars. Comptez qu'ensuite, quand je reviendrai en France, je n'y reviendrai que pour vous seuls, pour vous, mes anges, qui faites toute ma patrie. Je vous demande en grâce d'encourager madame *Denis* à venir avec moi s'établir au mois de mars à Berlin, dans une bonne maison où elle vivra dans la plus grande opulence. Le roi de Prusse lui assure à Paris une pension après ma mort. Il m'a promis que les reines (qui ne savent encore rien de nos petits desseins) l'honoreront des distinctions et des bontés les plus flatteuses. Elle fera ma consolation dans ma vieillesse. Disposez-la

à cette

à cette bonne œuvre. Il n'y a plus à reculer. Le roi de Prusse m'a fait demander au roi, et je ne suis pas un objet assez important pour qu'on veuille me garder en France. Je servirai le roi dans la personne du roi de Prusse, son allié et son ami. Ce sera une chose honorable pour notre patrie, qu'on soit obligé de nous appeler quand on veut faire fleurir les arts. Enfin, je ne crois pas qu'on refuse le roi de Prusse; et si, par un hasard que je ne prévois pas, on le refusait, vous sentez bien que la première démarche étant faite, il la faudrait soutenir, et obtenir, par des sollicitations pressantes, ce qu'on n'aurait pas accordé d'abord à ses prières, et que je ne peux plus vivre en France après avoir voulu la quitter. Il y a un mois que je suis à la torture, j'en ai été malade; un tel parti coûte sans doute. Vous êtes bien sûr que c'est vous qui déchirez mon ame; mais, encore une fois, quand je vous parlerai, vous m'approuverez. Ne me condamnez point avant de m'entendre; conservez-moi des bontés qui me sont aussi précieuses pour le moins que celles du roi de Prusse. J'ai les yeux mouillés de larmes en vous écrivant. Adieu. 1750.

LETTRE XI.

A MAMADE DENIS.

A Berlin, 22 auguste.

Je reçois votre lettre du 8, en sortant de Phaéton; c'est un peu *Phaéton* travesti. Le roi a un poëte italien, nommé *Villati*, à quatre cents écus

1750. de gages. Il lui donne des vers pour son argent, qui ne coûtent pas grand'chose ni au poëte ni au roi. Cet *Orphée* prend le matin un flacon d'eau de vie au lieu d'eau d'Hippocrène, et dès qu'il est un peu ivre, les mauvais vers coulent de source. Je n'ai jamais vu rien de si plat dans une si belle salle. Cela ressemble à un temple de la Grèce, et on y joue des ouvrages tartares.

Pour la musique, on dit qu'elle est bonne. Je ne m'y connais guère; je n'ai jamais trop senti l'extrême mérite des doubles croches. Je sens seulement que la signora *Astrua* et *i signori castrati* ont de plus belles voix que vos actrices, et que les airs italiens ont plus de brillant que vos Pont-neuf que vous nommez ariettes. J'ai toujours comparé la musique française au jeu de dames, et l'italienne au jeu des échecs. Le mérite de la difficulté surmontée est quelque chose. Votre dispute contre la musique italienne est comme la guerre de 1701; vous êtes seuls contre toute l'Europe.

Madame la margrave de *Bareith* voudrait bien attirer auprès d'elle madame de *Grafigni*, et je lui propose aussi le marquis d'*Adhémar*. Il n'y a point ici de place pour lui dans le militaire. Il faut de plus savoir bien l'allemand, et c'est le moindre des obstacles. Je crois que, pendant la paix, il n'a rien de mieux à faire qu'à se mettre à la cour de Bareith. La plupart des cours d'Allemagne sont actuellement comme celles des anciens paladins, aux tournois près; ce sont de vieux châteaux où l'on cherche l'amusement.

Il y a là de belles filles d'honneur, de beaux bacheliers; on y fait venir des jongleurs. Il y a dans Bareith opéra italien et comédie françaiſe, avec une jolie bibliothéque dont la princeſſe fait un très-bon uſage. Je crois, en vérité, que ce ſera un excellent marché dont ils me remercieront tous deux. 1750.

Pour madame la péruvienne, elle eſt plus difficile à tranſplanter. La voilà établie à Paris, avec une conſidération et des amis qu'on ne quitte guère à ſon âge. Je me fais là mon procès; mais, ma chère enfant, les mauvais auteurs ne pourſuivent point une femme; ils font pour elle de plats madrigaux, mais ils feront éternellement la guerre à leur confrère l'auteur de la Henriade. Les inimitiés, les calomnies, les libelles de toute eſpèce, les perſécutions ſont la sûre récompenſe d'un pauvre homme aſſez mal aviſé pour faire des poëmes épiques et des tragédies. Je veux eſſayer ſi je trouverai plus de repos auprès d'un poëte couronné qui a cent cinquante mille hommes, qu'avec les poëtes des cafés de Paris. Je vais me coucher dans cette idée.

LETTRE XII.

A LA MEME.

A Berlin, 24 auguſte.

Pardonnez-moi d'égayer un peu la noirceur que ma tranſplantation répand dans mon ame, et comptez que je n'en ai pas le cœur moins déchiré en vous parlant de l'aventure d'un cu, à laquelle

1750. j'ai part malgré moi. Ne vous scandalisez pas; il ne s'agit point ici de passions mal honnêtes.

Un marquis de *Montperni*, attaché à madame la margrave de *Bareith*, et qui est venu avec elle, tombe très-dangereusement malade. Il est catholique; car on est ici ce que l'on veut. Un domestique, encore meilleur catholique, a été cause d'un assez singulier quiproquo. Le malade, tourmenté d'une colique violente, envoie chercher l'apothicaire; le valet, occupé du salut de son maître, va chercher le viatique; un prêtre arrive; *Montperni*, qui ne songe qu'à sa colique, et qui a la vue fort mauvaise, ne doute point que ce ne soit un lavement qu'on lui apporte; il tourne le derrière; le prêtre étonné veut une posture plus décente; il lui parle des quatre fins de l'homme; *Montperni* lui parle de seringue; le prêtre se fâche; *Montperni* l'appelle toujours monsieur l'apothicaire. Vous croyez bien que cette scène a été un peu commentée dans un pays où on respecte fort peu ce que M. de *Montperni* prenait pour un lavement. J'ai un secrétaire champenois qui est une espèce de poëte d'antichambre; il a mis l'aventure en vers d'antichambre; mais on me les attribue, et ils passent dans tous les cabinets de l'Allemagne, et ils seront bientôt dans ceux de Paris.

Mon destin me suit par-tout. D'*Arnaud* fait des stances à la glace pour des beautés qu'on prétend être à la glace aussi, et aussi-tôt les gazettes les débitent sous mon nom. C'est bien pis ici que dans le fond d'une province de France. Les

Berlinois veulent avoir de l'esprit parce que le roi en a. Qui aurait dit qu'on se piquerait un jour de 1750.
se connaître en vers dans le pays des Vandales? On y prend pour du vin de Beaune, le vinaigre que les marchands de Liége vendent fort cher; et, en vérité, c'est ainsi qu'en général le gros du public juge de tout. Le goût est un don de DIEU fort rare. Si toutes ces sottises viennent à Paris, je vous prie de me défendre contre les Vandales de notre patrie, car il y en a toujours. Nous nous préparons à jouer Rome sauvée. Vous ne vous douteriez pas que nous trouvassions ici des acteurs. Ce qui vous étonnera, c'est que le prince *Henri*, frère du roi, et la princesse *Amélie* sa sœur, récitent très-bien des vers, et sans le moindre accent. La langue qu'on parle le moins à la cour, c'est l'allemand. Je n'en ai pas encore entendu prononcer un mot. Notre langue et nos belles-lettres on fait plus de conquêtes que *Charlemagne*. Je fais, comme vous voyez, ce que je peux pour me justifier; mais je n'en ai pas moins de remords de vous avoir quitté. La destinée se joue de nous. Je cherche la gaieté aux soupers des reines, et, quand je suis rentré chez moi, je trouve la tristesse. Mon inquiétude m'ôte le sommeil. J'attends votre première lettre pour fixer mon ame qui ne sait plus où elle en est.

1750.

LETTRE XIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 28 auguſte.

JUGEZ en partie, mes très-chers anges, ſi je ſuis excuſable. Jugez-en par la lettre que le roi de Pruſſe m'a écrite de ſon appartement au mien, lettre qui répond aux très-ſages, très-éloquentes et très-fortes raiſons que ma nièce alléguait ſur un ſimple preſſentiment. Je lui envoie cette lettre (*); qu'elle vous la montre, je vous en prie, et vous croirez lire une lettre de *Trajan* ou de *Marc-Aurèle*. Je n'en ai pas moins le cœur déchiré. Je me livre à ma deſtinée, et je me jette, la tête la première, dans l'abyme de la fatalité qui nous conduit tous. Ah! mes chers anges! ayez pitié des combats que j'éprouve, et de la douleur mortelle avec laquelle je m'arrache à vous. J'en ai preſque toujours vécu ſéparé; mais autrefois c'était la perſécution la plus injuſtice, la plus cruelle, la plus acharnée. Aujourd'hui c'eſt le premier homme de l'univers, c'eſt un philoſophe couronné qui m'enlève. Comment voulez-vous que je réſiſte? Comment voulez-vous que j'oublie la manière barbare dont j'ai été traité dans mon pays? Songez-vous bien qu'on a pris le prétexte du Mondain, c'eſt-à-dire du badinage le plus innocent (que je lirais à Rome au pape); que d'indignes ennemis et d'infames ſuperſtitieux ont pris, dis-je, ce prétexte pour me faire exiler. Il y a quinze ans,

(*) Mélanges litt. T. II. page 339.

direz-vous, que cela est passé. Non, mes anges, il y a un jour, et ces injustices atroces sont toujours des blessures récentes. Je suis, je l'avoue, comblé des bienfaits de mon roi. Je lui demande, le cœur pénétré, la permission de le servir en servant le roi de Prusse, son allié et son ami. Je serai toujours son sujet; mais puis-je regretter les cabales d'un pays où j'ai été si maltraité? Tout cela ne m'empêcherait pas de songer à Zulime, à Adélaïde, Aurélie; mais je n'ai point ici deux premières. Je comptais, en partant, n'être auprès du roi de Prusse que six semaines. Je vois bien que je mourrai à ses pieds. Sans vous, que je serais heureux de passer dans le sein de la philosophie et de la liberté, auprès de mon *Marc-Aurèle*, le peu de jours qui me restent! Mais on ne peut être heureux. Adieu; je ne vous parlerai ni de l'opéra, ni de Phaéton, ni du spectacle d'un combat de dix mille hommes, ni de tous les plaisirs qui ont succédé ici aux victoires. Je ne suis rempli que de la douleur de m'arracher à vous. Que madame d'*Argental* conserve sa santé; que M. de *Choiseul*, M. l'abbé de *Chauvelin* fassent à Neuilly des soupers délicieux; que M. de *Pont-de-Vesle* se souvienne de moi avec bonté. Adieu, divins anges; adieu. 1750.

Il n'y a pas moyen de tenir au carrousel que je viens de voir: c'était à la fois le carrousel de *Louis XIV*, et la fête des lanternes de la Chine. Quarante-six mille petites lanternes de verre éclairaient la place, et formaient, dans les carrières où l'on courait, une illumination bien

1750. dessinée. Trois mille soldats sous les armes bordaient toutes les avenues, quatre échafauds immenses fermaient de tous côtés la place. Pas la moindre confusion, nul bruit, tout le monde assis à l'aise, et attentif en silence comme à Paris à une scène touchante de ces tragédies que je ne verrai plus, grâce à... Quatre quadrilles ou plutôt quatre petites armées de Romains, de Carthaginois, de Persans et de Grecs, entrant dans la lice, et en faisant le tour au bruit de leur musique guerrière, la princesse *Amélie* entourée des juges du camp, et donnant le prix. C'était *Vénus* qui donnait la pomme. Le prince royal a eu le premier prix. Il avait l'air d'un héros des Amadis. On ne peut pas se faire une juste idée de la beauté, de la singularité de ce spectacle; le tout terminé par un souper à dix tables, et par un bal. C'est le pays des fées. Voilà ce que fait un seul homme. Ses cinq victoires et la paix de Dresde étaient un bel ornement à ce spectacle. Ajoutez à cela que nous allons avoir une compagnie des Indes. J'en suis bien aise pour nos bons amis les Hollandais. Je crois que M. de *Pont-de-Vesle* avouera sans peine que *Frédéric le grand* est plus grand que *Louis XIV*. Il serait cent fois plus grand que je n'en aurais pas moins le cœur percé d'être loin de vous.

LETTRE

LETTRE XIV.

1750.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Auguſte.

MON héros, cette lettre partira quand il plaira à DIEU ; mais il faut que je me livre au plaiſir de vous dire combien mon cœur vous donne la préférence ſur tous les rois de la terre. Je ne vous parlerai cette fois-ci ni de l'ancienne Rome, ni de *Cicéron*, ni de *Louis XIV ;* mais, puiſque vous avez daigné entrer avec tant de bonté dans ma ſituation, je crois remplir un devoir en vous rendant un compte fidèle de tout.

Votre élévation ne vous permet guère d'être inſtruit de tout ce qu'un homme, qui s'eſt conſacré aux lettres, a à eſſuyer en France ; mais vous ſavez en général que j'ai ſouffert des perſécutions de toute eſpèce. Je fus pourſuivi juſques dans la retraite de Cirey, et le théatin *Boyer* m'obligea, en 1736, de me réfugier en Hollande.

Quel était le prétexte de cette tempête excitée par des prêtres, et à la quelle ſe prêtait *la vieille mie* qu'on appelait le cardinal de *Fleuri ?* C'était la plaiſanterie très-innocente du Mondain, l'ouvrage du monde le moins digne d'attirer des perſécutions à ſon auteur. Le garde des ſceaux *Chauvelin* me pourſuivit avec acharnement.

Je pouvais alors trouver auprès du roi de Pruſſe un aſile honorable, mais j'avais promis à madame *du Châtelet*, votre amie, de ne l'abandonner jamais. Je lui tins parole, je revins auprès d'elle,

et la mort seule nous a séparés. Vos bontés me
1750. firent obtenir les places de gentilhomme ordinaire du roi et de son historiographe. Vous savez si j'en conserve une juste reconnaissance. J'aurais voulu passer auprès de vous ma vie, et je vous proteste que si quelque hasard heureux ou malheureux vous avait fait prendre le parti de passer à Richelieu une partie de l'année, je vous aurais demandé la permission de vous y suivre toujours, et j'aurais voulu cultiver l'esprit de M. le duc de *Fronsac*. C'était-là de mes châteaux en Espagne, mais je me suis trouvé à Paris un objet de jalousie, pour tous ceux qui se mêlent d'écrire, et un objet de persécution pour les dévots.

Lorsque j'étais à Lunéville, le roi *Stanislas* s'avisa de composer un assez médiocre ouvrage, intitulé le Philosophe chrétien; il en fit corriger les fautes de français par son secrétaire *Solignac*, et envoya le manuscrit à la reine sa fille, la priant de lui en dire son avis. Je soupçonne fort celui que la reine consulta; mais n'ayant pas de certitude, je me contenterai de vous dire que la reine manda au roi son père, que le manuscrit était l'ouvrage d'un athée, qu'on voyait bien que j'en étais l'auteur, et que madame *du Châtelet* et moi nous le pervertissions. La reine s'imagina que nous étions les confidens du goût du roi *Stanislas* pour madame de *Boufflers*, que nous l'entraînions dans l'irréligion pour lui ôter ses remords. Jugez de-là quelles impressions elle a données de moi à monsieur le dauphin et à ses filles. Le théatin *Boyer* a donné encore

de moi à monsieur le dauphin et à madame la dauphine des idées plus funestes. 1750.

Je n'avais donc de ressource que dans madame de *Pompadour ;* mais tous les gens de lettres fesaient ce qu'ils pouvaient pour l'éloigner de moi, et le roi ne me témoignait jamais la moindre bonté. Je songeai alors à me faire une espèce de rempart des académies, contre les persécutions qu'un homme qui a écrit avec liberté doit toujours craindre en France. Je m'adressai à M. d'*Argenson*, lorsqu'il eut ce département. Je demandais qu'il fit, pour son ancien camarade de collége, ce que M. de *Maurepas* m'avait promis avant qu'il lui plût de me persécuter ; c'était de me faire entrer dans l'académie des sciences et dans celle des belles-lettres, comme associé libre ou surnuméraire. La grâce était petite, je devais l'attendre de lui, et je ne l'obtins point. Je restais en butte à des ennemis toujours acharnés. La place d'historiographe n'était qu'un vain titre ; je voulus la rendre réelle en travaillant à l'histoire de la guerre de 1741 ; mais, malgré mes travaux, *Moncrif* eut ses entrées chez le roi, et moi je ne les eus pas.

Dans ces circonstances le roi de Prusse, après une correspondance suivie de seize années, m'appelle à sa cour, me presse de le venir voir. Je me rends, j'arrive au milieu des fêtes, des carrousels et des plaisirs. Je connaissais toute cette cour depuis long-temps. Le roi de Prusse me traite aussi bien qu'on me traitait mal chez moi. Il me promet de me faire passer le reste de ma vie

1750. heureuſement. Il m'écrit même une lettre que ma nièce a entre les mains, lettre qui lui ferait tort dans la poſtérité s'il manquait à ſa parole. Ma nièce veut bien alors venir paſſer auprès de moi une partie du temps qui me reſte à vivre. Je lui fais aſſurer une penſion de quatre mille livres, payable à Paris après ma mort, par le roi. Mais m'apercevant que la vie de Potsdam, qui me plaît beaucoup déſeſpérerait une femme, je conſens à me priver de ma nièce; je lui laiſſe à Paris ma maiſon, ma vaiſſelle d'argent, mes chevaux, j'augmente ſa fortune.

Il fallait bien que j'acceptaſſe une penſion du roi parce que les autres en ont, parce que les déplacemens coûtent cher, parce que, lorſque je la rendrai, il y aura beaucoup plus de nobleſſe à la remettre que de honte à la recevoir, s'il peut être honteux de recevoir une penſion d'un grand roi qui en fait à tant de princes.

Au reſte, le roi de Pruſſe m'a tenu parole, et a été même au-delà de ce qu'il m'a promis. J'ai eu un petit moment de bouderie; mais l'explication a bientôt tout raccommodé. Je jouis d'une liberté entière, je jouis ſur-tout de mon temps; je ne ſuis gêné en rien. Croiriez-vous bien, Monſeigneur, que les reines m'ont dit de venir dîner ou ſouper chez elles, quand je voudrais, et trouvent encore bon que j'y aille très-rarement? Les ſoupers avec le roi ſont très-agréables; je m'y amuſe; cela tient l'eſprit en haleine. La converſation eſt ſouvent très-inſtructive et nourrit l'ame. Je m'en diſpenſe quand ma mauvaiſe ſanté l'ordonne. Si vous voyez milord *Maréchal*, il peut vous dire

comment tout cela se passe, et vous avouerez que la vie philosophique de Potsdam est aussi heureuse 1750.
que singulière. Elle convient sur-tout à une santé aussi délabrée que la mienne.

Maupertuis est devenu à la vérité insociable, mais *Algarotti* et d'autres sont des gens de la meilleure compagnie. Que faut-il de plus à mon âge? et quelle retraite plus honorable et plus douce peut-on imaginer sur la terre? Elle l'est au point que la considération, nécessairement attachée à ceux qui vivent avec le souverain, est comptée pour rien dans mon calcul. Je ne fais pas plus de cas des petits honneurs qu'il faut avoir, seulement afin que les sentinelles vous laissent passer. J'abandonnerais volontiers et les clefs d'or, et les croix et les vingt mille francs que vous me reprochez, pension si rare en France; j'abandonnerais tout pour avoir l'honneur de vivre avec vous, et pour retrouver ma nièce et mes amis. Il y a vingt ans que je vous ai dit que ma passion était d'achever auprès de vous ma vie.

Mais vous m'avouerez qu'il faut au moins être moralement sûr d'être bien reçu dans sa patrie pour faire un tel sacrifice. Je n'ai achevé le Siècle de *Louis XIV* que pour me préparer les voies en méritant l'estime des honnêtes gens. La matière est si délicate que j'ai cru ne la devoir traiter que de loin. J'ai tâché d'écrire en sage, je crains que des fous ne me jugent. L'histoire d'ailleurs exige une vérité si libre, qu'un historiographe de France ne peut écrire que hors de France. Au reste, rendez-moi la justice de croire que

1746. je n'ai point fait le parallèle de *Louis XIV* avec un électeur de Brandebourg. Ce ne sont pas choses de même genre. Il faut pardonner au roi de Prusse cette petite complaisance pour son grand-père. J'ai corrigé son ouvrage, mais je me suis bien donné de garde de lui faire la moindre remontrance sur cet endroit, et d'ailleurs je n'ai pas pu tout corriger.

Il a fait cet ouvrage pour lui; et moi j'ai fait le Siècle de *Louis XIV* pour la France. Vous me rendez sans doute assez de justice, vous êtes assez au fait de tout, pour ne pas trouver mauvais que je ne vienne en France que quand je saurai comment une histoire qui intéresse tous les ordres de l'Etat, la religion, le gouvernement, aura été reçue. Je vous avais promis, Monseigneur, au commencement de ma lettre, de ne vous point parler de *Louis XIV*; mais on va toujours un peu plus loin qu'on ne croyait d'abord, quand on ouvre son cœur: j'abuse à l'excès de votre indulgence.

Je vous ai exposé ma situation, mes raisons, ma fortune et mes désirs. Ces désirs feront toujours de vous faire ma cour, de vivre avec mes amis; mais, en vérité, serait il prudent de revenir en France dans les circonstances où je suis, et de quitter une vie honorable et tranquille, pour m'exposer à des humiliations et à des orages?

Vous m'avez fait l'honneur de me mander que le roi et madame de *Pompadour*, qui ne me regardaient pas quand j'étais en France, ont été choqués que j'en fusse sorti. Comment serai-je donc traité si je reviens? Madame de *Pompadour*, en

dernier lieu, semblait s'être éloignée de moi. Renoncerai-je à la faveur, à la familiarité d'un des plus grands rois de la terre, d'un homme qui ira à la postérité, pour aller briguer à une toilette un mot que je n'obtiendrai pas? pour solliciter auprès de M. d'*Argenson*, dans ma vieillesse, la permission de passer une heure quelquefois aux assemblées de l'académie des sciences et des inscriptions? après qu'il aurait dû m'offrir lui-même cette consolation. 1750.

Je sais qu'avec un peu de philosophie et une très-mauvaise santé, on peut fort bien rester chez soi à Paris, et c'est le parti que probablement mes maladies et la caducité avancée où je touche me feront prendre. Mais alors quel triste rôle! quelle condition équivoque! quelle dépendance de ceux qui pourront me faire sentir que j'ai eu tort de m'en aller, et tort de revenir! Ma vieillesse ne serait-elle pas empoisonnée, et par les gens de lettres, et par ceux qui ont donné de moi à monsieur le dauphin des impressions si dangereuses sur mon compte?

Daignez donc, Monseigneur, je vous en conjure, peser toutes ces raisons! puisque vous conservez pour moi tant de bontés, ayez celle de ne me point exposer. Serait-il mal à propos que vous poussassiez vos bons offices jusqu'à montrer naturellement à madame de *Pompadour* ma situation et mes raisons? Ne pourriez-vous pas lui dire qu'en quittant la France, je n'ai fait que me soustraire à la mauvaise volonté des gens qui ne l'aiment pas? L'ancien évêque de Mirepoix a éclaté

1750. contre moi au sujet d'un petit écrit qu'on m'imputait, intitulé la Voix du peuple et du sage: écrit qui en a fait éclore tant d'autres, comme la Voix du pape, la Voix du prêtre, la Voix du laïque, la Voix du capucin, etc.

Celui qu'on m'imputait, soutenait les droits du roi. Mais le roi ne se soucie guère qu'on soutienne ses droits; et ceux qui les usurpent, persécutent tant qu'ils peuvent ceux qui les défendent. Mais, au moins, madame de *Pompadour* et les ministres devraient m'en savoir quelque gré.

Voici enfin, si vous n'êtes pas lassé de mes remontrances, voici, je crois, le point où tout se termine.

Ne pourriez-vous pas avoir la bonté de représenter à madame de *Pompadour* que j'ai précisément les mêmes ennemis qu'elle. Si elle est piquée de ma désertion, et si elle ne me regarde que comme un transfuge, il faut rester où je suis si bien; mais si elle croit que je puis être compté parmi ceux qui, dans la littérature, peuvent être de quelque utilité; si elle souhaite que je revienne, ne pourrez-vous pas lui dire que vous connaissez mon attachement pour elle; qu'elle seule pourrait me faire quitter le roi de Prusse; que je n'ai quitté la France que parce que j'y ai été persécuté par ceux qui la haïssent? Il me semble que de telles insinuations employées à propos, et avec cet ascendant que votre esprit doit avoir sur le sien, ne seraient pas sans effet; et si elle ne les goûtait pas, ce serait m'avertir que je dois me tenir auprès du roi de Prusse.

Ce ne sont pas des conditions que je propose, ce sont seulement des essais que je vous supplierais de faire sans vous compromettre, et sans préjudice du voyage que je prétends faire. Je ne suis point un exilé qui demande son rappel, je ne suis point un homme nécessaire qui veut se faire acheter; je suis votre ancien serviteur, votre attaché, qui désire passionnément de vivre auprès de vous d'une manière convenable et également honorable pour vous qui me protégez, et pour moi qui quitterais une cour où je n'ai besoin de personne, et où je n'ai rien à craindre ni des prêtres ni des ministres. Je ne suis point ici dans l'antichambre d'un secrétaire d'Etat, mais dans la chambre de son maître. 1750.

Je renoncerai à tout, Monseigneur, quand il le faudra. Je vous aime, j'aime ma patrie, j'aime les lettres plus que jamais, et je vais vous parler encore de Rome sauvée, malgré mes sermens.

J'ai fait à cette Rome tout ce que j'ai pu; je vous demande en grâce de la protéger, de la faire jouer. Vous avez été le parrain de cet enfant-là, ne l'abandonnez pas. Elle réussira si elle est bien jouée, autant qu'un ouvrage un peu austère peut réussir chez des français. Il est bon que vous fassiez voir à madame de *Pompadour* qu'il y a du moins quelque différence entre un ouvrage bien conduit et bien écrit, et la farce allobroge qu'elle a protégée.

Enfin, je mets ma destinée entre vos mains. Ma nièce viendra recevoir vos ordres; elle a avec moi un petit chiffre d'autant plus indéchiffrable

1750. qu'il n'a point du tout l'air de myſtère. Elle m'inſtruira avec fureté de vos volontés. Elle vous fera tenir ce que je pourrai du Siècle de *Louis XIV*. Je ſuis enchanté que ſon caractère ait eu le bonheur de vous plaire. Je la regarde comme ma fille. Ma tendreſſe pour elle, et mon extrême attachement pour vous ſont les ſeules raiſons qui puiſſent me rappeler en France. J'aurai ſacrifié quelque temps à la cour d'un grand roi à la néceſſité d'amortir l'envie; je donnerai le reſte à l'amitié, ſi pourtant ce reſte peut encore être quelque choſe, ſi mes maux ne me jettent pas enfin dans un état abſolument inutile à la ſociété. Je ſuis menacé d'une vieilleſſe bien cruelle ou d'une mort prompte. En ce cas, je ſouffrirai mes maux très-patiemment, et je mourrai en vous aimant.

Vivez, monſeigneur; jouiſſez long-temps de votre réputation, de vos amis, de votre conſidération perſonnelle. Soyez père heureux et heureux grand-père. La philoſophie et les belles-lettres amuſeront les momens que vous ne donnerez pas aux affaires. Vous aurez long-temps des plaiſirs, et vous ferez toujours ceux de la ſociété. Vous ſerez le ſeul homme de France dont on parlera dans les pays étrangers. Vous avec des égaux dans les places, vous n'en avez point dans l'eſtime du monde. Vous avez été à la gloire par tous les chemins.

Adieu, Monſeigneur; je ne ſais ſi je vaux *Saint-Evremont*, mais quel plaiſant héros que ſon comte de *Grammont*! et que ſont les d'*Epernon* et les *Candale* au prix de vous! Adieu, mon héros, pour qui je ſuis pénétré de la plus vive tendreſſe.

1750.

P. S. Je n'ai point à Potsdam les rogatons de *la Métrie*, j'aurai l'honneur de vous les envoyer avec l'Histoire de Brandebourg, non pas celle qui est imprimée en Hollande, et où il manque la vie du feu roi, mais celle que le roi m'a donnée, et dont je crois qu'il n'y a plus d'exemplaires. Je vous demanderai le secret sur ce petit envoi. Le volume est trop gros pour en charger le courrier. Cela vaut un peu mieux que les folies incohérentes de la *Métrie*. Au reste, il demande s'il peut revenir en France, s'il peut y passer une année sans être recherché. Il prétend que quand on y a passé une année, on peut y rester toute sa vie. Je vous supplie, Monseigneur, de vouloir bien me mander si *le vin de Hongrie se gâte sur mer*; s'il ne se gâte pas, *la Métrie* partira; s'il se gâte, *la Métrie* restera. Il ne vous en coûtera qu'un mot pour décider de sa fortune.

Pardon de ce volume dont je vous ennuie; que ne puis-je vous ennuyer tête à tête, et vous dire combien je vous suis attaché!

LETTRE XV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 1 septembre.

Ne m'écrivez jamais, mon divin ange, une lettre aussi cruelle que celle du 20 d'auguste. Vous me rendriez malade de chagrin, vous feriez mon malheur pour ma vie. Je vous écrivis, je vous rendis compte à peu-près de tout dans le temps que j'écrivis à ma nièce; mais dans le

1750. tumulte de tant de fêtes, dans un déplacement continuel, il arrive trop aisément qu'on vient vous enlever au milieu d'une lettre commencée et prête à cacheter; on remet à la poste suivante, et il n'y a ici que deux postes par semaine : souvent même les lettres d'une poste attendent à Vésel celles de l'autre, afin de faire un paquet plus fort. Ainsi, il ne faut pas s'étonner de recevoir des nouvelles tantôt de dix, tantôt de vingt jours. Vous devez à présent être au fait; vous devez savoir tout ce que j'ai mandé à ma nièce pour vous, comme vous aurez eu la bonté de lui communiquer ce que je vous ai écrit pour elle. Vous m'accusez de faiblesse; comptez qu'il a fallu une étrange force pour me résoudre à achever mes jours loin de vous, et que j'ai été plus long-temps que vous ne pensez à me déterminer. Il n'y a pas d'apparence qu'après la lettre du roi de Prusse que vous avez vue, je puisse jamais me repentir de m'être attaché à lui; mais certainement je me repentirai toute ma vie de m'être arraché à vous et à vos amis. Il est vrai que je n'aurai pas beaucoup d'autres regrets à dévorer. L'égarement et le goût détestable où le public semble plongé aujourd'hui, ne doit pas avoir pour moi de grands charmes. Vous savez d'ailleurs tout ce que j'ai essuyé. Je trouve un port après trente ans d'orages. Je trouve la protection d'un roi, la conversation d'un philosophe, les agrémens d'un homme aimable, tout cela réuni dans un homme qui veut depuis seize ans me consoler de mes malheurs, et me mettre

à l'abri de mes ennemis. Tout eſt à craindre pour moi dans Paris, tant que je vivrai, malgré les protections que j'y ai, malgré mes places et la bonté même du roi. Ici je ſuis ſûr d'un ſort à jamais tranquille. Si l'on peut répondre de quelque choſe, c'eſt du caractère du roi de Pruſſe. J'avais été autrefois fort fâché contre lui, au ſujet d'un officier français, condamné cruellement par ſon père, et dont j'avais demandé la grâce. Je ne ſavais pas que cette grâce avait été accordée. Le roi de Pruſſe fait de très-belles actions ſans en avertir ſon monde. Il vient d'envoyer cinquante mille frans, dans une petite caſſette fort jolie, à une vieille dame de la cour, que ſon père avait condamnée à l'amende autrefois d'une manière tout à fait turque. On reparla, il y a quelque temps, de cette ancienne injuſtice deſpotique du feu roi. Il ne voulut ni flétrir la mémoire de ſon père, ni laiſſer ſubſiſter le tort. Il choiſit exprès une terre de cette dame, pour y donner ce beau ſpectacle d'un combat de dix mille hommes, eſpèce de ſpectacle digne du vainqueur de l'Autriche; il prétendit que, pendant la pièce, on avait coupé une haie dans la terre de la dame en queſtion. On ne lui avait pas abattu une branche, mais il s'obſtina à dire qu'il y avait eu du dégat, et envoya les cinquante mille francs pour le réparer. Mon cher et reſpectable ami, comment ſont donc faits les grands hommes, ſi celui-là n'en eſt pas un? Je ne vous en regrette pas moins, je ne ſuis pas moins affligé, je ne viendrai en France que pour vous y

1759.

1750. voir. Mon cœur ne donnera jamais la préférence au roi de Prusse; et si je suis obligé de vivre davantage auprès de lui, vous serez toujours les premiers dans mon souvenir. Il part pour la Silésie; je resterai chez lui pendant son absence pour quelques arrangemens littéraires. Je ne sais plus quand je contenterai ma fantaisie de voir Venise, Herculanum, Saint-Pierre et le pape; mais si je vais voir ces raretés, ce sera en postillon. Rien n'est meilleur pour la santé. Je vous jure que vous accourcirez mon voyage. Ecrivez-moi, je vous en prie, à Berlin, jusqu'à ce que je vous informe de mon départ. Je vous ai déjà mandé que je n'avais ici ni Zulime, ni Adélaïde, mais j'ai Aurélie. Le roi de Prusse est de votre avis; il trouve que Rome sauvée est ce que j'ai fait de plus fort. Ce serait une raison pour faire tomber à Paris cette pièce, et pour faire dire à la cour que cela n'approche pas de la belle pièce de Catilina, imprimée au Louvre. Mille tendres respects à madame d'*Argental*, à votre famille, à vos amis. Soit que je voye Rome ou non, je vous embrasserai surement cet hiver, avant de repartir pour Berlin. Donnez-moi, je vous en conjure, des nouvelles de madame d'*Argental*. Adieu, encore une fois; quand je vous parlerai, vous me direz que j'ai raison.

A propos, vous me reprochez de faire avec joie des portraits flatteurs à ma nièce; voudriez-vous que je la dégoûtasse et que je me privasse de la consolation de vivre à Berlin avec elle, et d'y parler de vous? voudriez-vous que je fusse

insensible aux fêtes de *Lucullus*, et aux vertus de *Marc-Aurèle*? 1750.

LETTRE XVI.

A MADAME DENIS.

Berlin, 12 septembre.

Qui donc peut vous dire que Berlin est ce qu'était Paris du temps de *Hugues-Capet*? Je vous prie seulement, ma chère enfant, d'aller voir votre ancienne paroisse l'Eglise de Saint-Barthelemi, où vous n'avez, je crois, jamais été. C'était là le palais de ce *Hugues*. Le portail subsiste encore dans toute sa barbarie. Venez, après cela, voir la salle d'opéra de Berlin.

Je voudrais que vous eussiez été au carrousel dont je vous ai déjà dit un petit mot; remarquez en passant, qu'on ne donne plus de carrousels à présent ailleurs qu'ici. Si vous aviez vu le prince royal de Prusse, avec sa mine noble et douce, habillé en consul romain, couper des têtes de maure, et enfiler des bagues, vous l'auriez pris pour le jeune *Scipion*. Il est sûr que les peintres qui s'avisent de peindre la continence de *Scipion*, ne le prendront pas pour modèle; vous l'auriez peut-être prié de vous faire violence, si vous l'aviez vu dans ce bel équipage. Nous avons eu deux fois ce carrousel, une aux flambeaux, et l'autre en plein jour; ensuite nous avons joué Rome sauvée sur un petit théâtre assez joli, que j'ai fait construire dans l'antichambre

de la princeſſe *Amélie*. Moi qui vous parle, j'ai
1750. joué *Cicéron*. J'aurais bien voulu que le marquis d'*Adhémar* eût été là en *Céſar*, et que M. de *Thibouville* eût joué ſon rôle de *Catilina*; mais on ne peut pas tout avoir.

Nous avons eu l'opéra d'Iphigénie en Aulide. *Quinault* n'a plus à ſe plaindre ; *Racine* a été encore plus maltraité que lui. Je vous avouerai, ſi vous voulez, que les vers des opéra qu'on donne ici, ſont dignes du temps de *Hugues-Capet*; mais, en vérité, Berlin eſt un petit Paris. Il y a de la médiſance, de la tracaſſerie, des jalouſies de femmes, des jalouſies d'auteurs, et juſqu'à des brochures. J'attends avec impatience ce que vous et Verſailles vous déciderez ſur ma deſtinée, et ce que vous direz de la lettre du roi de Pruſſe.

J'ai écrit à notre cher d'*Argental*. J'ai dit à *Algarotti* que nous avions lu enſemble à Paris ſon *congreſſo di Citera*. Il en eſt flatté. Vous ſavez que les Italiens ont été les premiers maîtres en amour, quand ils ont fait revivre les beaux arts ; mais nous le leur avons bien rendu. Adieu ; je n'ai pas un moment, et je vous embraſſe en courant.

LETTRE XVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 14 ſeptembre.

Vous devez, mon cher et reſpectable ami, avoir reçu pluſieurs lettres de moi, et madame *Denis* doit vous en avoir rendu une ; elle doit

vous

vous avoir dit que je vous sacrifie le pape, mais pour le roi de Prusse cela est impossible. Je n'irai point en Italie cette automne, comme je l'avais projeté. Je viendrai vous voir au mois de novembre, j'aurai la consolation de passer l'hiver avec vous, et je reverrai souvent ma patrie, parce que vous y demeurez. J'ai remis mon voyage d'Italie à un an, et je vous embrasserai par conséquent dans un an. Ces points de vue-là sont bien agréables, et les voyages sont charmans quand on vous retrouve au bout. L'Italie et le roi de Prusse sont chez moi deux vieilles passions qu'il faut satisfaire; mais je ne peux traiter *Frédéric le grand* comme le saint-père. Je ne peux le voir en passant. Je vous répète encore que vous approuverez mes raisons; oui, vous me plaindrez de m'être séparé de vous, et vous ne pourrez me condamner. Je ne sais comment vont les tracasseries de *le Kain*. Pour nous, nous jouons ici Rome sauvée sans tracasserie; je gronde comme je fesais à Paris, et tout va bien. Nous avons déjà fait trois répétitions; j'essayerai le rôle d'*Aurélie*, et au mois de novembre vous en jugerez. Je retrouverai mon petit théâtre; nous tâcherons d'amuser madame d'*Argental*. Tout ce tracas-là fait du bien à la santé. Voyager et jouer la comédie vaut presque les pillules de *Stahl*. Qu'est-ce que trois ou quatre cents lieues? bagatelle. Voyez les Romains, ces anciens maîtres de nous autres barbares, ils couraient de Rome en Afrique, au fond des Gaules, dans l'Asie; c'était une promenade. Nous nous

1750.

1750. effrayons d'aller à dix lieues. Les Parisiens sont des francs sibarites. Vive le roi de Prusse, il va à Kœnigsberg comme vous allez à Neuilly; mais, mes anges, de tous ces voyages, les plus gais seront ceux que je ferai pour vous, Messieurs de Neuilly; je suis à vous pour la vie. Mandez-moi donc des nouvelles de la santé de madame d'*Argental*.

Adieu, adieu; aimez-moi toujours, je vous en prie.

LETTRE XVIII.

AU MEME.

A Berlin, ce 23 septembre.

Mon cher et respectable ami, vous m'écrivez des lettres qui percent l'ame et qui l'éclairent. Vous dites tout ce qu'un sage peut dire sur des rois; mais je maintiens mon roi une espèce de sage. Il n'est pas un d'*Argental*, mais, après vous, il est ce que j'ai vu de plus aimable. Pourquoi donc, me dira-t-on, quittez-vous M. d'*Argental* pour lui? Ah! mon cher ami, ce n'est pas vous que je quitte, ce sont les petites cabales et les grandes haines, les calomnies, les injustices, tout ce qui persécute un homme de lettres dans sa patrie. Je la regrette sans doute cette patrie, et je la reverrai bientôt. Vous me la ferez toujours aimer; et d'ailleurs je me regarderai toujours comme le sujet et comme le serviteur du roi. Si j'étais bon français à Paris, à plus forte raison le suis-je dans les pays étrangers. Comptez que j'ai bien prévenu vos conseils, et que jamais je

n'ai mieux mérité votre amitié; mais je suis un peu comme *Chiantpot-la-perruque*. Vous ne savez peut-être pas son histoire: c'était un homme qui quitta Paris, parce que les petits garçons couraient après lui. Il alla à Lyon par la diligence, et en descendant, il fut salué d'une huée de poissons. Voilà à peu-près mon cas. D'*Arnaud* fait ici des chansons pour les filles, et on imprime dans les gazettes: *Chansons de l'illustre Voltaire pour l'auguste princesse Amélie*. Un chambellan de la princesse de *Bareith*, bon catholique, ayant la fièvre et le transport au cerveau, croit demander un lavement, on lui apporte le viatique et l'extrême-onction; il prend le prêtre pour un apothicaire, tourne le cu, et de rire. Une façon de secrétaire que j'ai amené avec moi, espèce de rimailleur, fait des vers sur cette aventure, et on imprime: Vers de l'illustre *Voltaire* sur le cu d'un chambellan de Bareith, et sur son extrême-onction. Ainsi, je porte glorieusement les péchés de d'*Arnaud* et de *Tinois*; mais malheureusement j'ai peur que les mauvais vers de *Tinois*, portés par la beauté du sujet, ne parviennent à Paris, et ne causent du scandale. J'ai grondé vivement le poëte, et je vous prie, si cette sottise parvient dans le pays natal de ces fadaises, de détruire la calomnie; car, quoique les vers aient l'air à peu-près d'être faits par un laquais, il y a d'honnêtes gens qui pourraient bien me les imputer, et cela n'est pas juste. Il faut que chacun jouisse de son bien. Franchement, il y aurait de la cruauté à m'im-

1750.

1750. puter des vers scandaleux, à moi qui suis, à mon corps défendant, un exemple de sagesse dans ce pays-ci. Protestez donc, je vous en prie, dans le grand livre de madame *Doublet*, contre les impertinens qui m'attribueraient ces impertinences. Je vous écris un peu moins sérieusement qu'à mon ordinaire, c'est que je suis plus gai. Je vous reverrai bientôt, et je compte passer ma vie entre *Frédéric*, le modèle des rois, et vous, le modèle des hommes. On est à Paris en trois semaines, et on travaille chemin fesant; on ne perd point son temps. Qu'est-ce que trois semaines dans une année? Rien n'est plus sain que d'aller. Vous m'allez dire que c'est une chimère; non, croyez tout d'un homme qui vous a sacrifié le pape.

Nous jouâmes avant-hier Rome sauvée, le roi était encore en Silésie. Nous avions une compagnie choisie; nous jouâmes pour nous réjouir. Il y a ici un ambassadeur anglais qui sait par cœur les Catilinaires. Ce n'est pas milord *Tirconel*, c'est l'envoyé d'Angleterre. Il m'a fait de très-beaux vers anglais sur Rome sauvée; il dit que c'est mon meilleur ouvrage. C'est une vraie pièce pour des ministres; madame la chancelière en est fort contente. Nos d'*Agueſſeau* aiment ici la comédie en réformant les lois. Adieu; je suis un bavard, je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XIX. 1750.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Berlin, 23 septembre.

QUAND vous vous y mettez, ma chère nièce, vous écrivez des lettres charmantes, et vous êtes, en vérité, une des plus aimables femmes qui soient au monde. Vous augmentez mes regrets; vous me faites sentir toute l'étendue de mes pertes. J'aurais joui avec vous d'une société délicieuse; mais enfin, j'espère que malheur sera bon à quelque chose. Je pourrai être plus utile à votre frère ici qu'à Paris. Peut-être qu'un roi hérétique protégera un prédicateur catholique. Tous chemins mènent à Rome; et puisque *Mahomet* m'a si bien mis avec le pape, je ne désespère pas qu'un huguenot ne fasse du bien au prédicateur des carmélites.

Quand je vous dis, mon aimable nièce, que tous chemins mènent à Rome, ce n'est pas qu'ils m'y mènent. J'avais la rage de voir cette Rome et ce bon pape que nous avons, mais vous et votre sœur vous me rappelez en France: je vous sacrifie le saint-père. Je voudrais de même pouvoir vous faire le sacrifice du roi de Prusse; mais il n'y a pas moyen. Il est aussi aimable que vous; il est roi, mais c'est une passion de seize ans: il m'a tourné la tête. J'ai eu l'insolence de penser que la nature m'avait fait pour lui. J'ai trouvé une conformité si singulière entre tous ses goûts et les miens, que j'ai oublié qu'il était souverain de la moitié

1750. de l'Allemagne, que l'autre tremblait à son nom, qu'il avait gagné cinq batailles, qu'il était le plus grand général de l'Europe, qu'il était entouré de grands diables de héros hauts de six pieds: tout cela m'aurait fait fuir mille lieues; mais le philosophe m'a apprivoisé avec le monarque, et je n'ai vu en lui qu'un grand homme bon et sociable. Tout le monde me reproche qu'il a fait pour d'*Arnaud* des vers qui ne sont pas ce qu'il a fait de mieux; mais songez qu'à quatre cents lieues de Paris, il est bien difficile de savoir si un homme qu'on lui recommande a du mérite ou non: de plus, c'est toujours des vers; et, bien ou mal appliqués, ils prouvent que le vainqueur de l'Autriche aime les belles-lettres que j'aime de tout mon cœur. D'ailleurs, d'*Arnaud* est un bon diable qui, par-ci par-là, ne laisse pas de rencontrer de bonnes tirades. Il a du goût, il se forme; et s'il arrive qu'il se déforme, il n'y a pas grand mal. En un mot, la petite mépriſe du roi de Prusse n'empêche pas qu'il ne soit le plus aimable et le plus singulier de tous les hommes.

Le climat n'est point si dur qu'on se l'imagine. Vous autres parisiennes, vous pensez que je suis en Laponie: sachez que nous avons eu un été aussi chaud que le vôtre, que nous avons mangé de bonnes pêches et de bons muscats, et que, pour trois ou quatre degrés du soleil de plus ou de moins, il ne faut pas traiter les gens de haut en bas.

Vous voyez jouer chez moi à Paris des Mahomet, mais moi je joue à Berlin des Rome sauvée,

et je suis le plus enroué *Cicéron* que vous ayez vu. D'ailleurs, mon aimable enfant, digérons; voilà le grand point. Ma santé est à peu-près comme elle était à Paris; et quand j'ai la colique, j'envoie promener tous les rois de l'univers. J'ai renoncé à ces divins soupers, et je m'en trouve un peu mieux. J'ai une grande obligation au roi de Prusse; il m'a donné l'exemple de la sobriété. Quoi! ai-je dit, voilà un roi né gourmand, qui se met à table sans manger, et qui y est de bonne compagnie, et moi je me donnerais des indigestions comme un sot! 1750.

Que je vous plains, vous qui êtes au lait, qui quittez votre ânesse pour Forges, qui mangez comme un moineau, et qui avec cela n'avez point de santé! Dédommagez-vous donc ailleurs. On dit qu'il y a d'autres plaisirs.

Adieu; mes complimens à tout le monde. J'espère, au mois de novembre, vous embrasser très-tendrement. J'écris à votre sœur; mais je veux que vous lui disiez que je l'aimerai toute ma vie, et même plus que mon nouveau maître.

LETTRE XX.

A M. DEVAUX, *à Nanci.*

A Potsdam, le 7 octobre.

Ce n'est point ma paresse, Monsieur, mais ma mauvaise santé qui a retardé ma réponse, et qui m'empêche même de vous écrire de ma main. Je crois que j'aurais grand besoin d'aller

1750. faire un tour aux eaux de Plombières, dans votre voisinage. Le désir de faire encore ma cour au roi de Pologne, et de vous revoir, sera mon principal motif. Je voudrais bien, en attendant, pouvoir faire ce que vous me demandez pour votre ami; mais les places sont ici bien rares. Il est vrai qu'il y a un petit nombre d'élus, mais il n'y a aussi qu'un petit nombre d'appelés. Ma mauvaise santé ne me permet guère d'être à portée de chercher ailleurs. Il y a huit mois entiers que je ne suis sorti de ma chambre que pour aller dans celle du roi. Je suis son malade, comme *Scarron* était celui de la reine.

Je vous remercie, avec bien de la sensibilité, des offres obligeantes que vous me faites au sujet du manuscrit que j'ai perdu. La copie qui est entre les mains du valet de chambre de monseigneur le prince *Charles* de Lorraine, n'est point ce que je cherche. Il n'a et ne peut avoir que la partie du manuscrit qui est entre les mains de plus de trente personnes. L'Histoire universelle, depuis *Charlemagne* jusqu'a *Charles-Quint*, a été copiée plusieurs fois; mais ce qui m'a été volé, ce sont des matériaux pour l'histoire des temps suivans jusqu'au siècle de *Louis XIV*. Je regrette sur-tout ce que j'avais rassemblé sur les progrès des sciences et des arts dans différens pays, et les traductions en vers que j'avais faites de plusieurs poëtes italiens, espagnols et orientaux. Le manuscrit m'a été volé à Paris; c'est une perte que je ne puis réparer, et dont il faut que je me console. Il arrive de plus grands malheurs dans la vie.

Adieu

Adieu, mon cher et ancien ami; je vous embrasse du meilleur de mon ame. 1750.

LETTRE XXI.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, 13 octobre.

Nous voilà dans la retraite de Potsdam: le tumulte des fêtes est passé, mon ame en est plus à son aise. Je ne suis pas fâché de me trouver auprès d'un roi qui n'a ni cour ni conseil. Il est vrai que Potsdam est habité par des moustaches et des bonnets de grenadier; mais, Dieu merci, je ne les vois point. Je travaille paisiblement dans mon appartement au son du tambour. Je me suis retranché les dîners du roi; il y a trop de généraux et trop de princes. Je ne pouvais m'accoutumer à être toujours vis-à-vis d'un roi en cérémonie, et à parler en public. Je soupe avec lui en plus petite compagnie. Le souper est plus court, plus gai et plus sain. Je mourrais au bout de trois mois, de chagrin et d'indigestion, s'il fallait dîner tous les jours avec un roi en public.

On m'a cédé, ma chère enfant, en bonne forme, au roi de Prusse. Mon mariage est donc fait; sera-t-il heureux? je n'en sais rien. Je n'ai pas pu m'empêcher de dire *oui*. Il fallait bien finir par ce mariage, après des coquetteries de tant d'années. Le cœur m'a palpité à l'autel. Je compte venir, cet hiver prochain, vous rendre compte de

tout, et peut-être vous enlever. Il n'eſt plus queſ-
1750. tion de mon voyage d'Italie. Je vous ai ſacrifié ſans remords le ſaint-père et la ville ſouterraine; j'aurais dû peut-être vous ſacrifier Potsdam. Qui m'aurait dit, il y a ſept ou huit mois, quand j'arrangeais ma maiſon avec vous à Paris, que je m'établirais à trois cents lieues dans la maiſon d'un autre; et cet autre eſt un maître. Il m'a bien juré que je ne m'en repentirais pas; il vous a compriſe, ma chère enfant, dans une eſpèce de contrat qu'il a ſigné avec moi, et que je vous enverrai; mais viendrez-vous gagner votre douaire de quatre mille livres?

J'ai bien peur que vous ne faſſiez comme madame de *Rotembourg*, qui a toujours préféré les opéra de Paris à ceux de Berlin. O deſtinée, comme vous arrangez les événemens, et comme vous gouvernez les pauvres humains!

Il eſt plaiſant que les mêmes gens de lettres de Paris, qui auraient voulu m'*exterminer*, il y a un an, crient actuellement contre mon éloignement, et l'appellent déſertion. Il ſemble qu'on ſoit fâché d'avoir perdu ſa victime. J'ai très-mal fait de vous quitter. Mon cœur me le dit tous les jours plus que vous ne penſez; mais j'ai très-bien fait de m'éloigner de ces meſſieurs-là.

Je vous embraſſe avec tendreſſe et avec douleur.

LETTRE XXII.

1750.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, 15 octobre.

MON cher ange, il faut que je faſſe ici une petite réflexion. Vous me battez en ruine ſur trois cents lieues, et je vous ai vu ſur le point d'en faire deux mille ; et aſſurément vous n'auriez pas trouvé, au bout de vos deux mille, ce que je trouve au bout de mes trois cents. Vous ne ſeriez pas revenu ſur une de mes lettres, comme je reviens ſur les vôtres ; vous n'auriez pas voyagé de l'autre monde à Paris, comme je voyagerai pour vous. Croyez, mes anges, qu'il me ſera plus aiſé de venir vous voir, qu'il ne me l'a été de me tranſplanter. Je me tiens en haleine pour vous. Je viens de jouer la mort de Céſar. Nous avons déterré un très-bon acteur dans le prince *Henri*, l'un des frères du roi. Nous bâtiſſons ici des théâtres auſſi aiſément que leur frère aîné gagne des batailles et fait des vers. *Chiaupot-la-perruque* eſt ici plus content, plus fêté, plus accueilli, plus honoré, plus careſſé qu'il ne le mérite :

. . . *Niſi quod non ſimul eſſes, cætera lætus.*

Il vous apportera bientôt des gouttes d'*Hoffman*, des pillules de *Stahl*. Si mon voyage contribuait à la ſanté de madame d'*Argental* et de vos amis, ne ſerais-je pas le plus heureux des hommes? L'aventure de *le Kain* et des évêques ne contribue pas peu à me faire aimer la France. Je vous

1750. réponds que le roi mon maître approuve infiniment le roi mon maître. On ne sait guère dans mon nouveau pays ce que c'est que des évêques; mais on y est charmé d'apprendre que, dans mon ancien pays, on met à la raison des personnes assez sacrées pour croire ne devoir rien à l'Etat dont elles ont tout reçu, et mon ancienne cour sait combien elle est approuvée de ma nouvelle cour. Je ne sais pas, mon cher et respectable ami, d'où peut venir le bruit qui s'est répandu qu'il était entré un peu de dépit dans ma transmigration. Il s'en faut bien que j'y aye donné le moindre sujet: le contraire respire dans toutes les lettres que j'ai écrites à ceux qui pouvaient en abuser.

J'ai cru avoir des raisons bien fortes de me transplanter. Je mène d'ailleurs ici une vie solitaire et occupée, qui convient à la fois à ma santé et à mes études. De mon cabinet je n'ai que trois pas à faire pour souper avec un homme plein d'esprit, de grâces, d'imagination, qui est le lien de la société, et qui n'a d'autre malheur que d'être un très-grand et très-puissant roi. Je goûte le plaisir de lui être utile dans ses études, et j'en prends de nouvelles forces pour diriger les miennes. J'apprends, en le corrigeant, à me corriger moi-même. Il semble que la nature l'ait fait exprès pour moi; enfin toutes mes heures sont délicieuses. Je n'ai pas trouvé ici le moindre bout d'épine dans mes roses. Eh bien, mon cher ami, avec tout cela je ne suis point heureux, et je ne le serai point; non je ne le serai point, et vous en êtes cause. J'ai bien encore un autre chagrin,

mais ce sera pour notre entrevue : le bonheur de vous revoir l'adoucira. Si je vous en parlais à présent, je m'attristerais sans consolation. Je ne veux vous montrer mes blessures que quand vous y verserez du baume. 1750.

Préparez-vous à voir encore Rome sauvée sur notre petit théâtre du grenier. Je me soucie fort peu de celui du faubourg Saint-Germain. Adieu, vous qui me tenez lieu de public, vous que j'aimerai tendrement toute ma vie. Adieu, vous que je n'ai pu quitter que pour *Frédéric le grand*. Mille tendres respects au bois de Boulogne.

LETTRE XXIII.

AU MEME.

A Potsdam, ce 27 octobre.

Mon historiographerie est donnée, mes anges; madame de *Pompadour*, qui me l'écrit, me mande en même-temps que le roi a la bonté de me conserver une ancienne pension de deux mille livres. Je n'ai que des grâces à rendre. Le bien que je dis de ma patrie, en sera moins suspect; n'étant plus historiographe, je n'en serai que meilleur historien. Les éloges que le chambellan du roi de Prusse donnera au roi de France, ne seront que la voix de la vérité. Mon cher et respectable ami, voici le temps où il ne faut plus faire que de la prose. Un vieux poëte, un vieil amant, un vieux chanteur et un vieux cheval, ne valent rien. Il vous reviendra Rome sauvée, Zulime, Adélaïde.

1750. Cela est bien honnête, et je viendrai prendre congé sur le théâtre de mon grenier. J'espère que madame d'*Argental* viendra nous entendre. Mes derniers travaux seront pour mes anges. Je voudrais déjà être auprès de vous ; je voudrais me consoler avec vous de mon bonheur. Pourquoi faut-il que je sois si heureux à Potsdam, quand vous êtes à Paris ? Pourquoi tous les êtres pensans et bien pensans, les gens de goût, les bons cœurs ne font-ils pas un petit peloton dans quelque coin de ce monde ? Quand vous reverrai-je ? Il n'y a pas moyen de se mettre en route dans le terrain fangeux de l'Allemagne. On ne se tire point des boues dans ce temps-ci, sur-tout dans les abominables campagnes dela Westphalie ; il faudra absolument attendre les gelées, alors on va comme le vent du Nord, et on n'a jamais froid ; car on est tout fourré dans son carrosse, et on ne descend que dans des étuves. Il ne fait froid qu'en France en hiver, parce qu'on y oublie, au mois de juin, qu'il y aura un mois de décembre.

Je ne vous oublierai jamais, mes anges, dans aucun mois de l'année, dans aucun lieu de la terre ; mais, encore une fois et cent fois, je n'ai pu ni dû refuser les bontés du roi de Prusse. Je vois tous les jours des gens qui s'en vont au diable pour de bien moins fortes raisons. Non-seulement on les approuve, mais on les regarde comme des gens favorisés de la fortune. Or, je vous jure qu'il n'y a aucune comparaison à faire de mon état à celui de tous ceux qui s'expatrient pour aller dire le roi mon maître. Comptez que j'ai toutes sortes de raisons, et que je n'ai qu'un seul chagrin ; je

n'ai aussi qu'un seul désir. Tout cela sera tiré au clair au mois de décembre; et s'il gelait plutôt, je partirais plutôt. Moi qui redoutais tant le vent du Nord, je l'invoque à présent, comme les poëtes grecs invoquaient le zéphir? Que faites-vous cependant? avez-vous reçu *le Kain?* y a-t-il bien des tracasseries à la comédie? applaudit-on toujours des sottises qui ont l'air de l'esprit. Joue-t-on des opéra détestables? fait-on de mauvaises chansons? qui est-ce qui fait un plat discours à l'académie, en succédant à *Gilles* le philosophe? *Duclos* n'est-il pas historiographe? Mademoiselle *Duménil* boit-elle toujours pinte? en perd-elle sa santé et son talent? Mademoiselle *Gaussin* croit-elle toujours être grande tragique? a-t-elle quelque notaire ou quelque prince? Adieu, adieu, mes anges; aimez-moi toujours un peu. 1750.

LETTRE XXIV.

A M. DARGET.

A Potsdam, octobre.

Mon cher ami, la permission du roi de France est arrivée. Me voici votre compatriote et sous les lois du philosophe de Sans-Souci. Les lettres de Versailles sont un peu à la glace. On m'ôte mes charges, à la bonne heure; je sais confondre un petit mal dans un grand bien. J'attends votre retour avec la plus vive impatience pour écrire à M. du *Vernay*. *Vale.* Samedi.

1750.

LETTRE XXV.

AU MEME.

AMICE, credo hanc epistolam, quamvis grandem et verbosam, mittendam esse *philosopho sine cura*. Novum erit calcar ejus animo studii et consilii avido. Perspiciet quàm difficile sit scribere, quantâ cum sedulitate oporteat incudi opus suum sæpius reddere, et præsertim quantum gloriæ suæ, dicam etiam nostræ, intersit, ut qui maximus est in cæteris, maximus semper sit in hac arduâ scribendi arte. Scribe illi; meam epistolam confidenter mitte. Loquere de me, et à me amatus, me redama.

LETTRE XXVI.

AU MEME.

MON cher confrère, votre laquais s'est enfui, avant que j'aye ouvert le paquet le plus intéressant. Je viens de jeter les yeux sur l'épître du *Salomon* du Nord à son frère. Si tout le reste est du même ton, je n'aurai pas un coup de ciseau à donner à l'Hercule-Farnèze. L'épître est admirable en tout sens. Mon cher ami, tout ce que je vois et tout ce que j'entends me confirme dans la résolution que j'ai prise. On a toujours la rage de m'envoyer de Paris des paquets énormes, qui ne valent pas dix lignes de ce que nous lisions hier. Quel exemple pour l'académie de Berlin, et que je voudrais que sa Majesté me permît de lui chercher

un homme de lettres qui fournit son académie de mémoires utiles, dans le goût du sien ! Le monde est rassasié d'*x x x* et de courbes. Quelle pitié de consumer son temps à calculer ce qui n'est pas notre bien, et que *Cicéron* est au-dessus d'*Euler !* Vale. 1759.

LETTRE XXVII.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, 28 octobre.

Je ne sais pas pourquoi le roi me prive de la place d'historiographe de France, et qu'il daigne me conserver le brevet de son gentilhomme ordinaire ; c'est précisément parce que je suis en pays étranger que je suis plus propre à être historien ; j'aurais moins l'air de la flatterie ; la liberté dont je jouis donnerait plus de poid à la vérité. Ma chère enfant, pour écrire l'histoire de son pays, il faut être hors de son pays.

Me voilà donc à présent à deux maîtres. Celui qui a dit qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois, avait assurément bien raison ; aussi, pour ne point le contredire, je n'en sers aucun. Je vous jure que je m'enfuierais, s'il me fallait remplir les fonctions de chambellan, comme dans les autres cours. Ma fonction est de ne rien faire. Je jouis de mon loisir. Je donne une heure par jour au roi de Prusse pour arrondir un peu ses ouvrages de prose et de vers. Je suis son grammairien et point son chambellan. Le reste du jour est à moi, et la soirée finit par un souper agréable. Il

1750. arrivera qu'en dépit des titres dont je ne fais nul cas, je n'exercerai point du tout la chambellanie, et que j'écrirai l'histoire.

J'ai apporté ici heureusement tous mes extraits sur *Louis XIV*. Je ferai venir de Leipsic les livres dont j'aurai besoin, et je finirai ici ce Siècle de *Louis XIV*, que peut être je n'aurais jamais fini à Paris. Les pierres dont j'élevais ce monument à l'honneur de ma patrie, auraient servi à m'écraser. Un mot hardi eût paru une licence effrénée; on aurait interprété les choses les plus innocentes avec cette charité qui empoisonne tout. Voyez ce qui est arrivé à *Duclos* après son Histoire de *Louis XI*. S'il est mon successeur en historiographerie comme on le dit, je lui conseille de n'écrire que quand il fera, comme moi un petit voyage hors de France.

Je corrige à présent la seconde édition que le roi de Prusse va faire de l'histoire de son pays. Un auteur comme celui-là peut dire ce qu'il veut sans sortir de sa patrie. Il use de ce droit dans toute son étendue. Figurez vous que, pour avoir l'air plus impartial, il tombe sur son grand-père de toutes ses forces. J'ai rabattu les coups tant que j'ai pu. J'aime un peu ce grand-père, parce qu'il était magnifique et qu'il a laissé de beaux monumens. J'ai eu bien de la peine à faire adoucir les termes dans lesquels le petit-fils reproche à son aïeul la vanité de s'être fait roi; c'est une vanité dont ses descendans retirent des avantages assez solides, et le titre n'en est point du tout désagréable. Enfin, je lui ai dit: C'est votre grand-père,

ce n'eſt pas le mien, faites-en tout ce que vous voudrez; et je me ſuis réduit à éplucher des phraſes. Tout cela amuſe et rend la journée pleine; mais, ma chère enfant, ces journées ſe paſſent loin de vous. Je ne vous écris jamais ſans regrets, ſans remords et ſans amertume. 1750.

LETTRE XXVIII.

A LA MEME.

A Potsdam, 6 novembre.

On ſait donc à Paris, ma chère enfant, que nous avons joué à Potsdam la Mort de Céſar, que le prince *Henri* eſt bon acteur, n'a point d'accent et ſte très-aimable, et qu'il y a ici du plaiſir? Tout cela eſt vrai;.. mais... les ſoupers du roi ſont délicieux; on y parle raiſon, eſprit, ſcience; la liberté y règne: il eſt l'ame de tout cela; point de mauvaiſe humeur, point de nuage, du moins point d'orages. Ma vie eſt libre et occupée; mais... mais... opéra, comédies, carrouſels, ſoupers à Sans-ſouci, manœuvres de guerres, concerts, études, lectures; mais... mais... la ville de Berlin grande, bien mieux percée que Paris, palais, ſalles de ſpectacles, reines affables; princeſſes charmantes; filles d'honneur belles et bien faites, la maiſon de madame de *Tirconel* toujours pleine et ſouvent trop;... mais... mais..., ma chère enfant, le temps commence à ſe mettre à un beau froid.

Je ſuis en train de dire des *mais*, et je vous dirai, mais il eſt impoſſible que je parte avant

1750. le 15 de décembre. Vous ne doutez pas que je ne brûle d'envie de vous voir, de vous embrasser, de vous parler. Ma rage de voir l'Italie n'approche pas des sentimens qui me rappellent à vous ; mais, mon enfant, accordez-moi encore un mois, demandez cette grâce pour moi à M. d'*Argental* ; car je dis toujours au roi de Prusse que, quoique je sois son chambellan, je n'en appartiens pas moins à vous et à ce M. d'*Argental*. Mais est-il vrai que notre *Isaac* d'*Argens* est allé se confiner à Monaco avec sa femme qui est grande virtuose ? Il y a là un petit grain de folie ou une grande dose de philosophie. Il ferait bien de venir ici augmenter notre colonie.

Maupertuis n'a pas les ressorts bien lians ; il prend mes dimensions durement avec son quart de cercle. On dit qu'il entre un peu d'envie dans ses problèmes. Il y a ici, en récompense, un homme trop gai ; c'est *la Métrie*. Ses idées sont un feu d'artifice toujours en fusées volantes. Ce fracas amuse un demi-quart d'heure, et fatigue mortellement à la longue. Il vient de faire, sans le savoir, un mauvais livre imprimé à Potsdam, dans lequel il proscrit la vertu et les remords, fait l'éloge des vices, invite son lecteur à tous les désordres, le tout sans mauvaise intention. Il y a dans son ouvrage mille traits de feu, et pas une demi-page de raison ; ce sont des éclairs dans une nuit. Des gens sensés se sont avisés de lui remontrer l'énormité de sa morale. Il a été tout étonné ; il ne savait pas ce qu'il avait écrit ; il écrira demain le contraire si on veut. Dieu me

garde de le prendre pour mon médecin; il me donnerait du sublimé corrosif au lieu de rhubarbe, très-innocemment, et puis se mettrait à rire. Cet étrange médecin est lecteur du roi, et ce qu'il y a de bon, c'est qu'il lui lit à présent l'Histoire de l'Eglise. Il en passe des centaines de pages, et il y a des endroits où le monarque et le lecteur sont prêts à étouffer de rire. 1759.

Adieu, ma chère enfant; on veut donc jouer à Paris Rome sauvée? mais..., mais.... Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 24 novembre.

CHIANTPOT-LA-PERRUQUE a été fidelle à sa destinée, et il est juste qu'il vous dise que les petits garçons courent toujours après lui. Vous saurez, mon cher ange, que j'ai eu le malheur d'inspirer à mon élève d'*Arnaud* la plus noble jalousie. Cet illustre rival était arrivé ici recommandé par le sage d'*Argens*, et attendu comme celui qui consolait Paris de ma décadence. Il arriva donc par le coche, tout seul de sa bande, et se donna pour un seigneur qui avait perdu sur les chemins ses titres de noblesse, ses poésies et les portraits de ses maîtresses, le tout enfermé dans un bonnet de nuit.

Il fut un peu fâché de n'avoir que quatre mille huit cents livres d'appointemens, de ne point souper avec le roi, de ne point coucher avec les

filles d'honneur ; et enfin, quand il me vit arrivé,
1750. il fut désespéré, quoique, en vérité, je n'aye pas plus les bonnes grâces des filles d'honneur que lui ; mais le roi me traite avec des bontés distinguées ; mais Rome sauvée a été très-bien reçue, et son Mauvais riche assez mal. Il a fait de mauvais vers pour des filles ; et comme les gazetiers, qui ont du goût, les avaient imprimés comme de beaux vers de ma façon, adressés à la princesse *Amélie*, quel parti a pris mon *Baculard d'Arnaud* ? mon *Baculard* a voulu aussi désavouer une mauvaise préface qu'il avait voulu mettre au-devant d'une mauvaise édition qu'on a faite à Rouen de mes ouvrages. Il ne savait pas que j'avais expressément défendu qu'on fît usage de cette rapsodie dont, par parenthèse, j'ai l'original écrit et signé de sa main. Il s'adresse donc à mon cher ami *Fréron*, il lui mande que je l'ai perdu à la cour, que j'ai mis en usage une politique profonde pour le perdre dans l'esprit du roi, que j'ai ajouté à sa préface des choses horribles contre la France, et qu'en un mot, il prie l'illustre *Fréron* d'annoncer au public, qui a les yeux sur *Baculard*, qu'il se lave les mains de cet ouvrage. Les regrattiers de nouvelles littéraires, qui écrivent ici les sottises de Paris, mandent ce beau désaveu. Par hasard le roi avait vu une ancienne épreuve de cette belle préface. Il l'a relue, et il a vu qu'il n'y avait pas un seul mot contre la France, que par conséquent *Baculard* est un peu menteur. Il a été un peu courroucé du procédé, et il avait quelque envie de

renvoyer ce beau fils comme il était venu. J'ai cru qu'il était des règles du théâtre de parler en sa faveur et des règles de la prudence de ne faire aucun éclat. *Baculard d'Arnaud* ne sait pas que son petit crime est découvert; je le mets à son aise, je ne lui parle de rien. Cependant le roi veut être instruit, il veut savoir s'il est vrai que d'*Arnaud* ait écrit à *Fréron* que je l'avais desservi dans l'esprit de sa Majesté, etc. Il est bien aise d'être au fait. On m'a mandé cependant que cette affaire avait fait du bruit à Paris, que M. *Berrier* avait voulu voir la lettre de d'*Arnaud* à *Fréron*, que cette lettre était publique. Franchement vous me rendrez, mon cher ange, un service essentiel, en me mettant au fait de toute cette impertinence. Et savez-vous bien quel service vous me rendrez? Celui de me procurer plutôt le bonheur de vous embrasser; car je ne puis partir d'ici que cette affaire ne soit éclaircie. Vous me direz: Voilà ces épines que j'avais prédites; pourquoi aller chercher des tracasseries à Berlin? n'en aviez-vous pas assez à Paris? que ne laissiez-vous *Baculard* briller seul sur les bords de la Sprée? Mais, mon cher ami, pouvais-je deviner qu'un homme que j'ai élevé, et qui me doit tout, me jouât un tour si perfide? Qu'on mette au bout du monde deux auteurs, deux femmes, ou deux dévots, il y en aura un qui fera quelque niche à l'autre. L'espèce humaine étant faite ainsi, il n'y a d'autre parti à prendre que celui de se tirer d'affaire le plus prudemment et le plus honnêtement qu'il se pourra. Je vous supplie

1750.

donc de me mander tout ce que vous savez. Ne
1750. pourrait-on pas avoir une copie de la lettre de d'*Arnaud* à *Fréron ?* je ne dis pas de la lettre contenue dans les feuilles fréroniques, dans laquelle d'*Arnaud* désavoue la préface en question ; je parle de la lettre particulière dans laquelle il se déchaîne, lettre que *Fréron* aura sans doute communiquée.

A l'égard de cette préface que j'ai proscrite, il y a long-temps, j'ignore si le libraire de Rouen m'a tenu parole. J'ai fait ce que j'ai pu ; mais, à trois cents lieues, on court risque d'être mal servi. Je voudrais que la préface, et l'édition, et d'*Arnaud*, fussent à tous les diables. Je vous demande très-humblement pardon de vous entretenir de ces niaiseries ; mais ne me suis-je pas fait un devoir de vous rendre toujours compte de ma conduite et de mes petites peines ? Chacun a les siennes, rois, bergers et moutons. J'attends tout de votre amitié. Communiquez ma lettre au coadjuteur qui est si paresseux d'écrire, et qui ne l'est jamais d'être bienfesant.

P. S. J'écris à M. *Berrier*. Je lui envoie cette préface, afin qu'il soit convaincu par ses yeux de l'imposture, qu'il impose silence à *Fréron*, ou qu'il l'oblige à se rétracter.

LETTRE

LETTRE XXX.

1750.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, 17 novembre.

Je sais, ma chère enfant, tout ce qu'on dit de Potsdam dans l'Europe. Les femmes sur-tout sont déchaînées, comme elles l'étaient à Montpellier contre M. d'*Assouci;* mais tout cela ne me regarde pas.

J'ai passé l'âge heureux des honnêtes amours,
Et n'ai point l'honneur d'être Page:
Ce qu'on fait à Paphos et dans le voisinage
M'est indifférent pour toujours.

Je ne me mêle ici que de mon métier de raccommoder la prose et les vers du maître de la maison. *Algarotti* me disait, il y a quelque temps, qu'il avait vu à Dresde un prêtre italien fort assidu à la cour. Vous noterez qu'à Dresde presque tout le monde est luthérien, hors le roi. On demandait à cet abbate ce qu'il fesait: *Io sono*, répondit-il, *il cattolico di sua maestà*? pour moi je suis *il pedagogo di sua maestà*. Je me flatte qu'en me renfermant dans mes bornes, je vivrai tranquille.

J'ignore parfaitement tout ce qui se fait ici. Si j'avais été dans le palais de *Pasiphaé*, je l'aurais laissé faire avec son taureau, et j'aurais dit comme cet anglais à peu-près en pareil cas: *Je ne me mêle pas de leurs amours.* Les *mais*, ces éternels *mais* qui sont dans ma dernière lettre, ne tombent point du tout sur ce qu'on dit dans le

1750. monde, ni sur les reproches qu'on me fait en France d'être ici. Je vous expliquerai mon énigme quand nous nous verrons.

En attendant, je vous envoie Rome par le courrier de milord *Tirconel*. Faites de la république romaine tout ce qui vous plaira. Je suis toujours d'avis que cela est bon à jouer dans la grand'salle du palais devant messieurs des enquêtes ou devant l'université. J'aime mieux, à la vérité, une scène de César et de Catilina, que tout Zaïre; mais cette Zaïre fait pleurer les saintes ames et les ames tendres. Il y en a beaucoup, et à Paris il y a bien peu de romains.

Puisque le courrier me donne du temps, je ne peux m'empêcher de vous donner la clef d'un de ces *mais*, de peur que votre imagination ne fasse de fausses clefs. J'ai bien peur de dire au roi de Prusse comme *Jasmin: Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître.* J'avais vu une lettre touchante, pathétique, et même fort chrétienne que le roi avait daigné écrire à *Darget* sur la mort de sa femme. J'ai appris que le même jour sa Majesté avait fait une épigramme contre la défunte; cela ne laisse pas de donner à penser. Nous sommes ici trois ou quatre étrangers comme des moines dans une abbaye. Dieu veuille que le père abbé se contente de se moquer de nous. Cependant il y a ici une dose assez honnête *di questa rabbia detta gelosia.* Où l'envie ne se fourre-t-elle pas, puisqu'elle est ici? Ah! je vous jure qu'il n'y a rien à envier. Il n'y aurait qu'à vivre paisiblement; mais les rois sont comme les coquettes; leurs regards

font des jaloux, et *Frédéric* est une très-grande coquette; mais, après tout, il y a cent sociétés dans Paris beaucoup plus infectées de tracasseries que la nôtre. 1750.

Le plus cruel de tous les *mais*, c'est que je vois bien, ma chère enfant, que ce pays-ci n'est pas fait pour vous. Je vois qu'on passe dix mois de l'année à Potsdam. Ce n'est point une cour, c'est une retraite dont les dames sont bannies. Nous ne sommes cependant pas dans un couvent d'hommes réguliers. Toutes choses mûrement considérées, attendez-moi à Paris, et nous raisonnerons. Adieu; que votre amitié me soutienne.]

LETTRE XXXI.

A LA MEME.

A Potsdam, 24 novembre.

Le soleil levant s'est allé coucher. Ce pauvre d'*Arnaud* s'ennuyait ici mortellement de ne voir ni roi, ni comédienne, et de n'avoir que des baïonnettes devant le nez. Il avait épuisé son crédit à faire jouer à Charlottembourg, il y a quelque temps, sa comédie du Mauvais riche; mais les pièces tirées du nouveau Testament ne réussissent pas ici; elle fut mal reçue. Il s'est regardé comme *Ovide* dont on aurait sifflé une élégie chez les Gètes. Tout cela, joint à un peu de chagrin de voir moi, soleil couchant, passablement bien traité, l'a porté à demander son congé fort tristement. Le roi lui a ordonné très-durement de partir

1750. dans vingt-quatre heures; et comme les rois sont accablés d'affaires, il a oublié de lui payer son voyage. Mon enfant, mon triomphe m'attriste. Cela fait faire de profondes réflexions sur les dangers de la grandeur. Ce d'*Arnaud* avait une des plus belles places du royaume. Il était garçon-poëte du roi, et sa Majesté prussienne avait fait pour lui des versiculets très-galans. Nous n'avons point, depuis *Bélisaire*, de plus terrible chute. Comme le monarque bel-esprit traite un de ses deux soleils! Je lui avais écrit sur la route, quand j'allais à sa cour:

Quel diable de Marc-Antonin!
Et quelle malice est la vôtre!
Vous égratignez d'une main,
Lorsque vous caressez de l'autre.

On me fait plus que jamais patte de velours; mais.... adieu, adieu; je brûle de venir vous embrasser.

LETTRE XXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 28 novembre.

Mon cher ange, vous me rendez bien la justice de croire que j'attends avec quelque impatience le moment de vous revoir; mais, ni les chemins d'Allemagne, ni les bontés de *Frédéric le grand*, ni le palais enchanté où ma chevalerie errante est retenue, ni mes ouvrages que je corrige tous les jours, ni l'aventure de d'*Arnaud*, ne me permettent de partir avant le 15 ou le 20 décembre.

Croiriez-vous bien que votre chevalier de *Mouhi* s'eſt amuſé à écrire quelquefois des ſottiſes contre moi, dans un petit écrit intitulé la Bigarrure? Je vous l'avais dit, et vous n'avez pas voulu le croire; rien n'eſt plus vrai, ni ſi public. Il n'y a aucun de ces animaux-là qui n'écrivît quelques pauvretés contre ſon ami, pour gagner un écu, et point de libraire qui n'en imprimât autant contre ſon propre frère. On ne fait pas aſſurément d'attention à la Bigarrure du chevalier de *Mouhi*; mais vous m'avouerez qu'il eſt fort plaiſant que ce *Mouhi* me joue de ces tours-là. Il vient de m'écrire une longue lettre, et il ſe flatte que je le placerai à la cour de Berlin. Je veux ignorer ſes petites impertinences qu'on ne peut attribuer qu'à de la folie; il ne faut pas ſe fâcher contre ceux qui ne peuvent pas nuire. J'ai mandé à ma nièce qu'elle fit réponſe pour moi, et qu'elle l'aſſurât de tous mes ſentimens pour lui et pour la chevalière. 1750.

Votre Aménophis eſt de *Linant*; c'eſt l'Artaxerce de *Métaſtaſio*. Ce pauvre diable a été ſifflé de ſon vivant et après ſa mort. Les ſifflets et la faim l'avaient fait périr, digne ſort d'un auteur. Cependant, vos badauds ne ceſſent de battre des mains à des pièces qui ne valent guère mieux que les ſiennes. Ma foi, mon cher ange, j'ai fort bien fait de quitter ce beau pays-là, et de jouir du repos auprès d'un héros, à l'abri de la canaille qui me perſécutait, des graves pédans qui ne me défendaient pas des dévots qui, tôt ou tard, m'auraient joué un mauvais tour, et de l'envie qui ne ceſſe

de sucer le sang que quand on n'en a plus. La
1750. nature a fait *Frédéric le grand* pour moi. Il faudra que le diable s'en mêle, si les dernières années de ma vie ne sont pas heureuses auprès d'un prince qui pense en tout comme moi, et qui daigne m'aimer autant qu'un roi en est capable. On croit que je suis dans une cour, et je suis dans une retraite philosophique; mais vous me manquez, mes chers anges. Je me suis arraché la moitié du cœur pour mettre l'autre en sureté, et j'ai toujours mon grand chagrin dont nous parlerons à mon retour. En attendant, je joins ici, pour vous amuser, une page d'une épître que j'ai corrigée. Il me semble que vous y êtes pour quelque chose. Il s'agit de la vertu et de l'amitié. Dites-moi si l'allemand a gâté mon français, et si je me suis rouillé comme *Rousseau*. N'allez pas croire que j'apprenne sérieusement la langue tudesque; je me borne prudemment à savoir ce qu'il en faut pour parler à mes gens, à mes chevaux. Je ne suis pas d'un âge à entrer dans toutes les délicatesses de cette langue si douce et si harmonieuse; mais il faut savoir se faire entendre d'un postillon. Je vous promets de dire des douceurs à ceux qui me mèneront vers mes chers anges. Je me flatte que madame d'*Argental*, M. de *Pont-de-Vesle*, M. de *Choiseul*, M. l'abbé de *Chauvelin* auront toujours pour moi les mêmes bontés; et qui sait si un jour.... car.... Adieu; je vous embrasse tendrement. Si vous m'écrivez, envoyez votre lettre à ma nièce. Je baise vos ailes de bien loin.

LETTRE XXXIII.

1750.

A M. THIRIOT.

Novembre.

QUOIQUE vous paraissiez m'avoir entièrement oublié, je ne puis croire que vous m'ayez effacé de votre cœur; vous êtes toujours dans le mien. Vous devez être un peu consolé d'avoir été remplacé par un homme tel que d'*Arnaud*. La manière dont il s'acquittait à Paris de la commission dont il était honoré, devait servir à vous faire regretter; et la manière dont il s'est conduit ici a achevé de le faire connaître. Je ne me repens point du bien que je lui ai fait, mais j'en suis bien honteux; s'il n'avait été qu'ingrat envers moi, je ne vous en parlerais pas.

Voilà, mon ancien ami, ce que font ces hommes qui prétendent à la littérature: *O inhumaniores litteræ*! Je gémis sur les belles-lettres, si elles sont ainsi infectées; et je gémis sur ma patrie, si elle souffre les serpens que les cendres des *Desfontaines* ont produits. Mais, après tout, en plaignant les méchans et ceux qui les tolèrent, en plaignant jusqu'à d'*Arnaud* même, tombé par l'opprobre dans la misère, je ne laisse pas de jouir d'un repos assez doux, de la faveur et de la société d'un des plus grands rois qui aient jamais été, d'un philosophe sur le trône, d'un héros qui méprise jusqu'à l'héroïsme, et qui vit dans Potsdam comme *Platon* vivait avec ses amis. Les dignités, les honneurs, les bienfaits dont il

1750. me comble, sont de trop. Sa conversation est le plus grand de ses bienfaits. Jamais on ne vit tant de grandeur et si peu de morgue ; jamais la raison la plus pure et la plus ferme ne fut ornée de tant de grâces. L'étude constante des belles-lettres, que tant de misérables déshonorent, fait son occupation et sa gloire. Quand il a gouverné le matin et gouverné seul, il est philosophe le reste du jour, et ses soupers sont ce qu'on croit que sont les soupers de Paris ; ils sont toujours délicieux, mais on y parle toujours raison ; on y pense hardiment, on y est libre. Il a prodigieusement d'esprit, et il en donne. Ma foi, d'*Arnaud* avait raison de vouloir souper avec lui ; mais il fallait en être un peu plus digne. Adieu ; quand vous souperez avec M. de *la Poplinière*, songez aux soupers de *Frédéric le grand* ; félicitez-moi de vivre de son temps, et pardonnez à l'envie, si mon bonheur extrême et inoui lui fait grincer les dents.

LETTRE XXXIV.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 8 décembre.

Recevez, Madame, mes hommages, mes regrets, mes souhaits, des gouttes d'*Hoffman* et des pillules de *Stahl*, par M. d'*Amon* (*), mon camarade en chambellanie, et mon très-supérieur

(*) Ou *Damon*.

en

en négociations. Il est envoyé du roi de Prusse ; 1751.
il vient resserrer les liens des deux nations. Il aura bien de la peine à les rendre aussi forts et aussi durables que ceux qui m'attachent à vous. Que n'ai-je pu l'accompagner ! Mais sa jeunesse et sa santé lui permettent d'affronter les glaces. J'avais trop présumé de moi ; mon cœur m'avait séduit selon sa louable coutume ; il m'avait fait accroire que je pourrais bientôt revoir mes chers anges ; mais l'archange *Frédéric*, et le froid, et ma poitrine serrée me retiendront le mois de janvier. Je vous apporterai, Madame, une autre cargaison un peu plus ample de gouttes et de pillules. Le médecin du roi, qui doit me les donner, est allé accompagner madame la margrave de *Bareith ;* et il est difficile de trouver à Potsdam, qui est à huit lieues de Berlin, de ces pillules de *Stahl*, dont personne ne fait ici usage. Il en est de ces pillules comme de moi ; elles ne sont point prophètes dans leur pays. Il semble qu'il faille se transplanter pour réussir. On va chercher bien loin le bonheur et la santé. Tout cela est à présent chez vous. M. d'*Argental* m'a mandé que votre santé était raffermie ; ainsi me voilà un peu consolé. Si les ministres ont à cœur autre chose que les intérêts politiques, M. d'*Amon* vous dira, Madame, le tort extrême que vous faites ici à mon bonheur ; il vous dira que, sans vous, je serais un des plus heureux hommes de ce monde. Le ciel n'a pas voulu que le royaume de *Frédéric le grand* et le vôtre fussent dans le même climat. Il y a bien loin

1750. de la rue Saint-Honoré à Potsdam, mais vous étendez votre empire par tout. Je suis à Potsdam votre sujet comme à Paris. J'ai crié, dans toutes mes lettres, après M. de *Pont-de-Vesle*, M. de *Choiseul*, M. l'abbé de *Chauvelin*; ils sont tous des indifférens; ils ne pensent à moi que quand il est question d'une tragédie. Le roi de Prusse n'en use pas ainsi. Paris endurcit le cœur. Vous avez trop de plaisir, vous autres, pour penser à un homme de l'autre monde, que quarante ans de tracasseries, de cabales, d'injustices et de méchancetés ont forcé enfin de venir chercher le repos dans le séjour de la gloire. Adieu, Madame; conservez-moi des bontés qu'en vérité mon cœur mérite. J'ai reçu une lettre de M. d'*Argental*, du 24 novembre, toute en *Baculard*. Vous savez que le roi l'a chassé honteusement, comme il le méritait. Il s'est réfugié à Dresde, où il dit qu'il était le favori des rois et des reines, et qu'une grande passion d'une grande princesse pour ce grand *Baculard*, l'a obligé de s'arracher aux plaisirs de Berlin, et de venir faire les délices de Dresde. Bonsoir, mes divins anges; je vous recommande l'envoyé de Prusse, et j'espère le suivre bientôt. Comptez qu'il m'a été absolument impossible d'avancer mon voyage, et que quand je vous parlerai, vous ne me condamnerez sur rien.

LETTRE XXXV.

1750.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 11 décembre.

Me voilà toujours *Sancho-Pança* dans mon île, après avoir été *Chiantpot-la-Perruque* parfois. Mes divins anges, comment voulez-vous que je me mette en chemin avec ma chétive santé, et que je sorte du coin du feu pour m'embourber dans la Westphalie ? Je m'étais cru capable de revenir au mois de janvier. Vous me feſiez oublier mon âge, ma faibleſſe, et enfin le roi de Pruſſe lui-même; mais quand il s'agit de s'empaqueter par ce temps-ci pour faire trois cents lieues, quand on va avoir de beaux opéra italiens, quand ce grand roi a encore un peu beſoin de moi, lorſqu'enfin la ridicule et déſagréable aventure de ce maudit *Baculard* demande abſolument ma préſence, ne me pardonnerez-vous pas de reſter encore un peu ? Mes anges, pardon; je ne peux m'en diſpenſer, mille raiſons m'y forcent; mais, ô mes anges ! *Belzébuth* aurait-il un plus damné projet que celui de faire jouer Rome ſauvée à préſent, et de me livrer à la rage de la malice et de l'envie ? Le public a été pour moi quand *Boyer*, l'ancien âne de Mirepoix, me perſécutait; quand il avait, avec l'eunuque *Bagoas*, l'inſolence et le crédit de m'exclure de l'académie; mais à préſent qu'on me croit heureux, tout eſt devenu *Boyer*. Mon éloignement ramenèrait les eſprits ſi c'était un exil, mais on m'a regardé comme un homme

——— piqué, comblé d'honneurs et de bien, et on vou-
1750. drait me faire entendre les sifflets de Paris dans le cabinet du roi de Prusse. Je suis né plus impatient que vous, et cependant j'ai ici plus de patience. Je sais attendre, et je vois évidemment que jamais je n'ai eu plus besoin d'être un petit *Fabius cunctator*. Si on pouvait me rendre un vrai service, ce serait de faire jouer Sémiramis et Oreste. On va bien les représenter ici. Pourquoi leur préférerait-on à Paris le Comte d'Essex, et je ne sais combien de plats ouvrages qui sont en possession d'être joués et d'être méprisés? Cependant, dites-moi si M. *Maboul*, ce savant homme, est encore à la tête de la littérature. Quel fortuné mortel a les sceaux? quel autre est à la tête des lois, ou du moins de ce qu'on appelle de ce beau nom? Il y a un an que je plaide par humeur en France, contre un coquin qui s'est avisé de vouloir être jugé en la prévôté du louvre, sous prétexte que j'étais de la maison du roi. J'ai voulu le remettre dans les règles, le renvoyer à son juge naturel, et ce beau réglement des juges n'a pu encore être fait. Si pareille chose arrivait ici, le magistrat qui en serait coupable serait sévèrement puni; car le roi a dit de lui-même :

J'appris à distinguer l'homme du souverain,
Et je fus roi sévère et citoyen humain.

En effet, il est tout cela, et tout va bien, et on est heureux. *Salomon* était un pauvre homme en comparaison de lui. Il ne lui manque que de connaître un peu plutôt ses *Baculard*. Je vous remercie, mon cher et respectable ami, de la lettre

que vous m'avez écrite sur ce malheureux correspondant de *Fréron*. Et on souffre des *Frérons*! et ils sont protégés! et on veut que je revienne! *Virtutem incolumem odimus, sublatam ex oculis quærimus invidi.* On a tant fait, à force d'équité et de bonté, qu'on m'a chassé de mon pays. Les orages m'ont conduit dans un port tranquille et glorieux, je ne le quitterai assurément que pour vous. 1750.

LETTRE XXXVI.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, au château, 26 décembre.

Je vous écris à côté d'un poële, la tête pesante et le cœur triste en jetant les yeux sur la rivière de la Sprée, parce que la Sprée tombe dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer, et que la mer reçoit la Seine, et que notre maison de Paris est assez près de cette rivière de Seine; et je dis: Ma chère enfant, pourquoi suis-je dans ce palais, dans ce cabinet qui donne sur cette Sprée, et non pas au coin de notre feu? Rien n'est plus beau que la décoration du palais du soleil dans Phaéton. Mademoiselle *Astrua* et la plus belle voix de l'Europe; mais fallait-il vous quitter pour un gosier à roulades et pour un roi? Que j'ai de remords, ma chère enfant! que mon bonheur est empoisonné! que la vie est courte! qu'il est triste de chercher le bonheur loin de vous! et que de remords si on le trouve!

1750. Je suis à peine convalescent, comment partir? Le char d'*Apollon* s'embourberait dans les neiges détrempées de pluie, qui couvrent le Brandebourg. Attendez-moi, aimez-moi, recevez-moi, consolez-moi, et ne me grondez pas. Ma destinée est d'avoir affaire à Rome de façon ou d'autre. Ne pouvant y aller, je vous envoie Rome en tragédie par le courrier de Hambourg, telle que je l'ai retouchée; que cela serve du moins à amuser les douleurs communes de notre éloignement. J'ai bien peur que vous ne soyez pas trop contente du rôle d'*Aurélie*. Vous autres femmes, vous êtes accoutumées à être le premier mobile des tragédies, comme vous l'êtes de ce monde. Il faut que vous soyez amoureuses comme des folles, que vous ayiez des rivales, que vous fassiez des rivaux; il faut qu'on vous adore, qu'on vous tue, qu'on vous regrette, qu'on se tue avec vous. Mais, Mesdames, *Cicéron* et *Caton* ne sont pas galans; *César* et *Catilina* couchaient avec vous, j'en conviens; mais assurément ils n'étaient pas gens à se tuer pour vous. Ma chère enfant, je veux que vous vous fassiez homme pour lire ma pièce. Envoyez prier l'abbé d'*Olivet* de vous prêter son bonnet de nuit, sa robe de chambre et son Cicéron, et lisez Rome sauvée dans cet équipage.

Pendant que vous vous arrangerez pour gouverner la république romaine sur le théâtre de Paris, et pour travestir en *Caton* et en *Cicéron* nos comédiens, je continuerai paisiblement à travailler au Siècle de *Louis XIV*, et je donnerai à mon aise les batailles de Nervinde et d'Hochstet.

Variété, c'est ma devise. J'ai besoin de plus d'une consolation. Ce ne sont point les rois, ce sont les belles-lettres qui la donnent. 1750.

LETTRE XXXVII.

A LA MEME.

A Berlin, 3 janvier.

Ma chère enfant, je vais vous confier ma douleur. Je ne veux plus garder de filles. Vous connaissez *Jeanne*, cette brave pucelle d'Orléans, qui nous amusait tant, et que j'ai chantée dans un autre goût que celui de *Chapelain*. Cette Pucelle, faite pour être enfermée sous cent clefs, m'a été volée. Ce grand flandrin de *Tinois* n'a pas résisté aux prières et aux présens du prince *Henri*, qui mourait d'envie d'avoir *Jeanne* et *Agnès* en sa possession. Il a transcrit le poëme, il a livré mon ségrail au prince *Henri* pour quelques ducats. J'ai chassé *Tinois*; je l'ai renvoyé dans son pays. J'ai été me plaindre au prince *Henri*; il m'a juré qu'elle ne sortirait jamais de ses mains. Ce n'est, à la vérité, qu'un serment de prince, mais il est honnête homme. Enfin, il est aimable, il m'a séduit; je suis faible, je lui ai laissé Jeanne; mais s'il arrive jamais un malheur, si on fait une seconde copie? où me cacher? Ma barbe devient fort grise; le poëme de la Pucelle jure avec mon âge et le Siècle de *Louis XIV*. 1751.

Quand j'étais jeune, j'aurais volontiers souffert qu'on m'eût dit: *Dove avete pigliato tante coglionerie?* mais aujourd'hui cela ferait trop

ridicule. Savez-vous bien que le roi de Prusse a
1751. fait un poëme dans le goût de cette Pucelle, intitulé le Palladion! Il s'y moque de plus d'une sorte de gens; mais je n'ai point d'armée comme lui; je n'ai point gagné de batailles, et vous savez que, *selon ce que l'on peut être, les choses changent de nom.* Enfin, j'éprouve deux sentimens bien désagrèables, la tristesse et la crainte; ajoutez-y les regrets, c'est le pire état de l'ame.

Je vous ai prié, par ma dernière lettre, de faire préparer mon appartement pour un chambellan du roi de Prusse, qu'il envoie en France pour un beau traité concernant les toiles de Silésie. Puisqu'il me loge, il est juste que je loge son envoyé, mais ayez sur-tout soin de notre petit théâtre. Je compte toujours le revoir. Ah! faut-il vivre d'espérance! Adieu; je vous embrasse tristement.

LETTRE XXXVIII.

A M. DARGET.

A Berlin, 4 janvier.

Mon cher ami, je vous renvoie les nouvelles dont votre amitié m'a fait part. Je ne crois point que ma nièce épouse le marquis de *Chimène*, mais tout Paris le dit et tout peut arriver. Votre correspondant n'est pas d'ailleurs trop bien informé. Il est faux que *Granval* joue *Caton*, il joue *César*. Il n'est pas plus vrai qu'on ait laissé indécis ce grand procès entre *Clairon* et *Gauffin*. Madame de *Pompadour* et le duc de *Fleuri* ont donné gain de cause à *Clairon*. Il est vrai que cette

grande affaire fait une guerre civile. Peuple heureux, qui n'a ni d'autre trouble ni d'autre inquiétude! N'admirez-vous pas l'importance avec laquelle *Morand* traite à fond ces misères? Au moins, mon ami, ces amusemens valent mieux que de l'ennui, de la neige, une mauvaise santé et des inégalités. J'envoie au roi un exemplaire et demi, cela fait deux avec le premier tome que vous avez. J'espère que ce n'est que pour ses bibliothèques. Je mets des cartons tant que je peux. Il faut passer sa vie à se corriger. Dès que l'ouvrage sera en état, je commencerai assurément par vous. 1751.

Je me flatte que je viendrai vous voir lundi, mais je ne peux répondre d'un quart d'heure dans l'état où je suis.

Voici la copie d'une lettre dont vous pourrez amuser le roi. Il est plaisant qu'on ne veuille pas que je rende justice au prince *Eugène*. Bonsoir; je vous embrasse tendrement.

LETTRE XXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 janvier.

Ce climat-ci me tue, mes anges, et vous me tuez encore par vos reproches, par vos rigueurs, par vos injustices. Vous me rendez responsable des saisons, de ma mauvaise santé, des affaires qui me retiennent, d'une édition qu'il faut que je corrige toute entière, et qui demande un travail immense. J'ai été retenu de mois en mois, de

1751. semaine en semaine. Une petite partie de mon ame est ici, l'autre est avec vous. Je n'ose plus, de peur de mentir, vous dire: Je partirai dans huit jours, dans quinze; mais ne soyez point surpris de me revoir bientôt. Ne le soyez pas non plus, si je ne peux être dans votre paradis qu'au mois de mars. Mes anges, la destinée se joue des faibles mortels; elle vous force, vous, M. d'*Argental*, à courir par la ville dès que quatre heures après midi sont sonnées; elle fait rester madame d'*Argental* dans sa chaise longue; elle fait mourir le fade *Roselli* par l'insipide *Ribou*; elle tue le maréchal de *Saxe* à Chambord, après l'avoir respecté à Lawfelt; elle a fait jouer des parades à votre frère; elle oblige le roi de Prusse d'aller tous les jours à la parade de ses soldats et à faire des vers; elle m'a tiré de mon lit pour m'envoyer de Paris à Potsdam en bonnet de nuit. Je sais bien qu'il eût été plus doux de continuer notre petite vie douce et sibarite, de jouer de temps en temps la comédie dans mon grenier, de jouir de votre société charmante. Je sens mon tort, mon cher et respectable ami; je suis venu mourir à trois cents lieues. Un héros, un grand homme a beau faire, il ne remplace point un ami.

J'ai tort; ne croyez pas que je sois avec vous comme les pécheurs avec DIEU, qui se tournent vers lui quand ils sont malades. Au contraire, la maladie est presque la seule raison qui a retardé mon départ; car dès que j'ai un rayon de santé, je suis prêt à demander des chevaux de poste.

On vous dira peut-être que, tout languissant que je suis, je ne laisse pas de jouer la comédie; mais vous remarquerez que je suis le bon homme *Lusignan*; je le représente d'après nature, et tout le monde a avoué qu'on ne pouvait pas avoir l'air plus mourant. On dit que *Bellecour* ne réussit pas si bien avec sa belle figure, mais, mon cher ange, ne parlons des délices du théâtre que quand je ferai à Paris. Puisque vous êtes toujours comme le peuple romain, fou des spectacles, j'ai de quoi vous amuser. 1751.

Il y avait, depuis un mois, une grande lettre pour madame d'*Argental*, avec un paquet, entre les mains d'un envoyé prussien qui devait loger chez moi à Paris. Cet envoyé ne part pas sitôt, et peut-être le devancerai-je. Bonsoir, mes divins anges.

Non, non, vraiment; notre prussien partira avant moi, et comptez, mes anges, que j'en suis pénétré de douleur.

LETTRE XL.

A MADAME DENIS, *à Paris*.

A Berlin, 12 janvier.

Enfin, voici notre chambellan d'*Amon*. Il vous remettra mon gros paquet, il couchera dans mon lit. J'aimerais mieux y être que dans celui où je suis; c'est pourtant le lit du grand électeur. C'est le bisaieul du roi régnant. Chaque pays a son grand homme. Il avait du moins un bon lit, chose assez rare de son temps. Le dernier roi ne

1751. connaissait pas ce luxe-là. Il serait bien étonné de me voir ici, et encore plus d'y voir un opéra italien. Il avait beaucoup d'argent et des chaises de bois. Les choses ont un peu changé. On a conservé l'argent, on a gagné des provinces, et on a rembourré les fauteuils. Ce n'est pas que je sois logé ici aussi bien que chez moi, mais je le suis beaucoup mieux que je ne mérite.

Nous avons joué Zaïre. La princesse *Amélie* était *Zaïre*, et moi le bon homme *Lusignan*. Notre princesse joue bien mieux *Hermione ;* aussi est-ce un plus beau rôle. Madame de *Tirconel* s'est très-honnêtement tirée d'*Andromaque*. Il n'y a guère d'actrices qui aient de plus beaux yeux. Pour milord *Tirconel*, c'est un digne anglais. Son rôle est d'être à table. Il a le discours serré et caustique, je ne sais quoi de franc que les Anglais ont, et que les gens de son métier n'ont guère. Le tout fait un composé qui plaît.

Vous m'avouerez qu'un anglais envoyé de France en Prusse, des tragédies françaises jouées à la cour de Berlin, et moi transplanté à cette cour auprès d'un roi qui fait autant de vers que moi pour le moins : voilà des choses auxquelles on ne devait pas s'attendre. Lisez bien mon gros paquet que d'*Amon* doit vous rendre, et envoyez-moi vos ordres par le courrier de Hambourg. D'*Amon* est un vrai nom de comédie, mais il ne joue que sa comédie de négociateur. Pour moi, je ne m'accoutume ni au rôle que je joue ni à votre absence, soyez-en bien convaincue,

LETTRE XLI. 1751.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, dernier janvier.

Mon cher ange, mon cher ami, j'ai écrit à ma nièce que tout ce que je lui disais était pour vous, et je vous en dis autant pour elle. Ma santé est devenue bien déplorable. Je ne peux pas écrire long-temps. Je commencerai d'abord par vous dire qu'il faut absolument attendre un temps plus doux pour revenir au colombier. J'ajouterai que je crains beaucoup de me trouver à Paris au milieu de toutes les tracasseries que vont causer ces éditions, d'essuyer les querelles des libraires, de compromettre les examinateurs des livres, d'essuyer les murmures des dévots, et d'être exposé aux *Fréron*. Il est impossible qu'un homme de lettres, qui a pensé librement et qui passe pour être heureux, ne soit pas persécuté en France. La fureur publique poursuit toujours un homme public qu'on n'a pu rendre infortuné. Je n'ai jamais éprouvé de faveur que quand l'ancien évêque de Mirepoix me persécutait.

Lambert a très-mal fait d'entreprendre une édition de mes sottises en vers et en prose, sans m'en avertir; il a mal fait, après l'avoir entreprise, de n'en pas précipiter l'exécution, et il a plus mal fait de demander des examinateurs. Pour peu que ces examinateurs craignent, malgré leur philosophie et leur bonne volonté, de se commettre avec des gens qui n'ont ni bonne volonté ni

1751. philosophie, il en naîtra une hydre de tracasseries, et je n'aurai fait alors un voyage en France que pour essuyer des peines et des reproches. On dira que j'ai pris le parti de me retirer dans les pays étrangers pour y faire imprimer des choses trop libres qu'on ne peut mettre au jour en France, même avec une permission tacite. Je vous avoue, mon cher et respectable ami, que je voudrais bien ne reparaître que quand tous ces petis orages seront détournés.

Je vous remercie tendrement des démarches que vous avez eu la bonté de faire. Votre amitié est à l'épreuve du temps et de l'absence. Vous ne me verrez plus jouer *Cicéron*. Je l'ai représenté sur le petit théâtre que j'ai créé dans le palais de Berlin, et je vous assure que je l'ai bien mieux joué qu'à Paris ; mais, pour jouer *Cicéron*, il faut avoir des dents, et ma maladie me les a fait perdre en grande partie. Je ne suis plus qu'un vieux radoteur,

Je ne vis pas un moment
Sans sentir quelque changement
Qui m'avertit de la ruine.

Il vient un temps où il ne faut plus se prodiguer au monde. J'aurais voulu passer avec vous les derniers jours de ma vie, vous n'en doutez pas ; mais je vous répète que, quand j'aurai la consolation de vous entretenir, vous serez forcé d'approuver le parti que j'ai pris. Il m'a coûté bien cher, puisqu'il m'a séparé de vous. Madame d'*Argental* a dû recevoir une lettre de moi, avec quelques pillules de *Stahl* que je lui adressai

au commencement de décembre, quand le chambellan d'*Amon* fut nommé pour aller à Paris conclure une petite affaire. Son départ a été long-temps retardé. Je le crois arrivé à préſent. Un miniſtre qui ſe porte bien peut voyager au milieu des neiges; mais, dans l'état où je ſuis, il faut que j'attende une ſaiſon moins rude. Adieu; je ne ferai plus de complimens à aucun de vos amis, ils me croient trop un homme de l'autre monde. 1751.

LETTRE XLII.

A M. DARGET.

A Berlin, ce 11 février.

MON cher ami, je n'ai pu encore envoyer au roi le quatrième exemplaire de mon Siècle. Le relieur travaille pour ſa Majeſté. Il eſt juſte qu'elle ſoit ſervie avant moi. Je ne ſais pas s'il occupe à préſent ſes momens de loiſir par des vers ou de la proſe; mais je ſais qu'en proſe et en vers il eſt parvenu à pouvoir ſe paſſer aiſément de ma pédanterie grammaticale. Il a joint à ſon génie l'exactitude et la fineſſe de notre langue. Je peux lui devenir inutile; mais il me devient très-néceſſaire; car que fais-je dans ma ſolitude derrière le Packhoff? Ce n'eſt ni pour madame *Rock*, ni pour *Achard* le neveu, ni pour un comte aveugle, qui vient, dit-on, de ſe marier, et qui, dit on, demeure dans la même maiſon que moi; ce n'eſt pas pour eux, en un mot, que je ſuis venu. Je ſuis dans un

1751. pauvre état, il est vrai ; et je sens que je serai un triste convive ; mais il me reste des oreilles pour entendre, et une ame pour sentir. Je porterai donc mes oreilles à mon ame à Potsdam, dès que mon corps pourra aller. Je me fais quelquefois traîner, les soirs, chez milord *Tirconel* ; je mets mes misères avec les siennes. J'aurais plus besoin d'avoir ma nièce auprès de moi, que de la marier au marquis de *Chimène*. Si elle prend ce parti, ce que je ne crois pas, je vais sur le champ demander mademoiselle *Tetau* en mariage. Nous aurons un apothicaire pour maître d'hôtel, et je lui donnerai de la rhubarbe et du séné pour présent de noces. Il sera juste que vous ayez un bel appartement dans la maison, avec un lavement tous les jours à votre déjeûné. Voilà, mon ami, ma dernière ressource.

Milord *Tirconel* a toujours des sueurs, et quelquefois le dévoiement ; cependant on espère. Le fond de la boîte de *Pandore* est un joli présent fait au pauvre genre humain. Adieu, mon cher ami ; je me suis acquitté de votre commission auprès de M. et de madame la comtesse de *Tirconel* ; ils vous remercient de tout leur cœur, et je vous aime de tout le mien.

LETTRE

LETTRE XLIII.

1751.

AU MEME.

Berlin, 25 février.

MON cher ami, on a beau faire le plaisant, les maladies, telles que la diablesse qui me mine, sont comme les gens de mauvaise compagnie, qui n'entendent point raillerie. Milord *Tirconel* est encore plus mal que moi. Nous verrons à qui partira le premier. Je crois que cela se passera fort galamment de part et d'autre, et que nous ne mourons point en imbécilles. Songez à vivre, vous qui êtes encore jeune, qui avez des ressources, et qui trouverez à Paris des remèdes. Mais, entre nous, je crois qu'il n'y en a point pour M. de *Tirconel* ni pour moi. Chaque être apporte en naissant le principe de sa destruction, et il faut aller ranimer la nature sous une autre forme, quand le moment de la dissolution totale est venu; on meurt après avoir fait tout juste le nombre de folies, de sottises, après avoir eu le nombre d'illusions, auxquelles on était destiné. J'ai rempli ma tâche assez complétement. J'ai peut-être encore cinq ou six mois à donner à la société; je tâcherai de les employer gaiement. Le roi fait fort bien de lire des *Montecuculi* et des *Turennes*. Il passe d'*Horace* et de *Virgile* à eux. Il a raison; on aime ses semblables. Celui-là est d'une autre pâte que le reste des hommes. Il faudrait que les trois sœurs fileuses, qu'on appelle *les Parques*, eussent un fil pour lui,

cinq ou six fois plus long que pour les autres
1751. humains. Il est ridicule qu'il n'ait qu'un corps quand il a plusieurs ames. Je compte samedi venir mettre mon ame faible et misérable aux pieds des siennes. Il faut rentrer au bercail. Je suis un peu brebis galeuse; mais il sera le bon pasteur. Adieu, mon cher ami; je viendrai malgré *Liberkuhn*. Je vous embrasse de tout mon cœur d'avance.

LETTRE XLIV.

AU MEME.

A Berlin, 18 février.

Mon cher ami, j'ai compté sans mon hôte, et cet hôte est un diable qui ne me laisse pas compter sur un moment.

Durum sed levius fit patientiâ
Quidquid corrigere est nefas.

Peut-être serai-je en état de partir lundi ou mardi. Le fils de l'homme dit que nous ne savons ni le jour ni l'heure. Je vous supplie de présenter mes remercîmens à M. *Fédersdorf*, pour ses attentions obligeantes, dont je profiterai aussitôt qu'il me sera possible. Je ne sais point par moi-même, depuis deux jours, comment va milord *Tirconel*, parce que j'ai gardé le lit; on dit qu'il va mieux: mais quel mieux! Mon pis, à moi, est de n'être pas à Potsdam; car vous m'en croirez, si vous voulez, ce n'est pas pour madame *Bock* que je suis venu dans ce pays-ci, et que j'ai quitté à mon âge ma patrie

et mes amis. Ménagez votre santé, mon cher ami, et que le roi conserve la sienne. C'est un bien fort au-dessus de tous les trônes de la terre. Je vous embrasse avec une extrême impatience de vous voir. 1751.

LETTRE XLV.

A MADAME DENIS.

A Berlin, 20 février.

Je vous remercie tendrement de tout ce que vous m'envoyez. Je m'amuse, ma chère enfant, pendant les intervalles de ma maladie, à finir ce Siècle de *Louis XIV*. Il serait plus rempli de recherches, plus curieux, plus plein, s'il était achevé dans son pays natal; mais il ne serait pas écrit si librement. Je me retrouverais le matin avec des jansénistes, le soir avec des molinistes; la préférence m'embarrasserait; au lieu qu'ici je jouis de toute mon indifférence et de la plus parfaite impartialité. Votre intention est donc de redonner Mahomet avant Catilina. Nous verrons si vous y réussirez.

Franchement, je n'ai jamais trop conçu comment le prophète de la Mecque avait scandalisé les devots de Paris. J'imagine bien qu'à Constantinople, on trouverait mauvais que j'eusse ainsi traité le grand prophète des osmanlis; mais quel intérêt y prennent vos rigoristes? En vérité, c'est un plaisant exemple de ce que peuvent la cabale et l'envie. Qui pourra jamais croire qu'un homme tel que l'abbé *Desfontaines*, eût persuadé

1751. à quelques gens de robe mal instruits que cette tragédie était dangereuse à la religion ? Encore si j'avais fait l'embrasement de Sodôme, cet honnête abbé aurait eu quelque prétexte de se plaindre ; mais rien ne l'attachait à *Mahomet*. Enfin, il parvint à exciter le zèle d'un homme en place ; et quelquefois un homme en place est un sot. Le préjugé subsiste encore, et je crois que votre négociation trouvera bien des obstacles. M. le maréchal de *Richelieu* aura beau faire, les Turcs ne s'endormiront pas. Quelle pitié ! Si cet ouvrage avait été d'un inconnu, on n'aurait rien dit ; mais il était de moi, et il fallait crier. La méchanceté et le ridicule de vos cabales me consolent souvent d'être ici. Ce n'est point de l'enthousiasme qu'il faut à nous autres chétifs enfans d'*Apollon*, c'est de la patience, et ce n'est pas là d'ordinaire notre vertu.

Faites tout ce qui vous plaira. Je vous remets Rome et la Mecque entre les mains ; ce sont deux saintes villes. Pour moi, je ne sais plus à quel saint me vouer depuis que je me suis avisé si mal à propos de vivre loin de vous. Je suis bien malade et justement puni.

LETTRE XLVI.

A M. DARGET.

A Berlin, dimanche, 20 février.

Mon cher ami, j'espère encore être en état de venir vous embrasser mercredi ou jeudi ; mais sur quoi peut-on compter ? Milord *Tyrconel* se

porte mieux, et moi j'empire. Etre absolument seul, sans secours, sans consolation d'aucune espèce, presque sans espérance, à quatre cents lieues de sa famille et de ses amis; être privé par la violence de ses maux, de la ressource de la lecture et de l'étude; se voir mourir pièce à pièce, entre deux toits couverts de neige: voilà mon état; profitez de cet exemple. Ménagez-vous jusqu'au temps où vous irez chercher à Paris une guérison sûre. J'ai peur que vos jours et vos nuits ne soient tristes. Je voudrais pouvoir vous consoler; et si mes maux me donnent un peu de relâche, je viendrai vous dire, mercredi ou jeudi, quel tendre intérêt je prends aux vôtres. Je vous supplie de bien faire mes complimens à M. le comte *Algarotti*, et à M. le marquis d'*Argens*. 1751.

LETTRE XLVII.

AU MEME.

A Berlin, février.

Mon cher ami, je mettrai aux pieds du roi les autres exemplaires dont sa Majesté daigne charger ses autres bibliothèques; je suis trop heureux trop récompensé qu'il daigne me faire cet honneur. Il n'y aura certainement que lui qui en aura, et peut-être brûlerai-je l'édition. Je suis trop indigné de l'infame et absurde calomnie qui a couru sur une édition que j'ai fait faire ici à grands frais, uniquement pour faire ma cour au roi. Les exemplaires qu'on avait détournés, et que M. de

1751. *Bielefeld* et d'autres avaient vus, m'ont été remis. L'édition m'appartient, et n'appartient qu'à moi. Mais si les étrangers qui ont quitté leur patrie pour être aux pieds de ce grand homme, sont la proie des calomnies les plus cruelles et des moins vraisemblables, que deviendront-ils? Ma maladie m'a mis dans un état horrible qui ferait pitié aux cœurs les plus durs. Le chagrin ne me guérit pas. Je ne croyais pas finir ici d'une manière si affreuse.

M. de *Tirconel* n'est pas si mal que moi. Doutez-vous qu'un ouvrage fait pour la gloire de ma patrie ne soit entre vos mains s'il est public, et que vous ne l'ayez le premier? Mais, encore une fois, je suis si indigné de l'abominable calomnie qu'on a eu la lâcheté de faire courir, et je suis si mal que je ne peux me résoudre à présent à publier le livre. Si je meurs, je le brûlerai certainement aussi bien que tous mes papiers; avant de finir une vie si malheureuse.

LETTRE XLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 février, des neiges de Berlin.

O Destinée, destinée ô neiges! ô maladies! ô absence! Comment vous portez-vous, mes anges? Sans la santé tout est amertume. Le roi de Prusse m'a donné la jouissance d'une maison charmante; mais, tout *Salomon* qu'il est, il ne me guérira pas. Tous les rois de la terre ne peuvent rendre un malingre heureux. Il faut que je vous

parle d'une autre anicroche. *André*, cet échappé du syſtême, s'aviſe, au bout de trente ans, un jour avant la preſcription, de faire revivre un billet que je lui fis en jeune homme, pour des billets de banque qu'il me donna dans la décadence du syſtême, et que je voulus faire en vain paſſer au *viſa* en faveur de madame de *Winterfeld*, qui était alors dans le beſoin. Ces billets de banque d'*André* étaient des feuilles de chêne. Il m'avait dit depuis qu'il avait brûlé mon billet avec toutes les paperaſſes de ce temps-là, aujourd'hui il le retrouve pendant mon abſence, il le vend à un procureur, et fait ſaiſir tout mon bien. Ne trouvez-vous pas l'action honnête? J'ai trouvé ici une eſpèce d'*André* qui m'a voulu voler une ſomme un peu plus conſidérable; mais il n'y a pas réuſſi, et j'ai eu bonne juſtice. Mais, pour l'*André* de Paris, je crois que je ſerai obligé de le payer et de le déshonorer, attendu que mon billet eſt pur et ſimple, et qu'il n'y a pas moyen de plaider contre ſa ſignature et contre un procureur. 1751.

J'ai appris avec délices que M. de *la Bourdonnaie* avait gagné ſon procès; mais qui lui rendra ſes dents qu'il a perdues à la baſtille? Mon cher ange, je perds ici les miennes. Une affection ſcorbutique m'a attaqué. Qui croirait qu'on eût les mêmes maux dans le palais du roi de Pruſſe et à la baſtille? Ma ſanté eſt bien déplorable; ſans cela il me ſemble que j'aurais bien des choſes qui vous auraient plu; et vous auriez avoué que je n'ai pas perdu mon temps à Berlin,

1751. et que, dans les glaces de mon âge, il s'était glissé quelque étincelle du feu dont le *Salomon* du Nord est animé.

Mon cher ami, la maladie avance ma caducité. Allons, courage. La nature est une souveraine despotique contre laquelle il ne faut pas murmurer. Portez-vous bien, encore une fois, tous tant que vous êtes, et aimez mon ombre qui vous aime de tout son cœur.

LETTRE XLIX.

A M. DARGET.

A Berlin, 27 février, dimanche, jour où vous allez à la messe

Mon cher ami, je comptais pouvoir venir demain à Potsdam; mais, comme dit l'autre, l'esprit est prompt et la chair est faible. Je vous prie de me mander si les exemplaires des Siècles, que sa Majesté veut bien permettre que je mette à ses pieds, sont pour ses bibliothéques, ou pour envoyer à quelqu'une de ses sœurs à qui il est échu en partage des étincelles du feu de *Prométhée*, dont *Frédéric le grand* est légataire universel. Je voudrais bien qu'il me permît d'en faire ma cour à sa famille royale, et d'envoyer moi-même les exemplaires lorsque je commencerai à laisser paraître cet ouvrage. Je souhaite que les prémices soient uniquement pour le roi.

Je viendrai dans mon heureuse cellule le plutôt que je pourrai. Si le roi amuse encore son loisir, soit en corrigeant son Palladion dont il peut faire

un

un ouvrage charmant, soit en donnant, dans quelque belle épître, de nouvelles leçons de sagesse et de vertu, j'enverrai chercher le manteau de l'abbé d'*Olivet* pour venir mettre des *s* aux pluriels, et des points sur les *i*. Milord *Tirconel* paraît se porter beaucoup mieux. J'attends le moment où je pourrai vous embrasser et revoir le palais de *Pharasmane* devenu celui d'*Auguste*. Portez-vous bien, mon cher ami. 1751.

LETTRE L.

AU MEME.

A Berlin, 2 mars.

Mon cher ami, vous ne répondez ni à mes empressemens, ni à mes questions, ni à mes doléances. Je suis toujours très-malade, et je présume que le roi daignera me recevoir avec bonté quand je serai en état de lui aller faire ma cour. Je m'imagine aussi que c'est pour ses bibliothéques qu'il destine les exemplaires que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Milord m'avait effrayé avant-hier. J'avais traîné ma mourante machine chez la sienne qui n'était pas en meilleur état. C'était une visite d'un bord du Styx à l'autre. Le crieur d'enterrement du docteur *Patridge* aurait pu nous soutenir à tous deux que nous étions ses pratiques; mais cela va au mieux aujourd'hui chez le gros et vigoureux corps anglais, et fort mal chez mon maigre individu. Ayez soin de votre santé, et n'oubliez pas tout à fait les misérables.

LETTRE LI.

1751.

AU MEME.

A Berlin, ce 7 mars.

Il se peut faire, mon cher ami, qu'il y ait quelque lettre pour moi à Potsdam, car j'avais donné cette adresse, comptant pouvoir y être il y a longtemps. Je vous prie de vouloir bien faire dire à la poste, par un de vos gens, qu'on me renvoye mes lettres, s'il y en a; je vous serai bien obligé. Voici un petit rayon de soleil, mais il faudrait que Dieu, sous son bon plaisir, redoublât la dose. Ayez soin de vous; je vous embrasse tendrement.

LETTRE LII.

AU MEME.

A Berlin, ce 8 mars.

Mon cher ami, je vais vous écrire en gros caractères, à cause de vos yeux. Il ne faut pas offenser la prunelle de son ami. Je vous avertis que pour cette maladie, il ne faut que du régime, très-peu de vin, et se bassiner les yeux les matins avec de l'eau tiède. Je voudrais être déjà à Potsdam, mes meubles ne pourront partir qu'après demain. Je suis en marché de deux chevaux; c'est tout ce qu'il me faudra pour aller à la bibliothéque de Sans-Souci et pour vous venir voir. J'en trouve ici à cent écus la paire; mais je ne m'y connais pas. Si notre actif ami,

l'aimable petit *Vigne* veut m'en faire avoir à Potsdam, le petit enfant, plus intelligent que moi, n'a qu'à les retenir sur le champ, et commander harnois de campagne, morts et bride; et à peine serai-je dans mon marquisat, que j'aurai ma cavalerie. Je suis comme une araignée qui fait sa toile dans un coin, et qui s'établit jusqu'à ce qu'un coup de balai la fasse déloger. Je bâtis un corps de logis à Cirey et je l'abandonne tout meublé; je monte une bonne maison à Paris, et je la quitte au bout de deux mois; je m'établis au marquisat, et je vais en Italie au mois de mai. Mais, mon cher ami, je pourrais bien être enterré au marquisat. Mon affaire avec la nature va mal. J'ai pris mon parti sur tout, et je jette mon bonnet par dessus les moulins, afin de n'avoir plus la tête si près du bonnet. Bonsoir! je me fais un plaisir extrême de vous revoir, de vous embrasser. Songez à vos yeux. Mille complimens à M. *Féderſdorf*, au docteur joyeux, *a tutti quanti.* 1751.

LETTRE LIII.

AU MEME.

A Berlin, ce 9 mars.

TOUT mon corps est en désarroi;
Cu, tête et ventre sont, chez moi,
Fort indignes de notre maître.
Un cœur me reste; il est peut-être
Moins indigne de ce grand roi.

C'eſt un tribut que je lui dois ;
1751. Mais, hélas ! il n'en a que faire.
Fatigué de vœux empreſſés,
Il peut croire que c'eſt aſſés
D'être bienfeſant et de plaire.
Né pour le grand art de charmer,
Pour la guerre et la politique,
Il eſt trop grand, trop héroïque,
Et trop aimable pour aimer ;
Tant pis pour mes flammes ſecrettes ;
J'oſe aimer le premier des rois ;
Je crains de vivre ſous les lois
De la première des coquettes.
Du moins, pour prix de mes déſirs,
J'entendrai ſa docte harmonie,
Ces vers qui feraient mon envie
S'ils ne feſaient pas mes plaiſirs.
Adieu, monſieur ſon ſecrétaire ;
Soyez toujours mon tendre appui ;
Si Fréderic ne m'aimait guère,
Songez que vous paierez pour lui.

Bonſoir ; pardon de mes coquetteries. J'ai été bien malade ; cela ne m'empêchera pas de vous revoir demain. Je vous embraſſe du meilleur de mon cœur.

LETTRE LIV. 1751.

AU MEME.

A Potsdam, ce 11 mars.

Mon cher ami, je porte au marquisat le cinquième chant, des pillules et de la casse, tous les dons d'*Apollon* et d'*Esculape*. Je n'ai jamais tant souffert. Je vous supplie de dire à sa Majesté que je vais penser à son cinquième chant et à ma santé. Je serai privé aujourd'hui de l'honneur et du plaisir de l'entendre, mais j'aurai celui de le lire. Mes entrailles font leurs très-humbles complimens à votre c.. et à votre vessie, et mon cœur aime tendrement le vôtre.

LETTRE LV.

AU MEME.

Mon cher ami, j'arrivai hier chez moi comme vous en sortiez, et le mauvais temps m'empêcha d'aller chez vous. Mon sorcier de cocher prétend qu'il est assez sorcier pour faire reprendre mes chevaux qui, dit-il, ne valent pas vingt écus, et pour m'en acheter de bons; mais il dit qu'il ne peut rien faire sans M. *Vigne* qui a fait le marché. A la bonne heure, s'il peut réussir.

Voulez-vous bien permettre que M. *Vigne* aille à Berlin avec mon cocher? je vous serai bien obligé.

1751.

LETTRE LVI.

AU MEME.

Bonsoir, monsieur le secrétaire,
De la part d'un vieux solitaire,
Qui de penser fait son emploi,
Et pourtant n'y profite guère.
O désert, puissiez-vous me plaire,
Et puissé-je y vivre avec moi!
Sans-Souci, beaux lieux qu'on renomme,
Je suis encor trop près d'un roi,
Mais trop éloigné d'un grand homme.

LETTRE LVII.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

A Potsdam, ce 13 mars.

J'espère, Monsieur, que je lirai l'ouvrage que vous voulez bien me confier, avec autant de plaisir que je l'attends avec impatience. Vous savez combien je m'intéresse à l'honneur que vous voulez faire aux lettres. Je conserve précieusement votre poëme qui méritait le prix; c'est le sort des *Ximenès* d'être vengés de l'académie par le public. Ma santé a été bien mauvaise depuis trois mois; mais les bontés extrêmes du grand homme auprès de qui j'ai l'honneur d'être, m'ont bien consolé. Elles me consolent tous les jours des bruits ridicules de Paris. En vérité, il faut remonter jusqu'aux beaux temps de la Grèce, pour trouver un prince victorieux qui fasse un tel usage de

son loisir, et qui daigne avoir pour un particulier étranger des attentions si distinguées. Il faut me pardonner de n'avoir pu le quitter; il ne m'empêche pas de regretter mes amis, mais il me rend excusable auprès d'eux. Permettez-moi, Monsieur, de présenter mes respects à madame votre mère, et recevez les miens. 1751.

LETTRE LVIII.

A M. DARGET.

A Potsdam.

Mon cher ami, je vous prie de remercier M. *Morand* de son attention. S'il croit qu'en effet sa préface ait l'air de me désigner, il lui est bien aisé d'y remédier. Au reste, qu'on me tue à Paris, pourvu que je vive ici avec vous dans les douceurs de votre amitié. Si je n'étais pas un peu malade aujourd'hui, je courrais pour vous voir et vous remercier. Je compte vous embrasser demain. Le marquisat est trop loin. Mais l'amitié rapproche tout. Je suis absorbé dans le Siècle de *Louis XIV*. Le roi qui forme ici un nouveau siècle, devrait bien s'y intéresser, et me prêter tous ses livres. Un prêtre peut prêter sa patène à un sous-diacre. Si je manque de livres, je deviendrai bien malheureux. Que *Frédéric le grand* s'intéresse un peu à *Louis le grand*. Bonsoir.

1751.

LETTRE LIX.

AU MEME.

Le saint diacre, mon cher ami, était conseiller-clerc, et un très-grand imbécille.

Si le stadthouder n'était pas mort d'une inflammation à la gorge, je croirais qu'il serait mort de quelque dîner avec un bourguemaitre. *Durand* se trouve là dans un beau moment. Voilà de ces occasions où je voudrais un homme comme vous.

Je n'ai point eu non plus de nouvelles de Paris. Peut-être aurons-nous nos lettres par Berlin.

Portez-vous mieux que moi, et n'ayez jamais le scorbut.

LETTRE LX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Potsdam, 15 mars.

Mon adorable ange, vous avez donc vu mon prussien. J'aurais assurément voulu être du voyage, et resouper avec madame d'*Argental* et avec vos amis, et vous embrasser cent fois, et vous dire cent choses, et vous montrer cent vers recousus à Rome sauvée, à Adélaïde, à Zulime, et cent feuilles du Siècle de *Louis XIV*; car je serai historiographe de France en dépit des jaloux; et je n'ai jamais eu tant d'envie de faire bien ma charge, que depuis que je ne l'ai plus. Cet immense tableau d'un beau siècle me tourne la tête. M. de *Pont-de-Vesle* avouera que si *Louis XIV*

n'eſt pas grand, ſon ſiècle l'eſt. Je n'ai pu accompagner notre chambellan dans les fanges et dans les neiges où j'aurais été enterré; j'étais malade. D'*Arnaud* et compagnie, et les petits barbouilleurs auraient été trop aiſes. D'*Arnaud*, animé du vrai déſir de la gloire, n'ayant pu encore ſe faire un nom aſſez illuſtre par ſes immortels ouvrages, s'en eſt fait un par ſon ingratitude envers moi, et par ſes procédés. Il s'eſt noblement lié avec un *Rozemberg*, mauvais comédien ſouffert à Berlin, et avec les *Fréron* ſoufferts à Paris; et que de belles nouvelles envoyées de canaille à canaille, et perçant chez les oiſifs honnêtes gens du beau monde de Paris! A entendre ces beaux meſſieurs, j'avais perdu un grand procès, j'avais trompé un honnête banquier juif; et le roi qui, ſans doute, prend contre moi le parti de l'ancien Teſtament, m'avait diſgracié; et j'étais perdu, et *Fréron* riait, et *Nivelle-la-Chauſſée* racontait tout cela auſſi froidement qu'il en eſt capable, et on imprimait ma Pucelle, et enſuite on me feſait mort. Je ſuis pourtant encore en vie; et le roi a eu tant de bonté pour moi, pendant ma maladie, que je ſerais le plus ingrat des hommes ſi je ne paſſais pas encore quelques mois auprès de lui. J'étais le ſeul animal de mon eſpèce qu'il logeât dans ſon palais à Berlin, et quand il partit pour Potſdam, et que je ne pus pas ſuivre, il me laiſſa équipages, cuiſiniers, *et cætera*; et ſes mulets et ſes chevaux conduiſaient mes meubles de paſſade à une maiſon délicieuſe, dont il m'a laiſſé la jouiſſance, aux portes de Potsdam; et il me 1751.

1751. conservait un appartement charmant dans son palais de Potsdam, où je couche une partie de la semaine; et j'admire toujours de près ce génie unique, et il daigne se communiquer à moi; et enfin, si je n'étais pas à trois cents lieues de vous, si je ne vous aimais pas avec la plus vive tendresse, et si j'avais un peu de santé, je serais le plus heureux des hommes. J'en demande pardon aux successeurs des *Desfontaines*, aux petits beaux esprits, aux cuistres qui disent: Est-il possible qu'il ait vingt mille francs de pension, tandis que nous n'en avons point? qu'il ait une clef d'or à sa poche, tandis que nous n'y avons pas de mouchoir? et une grande croix bleue à son cou, quand nous voudrions l'étrangler? Ils ne savent pas, les vilains, que ni ma croix, ni ma clef, ni ma pension, ne me touchent; que j'abandonnerais tout cela sans le moindre regret, si je n'étais pas uniquement attaché à la personne d'un grand homme qui fait mon bonheur. Ils ne savent pas que je vis heureux, et que je serai encore plus heureux quand je pourrai vous embrasser et vous consacrer les derniers momens de ma vie. Mille tendres respects à toute votre maison et à vos amis.

LETTRE LXI. 1751.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, 20 mars.

Me voici rencloîtré dans notre couvent moitié militaire, moitié littéraire. Le mois de mars, l'air et l'eau de ce pays-ci ne sont pas trop favorables à un convalescent. Je n'espère que dans le régime. J'ai repris mon petit train de vie, et je suis entre *Louis XIV* et *Frédéric*. Je ferais bien mieux de corriger assidument mes ouvrages, que de corriger ceux d'un roi. C'est être dans le cas de l'abbé de *Villiers*, qui avait fait un livre intitulé Réflexions sur les défauts d'autrui. Il alla au sermon d'un capucin; le moine dit, en nasillant, à son auditoire: Mes chers frères, j'avais dessein aujourd'hui de vous parler de l'enfer; mais j'ai vu affiché à la porte de l'église, *Réflexions sur les défauts d'autrui:* eh, mon ami, que n'en fais-tu sur les tiens! Je vous parlerai donc de l'orgueil.

Envoyez-moi, ma chère enfant, cette édition de Paris sitôt qu'elle sera achevée; pour celle de Rouen, je ne veux pas seulement en entendre parler. Voilà trop de bâtards; je voudrais déshériter toute cette famille-là. Ne croyez pas que je sois plus content de la famille des autres. On ne m'envoie de Paris que de plates niaiseries. Le bon n'a jamais été si rare. Il faut qu'il le soit, sans quoi il ne serait plus bon. Que de mauvais livres faits par des gens d'esprit!

Tout le monde a de l'esprit aujourd'hui, mon

enfant, parce que le siècle passé à été le précepteur du nôtre; mais le génie est un don de DIEU; c'est la grâce, c'est le partage du très-petit nombre élus. Ne laissez pourtant pas de m'envoyer les rapsodies du jour; elles amusent parce qu'elles sont nouvelles. Cela est honteux. Quelle pitié de quitter *Virgile* et *Racine* pour les feuilles volantes de nos jours. Don *Quichotte* fit une infidélité d'un moment à *Dulcinée* pour *Maritorne*. Adieu, adieu; quand je songe aux infidélités, je suis si honteux que je me tais.

1751.

LETTRE LXII.

A M. DARGET.

A Potsdam.

MON très-aimable ami, le ciel confonde les marquis qui m'envoyent des tragédies par la poste, et béniſſe les rois pleins de génie et de bonté. J'ai reçu un petit mot consolant de la part d'un homme dont le génie m'épouvante et dont le cœur me rassure. Puisse votre c.. être aussi sain que votre ame. J'ai passé une nuit bien cruelle dans la crainte de passer pour indiscret et avoir révélé les mystères de *Mars-Apollon*. Je suis sensible comme vous; et ma tendre amitié compte sur la vôtre.

LETTRE LXIII.

1751.

AU MEME

Jeudi.

Mon cher ami, vous souviendriez-vous par hasard de l'hermite V. ? Vous êtes sans doute dans les plaisirs jusqu'au cou. Je fais mille complimens à vos plaisirs ; j'espère avoir bientôt celui de vous voir. Il n'y a guères que vous qui puissiez me tirer de ma solitude. Heureux qui peut vivre avec soi-même ! plus heureux qui peut vivre avec vous ! Faites-moi l'amitié de dire à M. et à Mad. de *Tircozel*, que, de tous les hermites, je suis celui pour qui ils doivent avoir le plus de bonté. Faites-leur ma cour, je vous en prie, et aimez-moi tant que vous pourrez. J'aime à avoir place dans un cœur comme le vôtre.

LETTRE LXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, 27 avril.

Mon cher ange, j'apprends que vous avez perdu mademoiselle *Guichard*. Vous ne m'en dites rien ; vous ne me confiez jamais ni vos plaisirs, ni vos peines, comme si je ne les partageais pas, comme si trois cents lieues étaient quelque chose pour le cœur, et pouvaient affaiblir les sentimens. Voilà donc cette pauvre petite fleur, si souvent battue de la grêle, à la fin coupée pour jamais ! Mon cher ange, conservez-bien madame

d'*Argental*; c'eſt une fleur d'une plus belle eſpèce
1751. et plus forte; mais elle a été expoſée bien des années à un mauvais vent. Mandez-moi donc comment elle ſe porte. Aurez-vous votre Porte-Maillot cette année? Vous me direz que je devrais bien venir vous y voir: ſans doute, je le devrais et je le voudrais; mais ma Porte-Maillot eſt à Potsdam et à Sans-Souci. J'ai toutes mes paperaſſes; il faut finir ce qu'on a commencé. J'ai regardé le caractère d'hiſtoriographe comme indélébile. Mon Siècle de *Louis XIV* avance. Je profite du peu de temps que ma mauvaiſe ſanté peut me laiſſer encore, pour achever ce grand bâtiment dont j'ai tous les matériaux. Ne ſuis-je pas un bon français? n'eſt-il pas bien honnête à moi de faire ma charge quand je ne l'ai plus?

Potsdam eſt plus que jamais un mélange de Sparte et d'Athènes. On y fait tous les jours des revues et des vers. Les *Algarotti* et les *Maupertuis* y ſont. On travaille, on ſoupe enſuite gaiement avec un roi qui eſt un grand homme de bonne compagnie. Tout cela ſerait charmant; mais la ſanté! Ah! la ſanté, et vous, mon cher ange, vous me manquez abſolument. Quel chien de train que cette vie! Les uns ſouffrent, les autres meurent à la fleur de leur âge; et pour un *Fontenelle*, cent *Guichard*. Allons toujours pourtant; on ne laiſſe pas d'avoir quelques roſes à cueillir dans ce champ d'épines. Monſieur ſort tous les jours, ſans doute, à quatre heures; monſieur va aux ſpectacles, et porte enſuite à ſouper ſa joie douce et ſon humeur égale: et moi, tel j'étais, tel je ſuis,

tenant mon ventre à deux mains, et ensuite ma plume; souffrant, travaillant, soupant, espérant toujours un lendemain moins tourmenté de maux d'entrailles, et trompé dans mon lendemain. Je vous le dis encore, sans ces maux d'entrailles, sans votre absence, le pays où je suis serait mon paradis. Etre dans le palais d'un roi, parfaitement libre du matin au soir; avoir abjuré les diners trop brillans, trop considérables, trop mal sains; souper, quand les entrailles le trouvent bon, avec ce roi philosophe; aller travailler à son Siècle dans une maison de campagne, dont une belle rivière baigne les murs; tout cela serait délicieux, mais vous me gâtez tout. On dit que je n'ai pas grand'chose à regretter à Paris en fait de littérature, de beaux arts, de spectacles et de goût. Quand vous ne me croirez pas de trop à Paris, avertissez-moi, et j'y ferai un petit tour; mais après la clôture de mon Siècle, s'il vous plaît. C'est un préliminaire indispensable. 1751.

Adieu; je vous écris en souffrant comme un diable, et en vous aimant de tout mon cœur. Adieu; mille tendres respects et autant de regrets pour tout ce qui vous entoure.

LETTRE LXV.

AU MEME, *à Paris.*

4 mai.

Mon cher ange, le roi de Prusse, tout roi et tout grand homme qu'il est, ne diminue point le regret que j'ai de vous avoir perdu. Chaque jour

1751. augmente ces regrets; ils sont bien justes. J'ai quitté la plus belle ame du monde et le chef de mon conseil, mon ami, ma consolation. On a quatre jours à vivre; est-ce auprès des rois qu'il faut les passer? J'ai fait un crime envers l'amitié. Jamais on n'a été plus coupable; mais, mon cher ange, encore une fois, daignez entrer dans les raisons de votre esclave fugitif. Etait-il bien doux d'être écrasé par ceux qui se disent rivaux, d'être sans considération auprès de ceux qui se disent puissans, et d'avoir toujours des dévots à craindre? ai-je fort à me louer de vos confrères du parlement? ai-je de grandes obligations aux ministres? et qu'est-ce qu'un public bizarre, qui approuve et qui condamne tout de travers? et qu'est-ce qu'une cour qui préfère *Bellecour* à *le Kain*, *Coipel* à *Vanloo*, *Royer* à *Rameau*? n'est-il pas bien permis de quitter tout cela pour un roi aimable, qui se bat comme *César*, qui pense comme *Julien*, et qui me donne vingt mille livres de rente et des honneurs, pour souper avec lui? A Paris, je dépendrais d'un lieutenant de police; à Versailles, je serais dans l'antichambre de M. *Meszard*. Malgré tout cela, mon cœur me ramènera toujours vers vous; mais il faut que vous ayez la bonté de me préparer les voies. J'avoue que si je suis pour vous une maîtresse tendre et sensible, je suis une coquette pour le public, et je voudrais être un peu désiré. Je ne vous parlerai point d'une certaine tragédie d'Oreste, plus faite pour des Grecs que pour des Français; mais il me semble qu'on pourrait reprendre cette Sémiramis que vous

aimiez,

aimiez, et dont M. l'abbé de *Chauvelin* était si content. 1751.

Puisque j'ai tant fait que de courir la carrière épineuse du théâtre, n'est-il pas un peu pardonnable de chercher à y faire reparaître ce que vous avez approuvé ? Les spectacles contribuent plus que toute autre chose, et sur-tout plus que du mérite, à ramener le public, du moins la sorte de public qui crie. J'espère que le Siècle de *Louis XIV* ramènera les gens sérieux, et n'éloignera pas de moi ceux qui aiment les arts et leur patrie. Je suis si occupé de ce siècle que j'ai renoncé aux vers et à tout commerce, excepté vous et madame *Denis*. Quand je dis que j'ai renoncé aux vers, ce n'est qu'après avoir refait une oreille à Zulime et à Adélaïde. Savez-vous bien que mon Siècle est presque fait, et que lorsque j'en aurai fait transcrire deux bonnes copies, je revolerai vers vous. C'est, ne vous déplaise, un ouvrage immense. Je le reverrai avec des yeux sévères, je m'étudierai sur-tout à ne rendre jamais la vérité odieuse et dangereuse. Après mon Siècle, il me faut mon ange. Il me reverra plus digne de lui. Mes tendres respects à la Porte-Maillot. Voyez-vous quelquefois M. de *Mairan* ? voulez-vous bien le faire souvenir de moi ? Son ennemi est un homme un peu dur, médiocrement fouable et assez baissé ; mais point de vérité odieuse.

Valete, *ô cari* !

1751.

LETTRE LXV.

A M. DEVAUX.

A Potsdam, le 8 mai.

Mon cher *Pampan* (car il n'y a pas moyen d'oublier le nom sous lequel vous étiez si aimable) le jour même que je reçus vos ordres de servir votre ami, prière est ordre en ce cas, je courus chez un prince, et puis chez un autre, et les places étaient prises. J'écrivis le lendemain à la sœur d'un héros, à la digne sœur du *Marc-Aurèle* du Nord, pour savoir si elle avait besoin de quelqu'un d'aimable, qui fût à la fois de bonne compagnie et de service. Point de décision encore. Je comptais ne vous écrire que pour vous envoyer quelque brevet signé *Wilhelmine*, pour votre ami; mais puisqu'on tarde tant, je ne veux pas tarder à vous remercier de vous être souvenu de moi.

Quand vous recevrez une seconde lettre de moi, ce sera surement l'exécution de vos volontés, et M. de *Liébaud* pourra partir sur le champ. Si je ne vous écris point, c'est qu'il n'y aura rien de fait.

Mon cher *Pampan*, mettez-moi, je vous prie, aux pieds de la plus aimable veuve des veuves. Je ne l'oublierai jamais, et quand je retournerai en France, elle sera cause assurément que je prendrai ma route par la Lorraine. Vous y aurez bien votre part, mon cher et ancien ami. Je viendrai vous prier de me présenter à votre académie.

Notre séjour à Potsdam est une académie per-

petuelle. Je laisse le roi faire le *Mars* tout le matin, mais le soir il fait l'*Apollon*, et il ne paraît pas à souper qu'il ait exercé cinq ou six mille héros de six pieds ; ceci est Sparte et Athènes ; c'est un camp et le jardin d'*Epicure* ; des trompettes et des violons, de la guerre et de la philosophie. J'ai tout mon temps à moi ; je suis à la cour je suis libre ; et si je n'étais pas entièrement libre, ni une énorme pension, ni une clef d'or qui déchire la poche, ni le licou qu'on appelle cordon d'un ordre, ni même les soupers avec un philosophe qui a gagné cinq batailles, ne pourraient me donner un grain de bonheur. Je vieillis, je n'ai guère de santé, et je préfère d'être à mon aise avec mes paperasses, mon Catilina, mon Siècle de *Louis XIV* et mes pillules, aux soupers des rois, et à ce qu'on appelle honneur et fortune. Il s'agit d'être content, d'être tranquille ; le reste est chimère. Je regrette mes amis, je corrige mes ouvrages, et je prends médecine. Voilà ma vie, mon cher *Panpan*. S'il y a quelqu'un par hasard dans Lunéville qui se souvienne du solitaire de Potsdam, présentez mes respects à ce quelqu'un. 1751.

Il a été un temps où tout ce qui porte le nom de *Beauvau* me prenait sous sa protection ; ce temps est-il absolument passé ? madame la marquise de *Boufflers* daigne-t-elle me conserver quelques bontés ? serait-elle bien aise de me revoir à sa cour ? serait-elle assez bonne pour dire au roi de Pologne, qui ne s'en souciera peut-être guère, que je serai toute ma vie pénétré

1751. des bontés et des vertus de sa Majesté. C'est le meilleur des rois, car il fait tout le bien qu'il peut faire.

Adieu, mon très-cher *Paupan*. Aimez toujours les vers, et n'aimez que les bons; et conservez quelque bonne volonté pour un homme qui a toujours été enchanté de votre caractère. *Vale et me ama.*

LETTRE LXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, 29 mai.

Mon très-cher ange, si vous êtes à Lyon, j'irai à Lyon; si vous êtes à Paris, j'irai à Paris; mais quand? je n'en sais rien. J'ai mon Siècle en tête, et c'est parce que je suis le meilleur français du monde que je reste à Berlin et à Potsdam si long-temps. La retraite d'un archevêque dans son archevêché prouve que chacun doit être chez soi; mais, mon ange, je commence par vous envoyer mes enfans. Rome sauvée, toute musquée, n'est-ce rien? et puis mon Siècle que vous aurez dans trois mois. Cela vous amusera du moins. Cette pauvre petite *Guichard* valait mieux: *La mort ravit tout sans pudeur*. Tâchons de faire des choses qui ne meurent point. Je me flatte que ce Siècle vous plaira encore plus que les onze volumes pour lesquels j'avais tant d'aversion. Si j'ai eu le malheur de vous quitter, je me console par mes efforts pour vous plaire. Le roi de Prusse vient de donner trois ou quatre spectacles dignes

du dieu *Mars*. J'ai vu trente mille hommes qui m'ont fait trembler. De-là il court au fond de ses Etats voir si tout va bien, et faire que tout aille mieux; et moi, son chétif admirateur, je reste chez lui avec mon Siècle. Quelle reconnaissance dois-je lui témoigner pour toutes ses bontés? Je ne peux faire autre chose que de les publier; je lui dois mon bonheur et mon loisir. Personne n'est logé dans son palais plus commodément que moi. Je suis servi par ses cuisiniers. J'ai une reine à droite, une reine à gauche, et je les vois très-rarement: *Louis XIV* a la préférence. Point de gêne, point de devoir. Il faut que vous difiez tout cela, mon cher et respectable ami, afin que la bonne compagnie m'excuse, que les méchans soient un peu punis, et que l'on sache comment nos belles-lettres sont accueillies par un si grand monarque. 1751.

Enfin, voilà donc M. de *Chauvelin* en passe de faire tout le bien qu'il a la rage de vouloir faire; car le bien public est sa passion dominante. Il est beau pour le roi que le nom de *Chauvelin* ne lui ait pas nui, et que son mérite lui ait servi. Je crois que monsieur l'abbé son frère me garde toujours rancune; je veux que mon Siècle me raccommode avec lui. *Algarotti* en est bien content: ce serait un *gran traditore*, s'il me flattait; il y aurait conscience, car je suis bien loin d'être incorrigible. Je lui dis comme *Dufresni*: *Fais-moi bien peur*; car il faut que, dans une histoire moderne, tout soit aussi sage que vrai, et je veux forcer la France à être contente de moi.

Ma nièce est devenue bien respectable à mes

1751. yeux. Je n'avais presque songé qu'à l'aimer de tout mon cœur; mais ce qu'elle a fait en dernier lieu me pénètre d'estime et de reconnaissance. Elle s'est conduite avec l'habileté d'un ministre et toutes les vertus de l'amitié. A quels fripons j'avais affaire! Je détesterais les hommes s'il n'y avait pas des cœurs comme le vôtre et comme le sien. Comptez que mon cœur revole vers mes amis; mais aussi soyez bien persuadé que je n'ai pas mal fait de mettre quelque temps et quelques lieues entre moi et l'envie. Je me suis fait ancien pour qu'on me rendit un peu plus de justice. Peut-être actuellement s'apercevra-t-on de quelque petite différence entre Catilina et Rome sauvée. Je ne demande pas que ma Rome soit imprimée au louvre; mais je me flatte qu'elle ne déplaira pas à ceux qui aiment une fidelle peinture des Romains, en vers français qui ne soient pas goths.

Virtutem incolumem odimus.
Sublatam ex oculis quærimus invidi.

Vous me donnez des espérances de retrouver madame d'*Argental* en bonne santé; donnez-moi aussi celle de retrouver son amitié.

Dites-moi ce que c'est que des Mémoires qui ont paru sur mademoiselle *Lenclos*. Je m'y intéresse en qualité de légataire. Il y a ici un ministre du saint Evangile qui m'a demandé des anecdotes sur cette célèbre fille: je lui en ai envoyé d'un peu ordurières, pour apprivoiser les huguenots. (*)

(*) Voyez Mélanges littéraires, tome IV ou 71. Lettre sur mademoiselle de *Lenclos*, datée par erreur 1771.

Bonsoir; mes tendres respects à tout ce qui vous entoure, à tout ce qui partage les agrémens de votre délicieux commerce. Je vous embrasse tendrement. 1751.

LETTRE LXVIII.

A MADAME
LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Potsdam, ce dernier mai.

APPAREMMENT, Madame, que mon camarade d'*Amon* sert son roi aussi vîte qu'il rend tard les lettres des particuliers. J'aurais bien voulu faire dans ce mois de juin où nous sommes, ce voyage dont il parle; et, en vérité, Madame, vous en feriez un des principaux motifs. J'aurais pu même prendre l'occasion du voyage que fait le roi mon nouveau maître dans le pays qu'habitait autrefois la princesse de *Clèves*; mais ce voyage sera fort court, et je lui ai promis de rester chez lui jusqu'au mois de septembre. Il faut tenir sa parole aux rois, et sur-tout à celui-là; d'ailleurs il m'inspire tant d'ardeur pour le travail, que si je n'avais pas appris à m'occuper, je l'apprendrais auprès de lui. Je n'ai jamais vu d'homme si laborieux. Je rougirais d'être oisif quand je vois un roi qui gouverne quatre cents lieues de pays tout le matin, et qui cultive les lettres toute l'après-dînée. Voilà le secret d'éviter l'ennui dont vous me parlez; mais pour cela il faut avoir la rage de l'étude comme lui, et comme moi son serviteur chétif.

1751. Quand il vient de Paris quelques livres nouveaux, tout pleins d'esprit qu'on n'entend point, tout hérissés de vieilles maximes rebrochées et rebrodées avec du clinquant nouveau, savez-vous bien, Madame, ce que nous fesons ? nous ne les lisons point. Tous les bons livres du siècle passé sont ici, et cela est fort honnête : on les relit pour se préserver de la contagion.

Vous me parlez de deux éditions de mes sottises. Il est bien clair, Madame, que la moins ample est la moins mauvaise. Je n'ai vu encore ni l'une ni l'autre. Je les condamne toutes, et je pense que, comme il ne faut point publier tout ce qu'ont fait les rois, mais seulement ce qu'ils ont fait de mémorable, il ne faut point imprimer tout ce qu'ont écrit de pauvres auteurs, mais seulement ce qui peut, à toute force, être digne de la postérité.

On me mande que l'édition de Paris est incomparablement moins mauvaise que celle de Rouen, qu'elle est beaucoup plus correcte ; j'aurais l'honneur de vous la présenter si j'étais à Paris. On veut que j'en fasse une ici à ma fantaisie, mais je ne sais comment m'y prendre. Je voudrais jeter dans le feu la moitié de ce que j'ai fait, et corriger l'autre. Avec ces beaux sentimens de pénitence, je ne prends aucun parti, et je continue à mettre en ordre le Siècle de *Louis XIV*. J'ai apporté tous mes matériaux ; ils sont d'or et de pierreries ; mais j'ai peur d'avoir la main lourde.

Ce siècle était beau ; il a enseigné à penser et à parler à celui-ci ; mais gare que les disciples ne

soient

soient au-dessous de leurs maîtres, en voulant faire mieux. Je tâche au moins de m'exprimer tout naturellement; et j'espère que quand je reverrai Paris, on ne m'entendra plus. M. le président *Hénault*, pour qui je crois vous avoir dit des choses assez tendres, parce que je les pense, m'aurait-il tout-à-fait oublié? Il ne faut pas que les saints dédaignent ainsi leurs dévots. J'ai d'autant plus de droits à ses bontés qu'il est du siècle de *Louis XIV*. 1751.

Vous allez donc toujours à Sceaux, Madame? J'avais pris la liberté de donner une lettre à d'*Amon* pour madame la duchesse du *Maine*; il la rendra dans quelques années. Vous avez fait deux pertes à cette cour, un peu différentes l'une de l'autre; madame de *Stahl* et madame de *Malauze*.

Conservez-vous, ne mangez point trop; je vous ai prédit, quand vous étiez si malade, que vous vivriez très-long-temps. Sur-tout ne vous dégoûtez point de la vie; car, en vérité, après y avoir bien rêvé, on trouve qu'il n'y a rien de mieux. Je conserverai pendant toute la mienne les sentimens que je vous ai voués, et j'aimerai toujours Paris à cause de vous et du petit nombre des élus.

LETTRE LXIX.

A M. DEVAUX.

Mon cher *Panpan*, je vous assure que je ressens bien vivement la douleur de vous être inutile. Croyez que ce n'est pas le zèle qui m'a manqué.

1751. Vous ne doutez pas de la satisfaction extrême que j'aurais eue à faire réussir ce que vous m'avez recommandé ; mais ce qui est difficile en Lorraine est encore plus difficile en Prusse, où la quantité de surnuméraires est prodigieuse.

Je compte bien profiter des bontés du roi *Stanislas*, et venir me mettre aux pieds de madame de *Boufflers* au premier voyage que je ferai en France, et assurément je postulerai fort et ferme une place dans votre académie. J'aurais le bonheur d'appartenir par quelque titre à un roi qu'on ne peut s'empêcher de prendre la liberté d'aimer de tout son cœur. Cette place, mon cher et ancien ami, me serait encore plus précieuse si je me comptais au nombre de vos confrères.

Je ne me porte guère mieux que madame de *Bassompierre*, et c'est en partie ce qui m'a privé long-temps du plaisir de vous écrire. J'aurais bien de la vanité si je supportais mes maux avec cette douceur et cette égalité d'humeur qu'elle oppose à ses souffrances, et qu'ont si rarement les gens qui se portent bien. Je vous supplie de me conserver dans son souvenir, et de ne me pas oublier auprès de madame de *Boufflers*. Est-ce que M. le marquis *du Châtelet* est actuellement à Lunéville ? Présentez-lui, je vous prie, mes respects. J'ignore si son fils est à Commerci. Tout ce que je sais de votre cour, c'est que je la regrette, même dans la société du héros philosophe auprès de qui j'ai l'honneur de vivre.

Je sais bien bon gré à M. de *Saint-Lambert* d'avoir exclus *Roi*, ce méchant homme. Voudra-t-il

se souvenir de moi avec amitié? Je vous assure que j'en ressentirais une grande consolation, quoique j'aye absolument renoncé à la comète. Cependant je n'ai point oublié la maison de M. *Alliot*, et vous me ferez grand plaisir de me protéger un peu dans cette maison. 1751.

Mon cher *Panpan*, vous ne sauriez croire combien je suis affligé de n'avoir pu faire ce que vous m'avez recommandé. Je serais inconsolable si vous pouviez penser que j'aye manqué de bonne volonté.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

LETTRE LXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, 13 juillet.

Mon cher ange, vous avez donc suivi le conseil du meilleur général qu'il y ait à présent en Europe? Il n'y a point de poltronnerie à bien prendre son temps, et à attendre que le génie de Rome suscite un autre *César* que *Drouin* pour la sauver. Je me flatte d'ailleurs que des conjurés tels que vous en seront plus encouragés, quand je ferai des efforts pour leur fournir de meilleures armes. J'avais envoyé quelques légers changemens, mais ils étaient faits trop à la hâte et trop insuffisans. Je crois toujours qu'il faut rendre *Aurélie* un peu complice de *Catilina*. Ce ne serait pas la peine de l'avoir épousée en secret pour ne pas prendre son parti. Il me semble qu'il y aura quelque nouveauté, et peut-être quelque beauté,

——— à repréſenter *Aurélie* comme une femme qui voit
1751. le précipice et qui s'y jette. D'ailleurs, je ne peux rien changer au fond de ſon rôle et de ſes ſituations. La tragédie ne s'appelle point Aurélie. Le ſujet eſt *Rome*, *Cicéron*, *Caton*, *Céſar*. C'eſt beaucoup qu'une femme, parmi tous ces gens-là, ne ſoit pas une bégueule impertinente. Je ſais bien, quand le parterre et les loges voient paraître une femme, qu'on s'attend à voir une amoureuſe et une confidente, des jalouſies, des ruptures, des raccommodemens. Auſſi je ne compte pas ſur un grand ſuccès au théâtre; mais peut-être que l'appareil de la ſcène, le fracas de théâtre qui règne dans cet ouvrage, les rôles de *Cicéron*, de *Catilina*, de *Céſar*, pourront frapper pendant quelques repréſentations; après quoi, on jugera à l'impreſſion entre cet ouvrage et les vers allobroges imprimés au louvre.

On m'a fait des objections dont quelques-unes ſont annoncées et réfutées par votre lettre. Je me rends avec plus de docilité que perſonne aux bonnes critiques; mais les mauvaiſes ne m'épouvantent pas.

Je crois qu'au quatrième acte, avant qu'*Aurélie* arrive, on peut augmenter encore la chaleur de la conteſtation ſans faire ſortir *Céſar* de ſon caractère, et donner une eſpèce de triomphe à *Catilina*, afin que l'arrivée d'*Aurélie* produiſe un plus grand coup de théâtre; mais il faut que ce débat ſoit court et vif. On m'a cité bien mal à propos la délibération de la ſcène d'*Auguſte* avec *Cinna* et *Maxime*. Les cas ſont bien différens, et le goût conſiſte à mettre les choſes à leur place.

La première scène du cinquième acte est absolument nécessaire, cependant elle est froide ; ce n'est pas sa faute, c'est la mienne. Ce qui est nécessaire ne doit jamais refroidir. Il faut supposer, il faut dire que le danger est extrême, dès le premier vers de cette scène, que *Cicéron* est allé combattre dans Rome avec une partie du sénat, tandis que l'autre reste pour sa défense. Il faut que le reproche de *Caton* et de *Clodius* soient plus vifs, et qu'on voye que *Cicéron* sera puni d'avoir sauvé la patrie ; c'est là un des objets de la pièce. *Cicéron*, sauvant le sénat malgré lui, est la principale figure du tableau ; il ne reste qu'à donner à ce tableau tout le coloris et toute la force dont il est susceptible. L'ouvrage d'ailleurs vous paraît raisonnablement conduit ; il est une peinture assez fidelle et assez vive des mœurs de Rome. J'ose espérer qu'il ne sera pas mal reçu de tous ceux qui connaissent un peu l'antiquité, et qui n'ont pas le goût gâté par les idées et par le style d'aujourd'hui. 1751.

Je vais donc, mon cher et respectable ami, mettre tous mes soins à fortifier et à embellir, autant que ma faiblesse le permettra, tous les endroits de cet ouvrage qui me paraissent en avoir besoin. J'ai déjà fait bien des changemens ; mais je ne suis pas encore content. J'enverrai la pièce avant qu'il soit un mois. Vous aurez tout le temps de dire votre dernier avis et de disposer l'armée avec laquelle vous daignez me soutenir.

Vous ne m'avez point répondu sur une petite

1751. question que je vous avais faite, laquelle a peu de rapport avec la république romaine. Il s'agissait du nombre des cures de France qui est très-fautif dans tous les livres, et sur lequel le receveur du clergé doit avoir une notion sûre, notion qu'il peut très-bien communiquer sans nuire à l'arche du Seigneur.

On parle d'un mandement de l'évêque de Marseille très-singulier. Les remontrances du parlement n'ont pas fait plus de fortune ici qu'à votre cour; mais je ne conçois pas comment le roi est réduit à emprunter. Nous n'empruntons point, et toutes les charges du royaume sont payées le premier du mois. Adieu, société charmante, qui valez mieux que tous les royaumes.

LETTRE LXXI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Potsdam, 20 juillet.

VOTRE souvenir et vos bontés, Madame, me donnent bien des regrets. Je suis comme ces chevaliers enchantés qu'on fait souvenir de leur patrie dans le palais d'*Alcine*. Je peux vous assurer que, si tout le monde pensait comme vous à Paris, j'aurais eu bien de la peine à me laisser enlever. Mais, Madame, quand on a le malheur à Paris d'être un homme public, dans le sens où je l'étais, savez-vous ce qu'il faut faire? s'enfuir.

J'ai choisi heureusement une assez agréable retraite : mon pâté d'anguilles ne vaut pas assurément vos ragoûts, mais il est fort bon. La vie est ici très-douce, très-libre, et son égalité contribue à la santé. Et puis, figurez-vous combien il est plaisant d'être libre chez un roi, de penser, d'écrire, de dire tout ce qu'on veut. La gêne de l'ame m'a toujours paru un supplice : savez-vous que vous étiez des esclaves à Sceaux et à Anet ? oui, des esclaves, en comparaison de la vraie liberté que l'on goûte à Potsdam avec un roi qui a gagné cinq batailles ; et, par-dessus cela, on mange des fraises, des pêches, des raisins, des ananas, au mois de janvier. Pour les honneurs et les biens, ils ne sont précisément bons à rien ici ; et c'est un superflu qui n'est pas chose très-nécessaire. 1751.

Avec tout cela, Madame, je vous regrette très-sincèrement, vous et M. le président *Hénault*, et M. d'*Alembert* pour qui j'ai une grande inclination, et que je regarde comme un des meilleurs esprits que la France ait jamais eus. Si je ne peux pas voir M. le président *Hénault*, je le lis, et je crois que je fais son livre à présent mieux que lui. Il m'a bien servi pour le Siècle de *Louis XIV*. Il y a un ou deux endroits où je lui demande la permission de n'être pas de son avis, mais c'est avec tout le respect qu'il mérite ; c'est un petit coin de terre que je dispute à un homme qui possède cent lieues de pays.

Vous daignez me parler de Rome sauvée ! Vous me prenez par mon faible, Madame. Des gens

malins expliqueront ce que je vous dis là, en
1751. disant que cette pièce est mon côté faible; mais ce n'est pas tout-à-fait cela que j'entends. J'y ai travaillé avec tout le soin, toute l'ardeur et toute la patience dont je suis capable: j'aimerais bien mieux la faire lire à des personnes de votre espèce que de l'exposer au public. Il me semble qu'il y a si loin de Paris à l'ancienne Rome, et de nos jeunes gens à *Caton* et à *Cicéron*, que c'est à peu-près comme si je fesais jouer *Confucius*.

Vous me direz que le Catilina de *Crébillon* a réussi; mais l'auteur a été plus adroit que moi; il s'est bien donné de garde de l'écrire en français. A propos, Madame, ne montrez point ma lettre, à moins que ce ne soit au président indulgent et au discret d'*Argental*; si j'écris en français, c'est pour vous et pour eux.

J'ai toujours compté de mois en mois venir vous faire ma cour, et mon enchantement m'a retenu; je craindrais de ne plus retourner à Potsdam. Je reste volontiers où je me trouve à mon aise; cependant je hasarderai cette infidélité, je ne sais pas quand; je ne peux répondre que de mes sentimens; la destinée se joue de tout le reste.

Nous aurons incessamment ici l'Encyclopédie, et peut-être mademoiselle *Puvigné*. N'a-t-elle point eu quelques dégoûts de la part de l'ancien évêque de Mirepoix ou de la sorbonne? On disait que cette sorbonne voulait condamner le système de *Buffon* et les saillies du président de *Montesquieu*. On prétend qu'ils ont mis les *Etrennes de la Saint-Jean sur le bureau, et messieurs du clergé....*

Adieu, Madame; je suis si accoutumé à parler librement, que je suis toujours prêt à écrire une sottise. 1751.

P. S. Vous voyez donc souvent M. l'abbé de *Chauvelin*; il me rend jaloux de mes ouvrages; il les aime, et il ne m'aime point. Vous daignez m'écrire, et il me laisse là; il s'imagine qu'il faut rompre avec les gens parce qu'ils sont à Potsdam; il met sa vertu à cela. J'ai le cœur meilleur que lui. Conservez-moi vos bontés, Madame; et faites-moi bien sentir combien il serait doux de passer auprès de vous les dernières années d'une vie philosophique.

LETTRE LXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Juillet.

Je viens de lire Manlius. Il y a de grandes beautés, mais elles sont plus historiques que tragiques; et, à tout prendre, cette pièce ne me paraît que la conjuration de Venise de l'abbé de *Saint-Réal*, gâtée. Je n'y ai pas trouvé, à beaucoup près, autant d'intérêt que dans l'abbé de *Saint-Réal*; et en voici, je crois, les raisons.

1°. La conspiration n'est ni assez terrible, ni assez grande, ni assez détaillée.

2°. *Manlius* est d'abord le premier personnage, ensuite *Servilius* le devient.

3°. *Manlius*, qui devrait être un homme d'une ambition respectable, propose à un nommé *Rutile*

1751. (qu'on ne connaît pas et qui fait l'entendu, sans avoir un intérêt marqué à tout cela) de recevoir *Servilius* dans la troupe, comme on reçoit un voleur chez des cartouchiens. Cela est intéressant dans la conspiration de Venise, et nullement vraisemblable dans celle de *Manlius* qui doit être un chef impérieux et absolu.

4°. La femme de *Servilius* devine, sans aucune raison, qu'on veut assassiner son père, et *Servilius* l'avoue par une faiblesse qui n'est nullement tragique.

5°. Cette faiblesse de *Servilius* fait toute la pièce, et éclipse absolument *Manlius* qui n'agit point, et qui n'est plus là que pour être pendu.

6°. *Valerie*, qui pourrait deviner ou ignorer le secret, qui, après l'avoir su, pourrait le garder ou le révéler, prend le parti d'aller tout dire et de faire son traité, et vient ensuite en avertir son imbécille de mari, qui ne fait plus qu'un personnage aussi insipide que *Manlius*.

7°. Autre événement qui pourrait arriver dans la pièce, ou n'arriver pas, et qui n'est pas plus prévu, pas plus contenu dans l'exposition que les autres, le sénat manque honteusement de parole à *Valérie*.

8°. *Manlius* une fois condamné, tout est fini, tout le reste n'est encore qu'un événement étranger qu'on ajoute à la pièce comme on peut.

Il me semble que dans une tragédie il faut que le dénouement soit contenu dans l'exposition comme dans son germe. Rome sera-t-elle saccagée et soumise ? ne le sera-t-elle pas ? *Catilina* sera-t-il

égorger *Cicéron*, ou *Cicéron* le fera-t-il pendre ? Quel parti prendra *Céſar ?* que feront *Aurélie* et ſon père, dont on prend la maiſon pour ſervir de retraite aux conjurés ? Tout cela fait l'objet de la curioſité, dès le premier acte juſqu'à la dernière ſcène. Tout eſt en action, et on voit de moment en moment Rome, *Catilina*, *Cicéron* dans le plus grand danger. Le père d'*Aurélie* arrive ; *Catilina* prend le parti de le tuer, parti bien plus terrible, bien plus théâtral, bien plus déciſif que l'inutile propoſition que fait un coupe-jarret ſubalterne, comme *Rutile*, de tuer un ſénateur romain ſur ce qu'il a paru un peu rêveur ; propoſition d'ailleurs inutile à la pièce. 1751.

Je ne ſais ſi je me trompe, mais j'oſe croire que la pièce de Rome ſauvée a beaucoup plus d'unité, eſt plus tragique, eſt plus frappante et plus attachante. Il me paraît plus dans la nature, et par conſéquent plus intéreſſant, qu'*Aurélie* ſoit principalement occupée des dangers de ſon mari, que ſi elle lui diſait des lieux communs pour le ramener à ſon devoir. Il me paraît qu'étant cauſe de la mort de ſon père elle eſt un perſonnage aſſez tragique, et que ſa ſituation dans le ſénat peut faire un très-grand effet. Je m'en rapporte aux juges de comité ; mais je les ſupplie encore très-inſtamment de mettre un très-long intervalle entre Manlius et Rome ſauvée. On ſerait las de conjurations et de femmes de conjurés. Cet article eſt un point capital.

J'ajoute encore qu'un beau fils comme *Drouin* ferait tomber *Céſar* ſur le nez, j'aimerais mieux

que *la Noue* jouât *Cicéron*, et *Grandval*, *César*;
1751. mais, en ce cas, il faudrait mettre *la Noue* trois mois au soleil, en espalier; et s'il ne jouait pas aux répétitions avec la chaleur et la véhémence néceſſaire, il faudrait retirer la pièce.

Ce conſidéré, Meſſeigneurs, il vous plaiſe avoir égard à la requête du ſuppliant.

LETTRE LXXIII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Potsdam, 27...

Ecco il voſtro *Dubos*; quando potrò io dire in Potsdam: Ecco il mio caro conte, ecco la conſolazione della mia monaſtica vita? La ringrazio pe'l ſuo libro, per tutti i ſuoi favori, e ſpecialmente per la ſua lettera ſopra il Carteſio. Le gros abbé *Dubos* è un buon autore, e degno d'eſſer letto attentamente. Non dirò di lui:

Molto egli oprò col ſenno, e collo ſtile.

Il ſenno è grande, lo ſtile cattivo; biſogna leggerlo; ma rileggerlo ſarebbe tedioſo; queſta bella prerogativa d'eſſer ſpeſſo riletto è il privilegio dell' ingegno, e quello dell' *Arioſto*. Io lo rileggo ogni giorno, merce alle voſtre grazie. Addio mio cigno del canal grande; vi amerò ſempre.

LETTRE LXXIV. 1751.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, 7 auguſte.

Mon adoroble ami, je reçois votre lettre du 30 juillet, et la poſte, qui repart preſque au même inſtant qu'elle arrive, me laiſſe un petit moment pour vous remercier de tant d'attentions et de bontés. Vraiment vous n'avez rien vu. Je vous enverrai une nouvelle Rome, avant qu'il ſoit peu, peut-être par M. le maréchal de *Lœvendahl*, peut-être par une autre voie; mais vous aurez une Rome. Je vous avertis que ce n'eſt plus *Fulvius* qu'on tue, c'eſt *Nonnius*. Ce monſieur *Nonnius* n'eſt connu dans le monde que pour avoir été tué, et il ne faut pas le priver de ſon droit. Je me ſouviens même que *Crébillon*, dans ſa belle tragédie de Catilina, avait fait égorger *Nonnius cette nuit*, ſans trop en dire la raiſon. Je prétends, moi, avoir de fort bonnes raiſons de le tuer. Vous ſerez encore plus content d'*Aurélie*; et je crois qu'il eſt abſolument néceſſaire que *Catilina* ait dans le ſénat un ſi grand parti, qu'il puiſſe s'évader impunément, lors même que ſa femme l'a convaincu.

Le grand point encore eſt que *Cicéron* puiſſe un peu concentrer en lui l'intérêt de Rome. La pièce ne ſera jamais Zaïre, ni Inès, ni Bérénice; mais j'ai la ſottiſe de croire qu'une ſcène de Catilina et de Céſar vaut mieux que tout cela. Je n'eſpère pas un ſuccès ſuivi, je n'attends pas même d'être rejoué après le premier cours de la pièce. Il faudrait

1751. trop de reſſorts pour remonter ſur le théâtre une machine ſi compliquée ; mais vous m'avez autoriſé à penſer que les gens raiſonnables ne verraient pas ſans quelque plaiſir une peinture aſſez fidelle des mœurs de l'ancienne Rome ; et pourvu que je plaiſe à la ſaine partie de Paris, je ſerai fort content.

Je corrigerai encore très-volontiers tous les détails. Je ne plains pas ma peine, ou, pour mieux dire, je ne plains pas mon plaiſir ; et c'en eſt un grand de travailler pour vous.

Savez-vous bien que je viens de refaire cent vers à la Henriade ? Je repaſſe ainſi toutes mes anciennes erreurs. C'eſt ici une confeſſion générale continuelle. Je me ſuis mis à être un peu ſévère avec des gens pour qui on l'eſt rarement, mais je le ſuis encore plus pour moi-même.

Enfin, quand vous aurez Rome, il faudra abſolument la faire jouer, n'importe quand ; mais je veux en avoir le cœur net. Ce ſera une belle négociation, et aſſez amuſante pour vos conjurés. Vous déciderez entre un ſinge et un coq-d'inde qui des deux repréſentera *Céſar*. Il eſt bien douloureux de n'avoir à choiſir qu'entre de tels héros ; mais nous avons du temps d'ici à notre condamnation. Je vous prie, ſi ma nièce a le bonheur de vous voir, de lui dire que je ne lui écris point cette poſte-ci. La raiſon eſt que je ne peux plus vous écrire, qu'il faut fermer ma lettre, qu'il n'y a pas un moment à perdre, et que je n'ai que celui de vous dire que je ſuis à vous pour jamais, ſain, malade, triſte ou gai, pruſſien, français, bon ou mauvais poëte, plat hiſtorien.

Adieu, adorables anges.

LETTRE LXXV.

1751.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, 24 auguſte.

Vous recevrez, ma chère plénipotentiaire, le paquet ci-joint par un héros danois, ruſſe, polonais et français. Je crois que ce ſera le premier guerrier du Nord qui aura porté une liaſſe de vers alexandrins, de Berlin à Paris. Je ne crois pas, quoi qu'on en diſe, que M. le maréchal de *Lœvendahl* ſoit chargé d'autres négociations. Il eſt venu en Allemagne pour ſes affaires; et en qualité de preneur de Berg-op-zoom, il eſt venu voir le preneur de la Siléſie. Le roi lui montrera ſes ſoldats, et ne lui montrera point ſes ouvrages qu'il fait imprimer. Vous prenez mal votre temps pour me faire des reproches. Il faudrait avoir plus de pitié des étrangers et des malades. Je perds ici les dents et les yeux. Je reviendrai à Paris aveugle comme *la Motte*; et meſſieurs les écumeurs littéraires n'en feront pas moins déchaînés contre moi.

Ma ſanté dépérit tous les jours; l'abbé de *Bernis* ne me louera jamais d'être devenu vieux, comme il vient de louer *Fontenelle* d'avoir ſu parvenir à l'âge de quatre-vingt-ſeize ans; je ſuis plus près d'une épitaphe que de pareils éloges.

Puiſque le parlement fait actuellement ſi grand bruit pour un hôpital, et qu'il ne ſe mêle plus que des malades, j'ai envie de me venir mettre ſous ſa protection. Soyez bien sûr que je ſerais à Paris, ſans les imprimeurs de Berlin, qui ne

1751. me servent pas si vite que le roi. Je supporte *Maupertuis* n'ayant pu l'adoucir. Dans quel pays ne trouve-t-on pas des hommes insociables avec qui il faut vivre ? Il n'a jamais pu me pardonner que le roi lui ait ordonné de mettre l'abbé *Raynal* de son académie. Qu'il y a de différence entre être philosophe et parler de philosophie ! Quand il eut bien mis le trouble dans l'académie des sciences de Paris, et qu'il s'y fut fait détester, il se mit en tête d'aller gouverner celle de Berlin. Le cardinal de *Fleuri* lui cita, quand il prit congé, un vers de *Virgile* qui revient à peu-près à celui-ci :

Ah ! réprimez dans vous cette ardeur de régner.

On aurait pu en dire autant à son éminence ; mais le cardinal de *Fleuri* régnait doucement et poliment. Je vous jure que *Maupertuis* n'en use pas ainsi dans son tripot où, Dieu merci, je ne vais jamais. Il a fait imprimer une petite brochure sur le bonheur ; elle est bien sèche et bien douloureuse. Cela ressemble aux affiches pour les choses perdues ; il ne rend heureux ni ceux qui le lisent, ni ceux qui vivent avec lui ; il ne l'est pas, et serait fâché que les autres le fussent.

Point du tout, ma chère enfant, mon paquet ne partira pas par M. le maréchal de *Lœvendahl*. Il va à Hambourg, et ne retourne pas sitôt à Paris ; mais vous verrez un autre maréchal qui aura la bonté de s'en charger. C'est un anglais qu'on appelle milord *Maréchal* tout court, parce qu'il était ci-devant grand maréchal d'Ecosse ; il est rebelle et philosophe, attaché à la maison de

Stuart

Stuart, condamné dans son pays depuis long-temps, et retiré à Berlin, après avoir servi en Espagne. Son frère, le maréchal *Keith*, alla battre les bons musulmans à la tête des Russes, il y a quelques années. Enfin, les deux frères sont ici, et le milord *Maréchal* est déclaré envoyé extraordinaire du roi de Prusse en France. Vous verrez une assez jolie petite turque qu'il emmène avec lui; on la prit au siége d'Ocsakow, et on en fit présent à notre écossais, qui paraît n'en avoir pas trop besoin. C'est une fort bonne musulmane. Son maître lui laisse toute liberté de conscience. Il a dans son équipage une espèce de valet de chambre tartare, qui a l'honneur d'être païen; pour lui, il est, je crois, anglican ou à peu-près. Tout cela forme un assez plaisant assemblage qui prouve que les hommes pourraient très-bien vivre ensemble en pensant différemment. Que dites-vous de la destinée qui envoie un irlandais ministre de France à Berlin, et un écossais ministre de Berlin à Paris? Cela a l'air d'une plaisanterie. Milord *Maréchal* part incessamment. Vous verrez sa turque, et vous aurez mon paquet. Ne soyez donc point étonnée que je sois encore à Potsdam, quand vous verrez une mahométane à Paris; et concluez que la Providence se moque de nous. 1751.

1751.

LETTRE LXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, 28 auguſte.

MON cher et reſpectaple ami, milord *Maréchal*, qui eſt une eſpèce d'ancien Romain, apporte Rome à madame *Denis*. *Cicéron* ne ſe doutait pas qu'un jour un écoſſais apporterait de Pruſſe à Paris ſes Catilinaires en vers français. C'eſt d'ailleurs une aſſez bonne épigramme contre le roi *George*, que deux braves rebelles de chez lui, ambaſſadeurs en France et en Pruſſe. Il eſt vrai que milord *Maréchal* a plus l'air d'un philoſophe que d'un conjuré : cependant il a été conjuré. C'eſt peut-être en cette qualité qu'il m'a paru aſſez content de Rome ſauvée, quand j'ai eu l'honneur de jouer *Cicéron*. Enfin, il apporte la pièce, et *Nonnius* eſt le père d'*Aurélie ;* ce qui eſt beaucoup mieux, parce que *Nonnius* eſt fort connu pour avoir été tué.

Si j'avais reçu votre lettre plutôt ; j'aurais gliſſé quatre vers à *Catilina* pour accuſer ce *Nonnius* d'être un perfide qui trompait *Cicéron*. Je vous jure que la ſcène eſt toujours dans le temple de *Tellus*, et que *Caton*, au cinquième acte, dit au reſte des ſénateurs qui ſont là, qu'il a marché avec *Cicéron* et l'autre partie du ſénat. S'il faut encore des coups de rabot, ne m'épargnez pas. Mais milord *Maréchal* peut vous dire qu'il m'eſt impoſſible de partir de quelques mois ; car non-ſeulement j'ai encore quelques petites beſognes

littéraires avec mon roi philoſophe, mais j'ai un Siècle ſur les bras. Je ſuis dans les angoiſſes de l'impreſſion et de la crainte. Je tremble toujours d'avoir dit trop ou trop peu. Il faut montrer la vérité avec hardieſſe à la poſtérité, et avec circonſpection à ſes contemporains. Il eſt bien difficile de réunir le deux devoirs. 1751.

Je vous enverrai l'ouvrage; je vous prierai de le montrer à M. de *Malesherbes*, et je ferai tant de cartons que l'on voudra. M. le maréchal de *Richelieu* doit un peu s'intéreſſer à l'hiſtoire de ce ſiècle; lui et M. le maréchal de *Bellisle* ſont les deux ſeuls hommes vivans dont je parle; mais en même temps il doit ſentir l'impoſſibilité phyſique où je ſuis de venir faire un tour en France avant que ce Siècle ſoit imprimé, corrigé et bien reçu. Figurez-vous ce que c'eſt que de faire imprimer à la fois ſon Siècle et une nouvelle édition de ſes pauvres œuvres; de ſe tuer du ſoir au matin à tâcher de plaire à ce *public ingrat*, de courir après toutes ſes fautes, et de travailler à droite et à gauche; je n'ai jamais été ſi occupé. Laiſſez-moi bâtir ces deux maiſons avant que je parte; les abandonner, ce ſerait les jeter par terre. Mon cher ange, repréſentez vivement à M. le maréchal de *Richelieu* la néceſſité indiſpenſable où je me trouve, de toutes façons, de reſter encore quelques mois où je ſuis. Ma ſanté va mal; mais elle n'a jamais été bien: je ſuis étonné de vivre. Il me ſemble que je vis de l'eſpérance de vous revoir; je viens de lire Zarès; l'imprimera-t-on

au louvre? Adieu; mille tendres reſpects à tous
1751. les anges.

Vraiment j'oubliais le bon, et j'allais fermer ma lettre ſans vous parler de ce prophète de la Mecque pour lequel je vous remercie d'auſſi bon cœur que j'ai remercié le pape. Nous verrons ſi je ſéduirai le parterre comme la cour de Rome. Il y a un malheur à ce Mahomet, c'eſt qu'il finit par une pantalonnade; mais *le Kain* dit ſi bien: *Il eſt donc des remords.*

A propos de remords, j'en ai bien d'être ſi loin de vous, et ſi long-temps! Mais je ne peux plus faire de tragédies. Vous ne m'aimerez plus.

LETTRE LXXVII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Berlin, 31 auguſte.

Mon héros, un domeſtique de ma nièce m'apporta hier deux lettres de vous, qui m'ont fait tant de plaiſir, qui m'ont pénétré de tant de reconnaiſſance, que moi qui ſuis *prime-ſautier*, comme dit *Montagne*, je partirais ſur le champ pour venir vous remercier, ſi je pouvais partir. Vous avez les mêmes bontés pour mes muſulmans que pour vos calviniſtes des Cévennes. DIEU vous bénira d'avoir protégé la liberté de conſcience. Faire jouer le prophète Mahomet à Paris, et laiſſer prier DIEU en français dans vos montagnes du Languedoc, ſont deux choſes qui m'édifient merveilleuſement; mais vous croyez bien que je ſuis plus ſenſible à la première. Je vous dois

des cantiques d'actions de grâce. Je vous ai cent fois plus d'obligation qu'au pape ; car enfin, il n'a point fait jouer Mahomet publiquement à Rome ; mais la pièce traduite a été représentée dans des assemblées particulières. Elle a été jouée publiquement à Bologne qui est, comme vous savez, terre papale. Vous voyez que vous pouvez, en sureté de conscience, donner mon Prophète à Paris. Je vous remercie encore de n'avoir point hasardé le Catilina ; car, quoique celui de *Crébillon* ait réussi, on exige peut-être plus de moi que de mon confrère *Crébillon*, parce que je ne suis pas si vieux. 1751.

Si vous permettez que je raisonne ici littérature avec vous, j'aurai l'honneur de vous dire que ma pièce aurait été bien reçue, courue, mise aux nues du temps de la fronde. Heureusement les conspirations sont passées de mode. Heureusement pour l'Etat s'entend, et très-malheureusement pour le théâtre, il n'y a guère que des jeunes gens et de belles dames bien mises, très-françaises et peu romaines, qui aillent à nos spectacles ; il faut leur parler de ce qu'elles font, et sans amour point de salut. Je ne peux pas réformer ma nation ; mais il faut dire pourtant à son honneur, qu'il y a des ouvrages qui ont réussi sans être fondés sur une intrigue amoureuse. Je ne dis pas que ma Rome sauvée fût jouée aussi souvent que Zaïre ; mais je crois que, si elle était bien représentée, les Français pourraient se piquer d'aimer *Cicéron* et *César* ; et je vous avoue que j'ai la faiblesse de penser qu'il y a dans cet ouvrage je ne sais quoi

1751. qui reſſent l'ancienne Rome. Je l'ai travaillée de mon mieux. Je n'entrerai ici dans aucune diſcuſſion, quoique j'en aye bien envie. J'ai envoyé ma Rome par milord *Maréchal*, ancien conjuré d'Ecoſſe, tout propre à ſe charger de ma conſpiration de *Catilina*; vous en jugerez, ainſi je laiſſe là tous les raiſonnemens que je voulais faire, et je m'en rapporte à vos lumières et à vos bontés.

J'aimerais bien mieux vous amuſer en vous envoyant quelques petits morceaux du Siècle de *Louis XIV*. C'eſt ce Siècle qui me prive à préſent du bonheur de vous faire ma cour. J'ai commencé l'édition, je ne peux l'abandonner. Je travaille comme un bénédictin. Une édition du Siècle, une autre de mes anciennes ſottiſes qu'on réimprime et que je dirige, des Rome ſauvée à la traverſe, voyez ſi je peux quitter, et ſi j'ai un inſtant dont je puiſſe diſpoſer. Vous me direz que je ſuis un franc pédant, et vous aurez raiſon; mais il ne faut jamais abandonner ce qu'on a commencé et peut-être ne ſerez-vous pas fâché de voir mon Siècle.

Dites-moi, je vous en prie, Monſeigneur, ſi je me trompe. J'ai penſé qu'il était fort difficile de faire imprimer, dans ſon pays, l'hiſtoire de ſon pays. M. d'*Agueſſeau* tyranniſait la littérature quand je quittai Paris; et vous ſentez bien qu'il n'y avait pas un petit cenſeur de livres qui ne ſe fût fait un mérite et un devoir de mutiler mon ouvrage, ou de le ſupprimer. Vous ne ſavez pas la centième partie des tribulations que j'ai

éprouvées de la part de mes chers confrères les gens de lettres, et de ceux qui se mettent à persécuter quand on n'implore pas leur protection. 1751.

Je vous avouerai encore ingénument que j'avais le malheur de déplaire beaucoup à ce théatin *Boyer*, très-vénérable d'ailleurs, mais qui a très-peu chrétiennement donné d'assez méchantes idées de mon style à monsieur le dauphin et à madame la dauphine. Je vous écrirais sur tout cela des volumes, si je voulais, ou plutôt si vous vouliez; mais venons à mon Siècle. Je me suis constitué, de mon autorité privée, juge des rois, des généraux, des parlemens, de l'Eglise, des sectes qui la partagent: voilà ma charge. Tout barbouilleur de papier qui se fait historien, en use ainsi. Ajoutez à ce fardeau celui d'être obligé de rapporter des anecdotes très-délicates qu'on ne peut supprimer.

Comment imprimer à Paris tout ce qui regarde madame de *Montespan*, et madame de *Maintenon*, et son mariage? Il faut pourtant ou renoncer à l'histoire, ou ne rien supprimer de ces faits. Il faut faire sentir ce que les suites très-mal ménagées de la révocation de l'édit de Nantes ont coûté à la France; il faut avouer la mauvaise conduite du ministère dans la guerre de 1701. J'ai dû et j'ai osé remplir tous ces devoirs peut-être dangereux; mais, en disant ainsi la vérité, j'ose me flatter jusqu'à présent (car je peux me tromper) que j'ai élevé à la gloire de *Louis XIV* un monument plus durable que toutes les flat-

teries dont il a été accablé pendant sa vie. On
1751. a fait beaucoup d'histoires de lui ; peut-être ne le trouvera-t-on véritablement grand que dans la mienne.

Vous dirai-je encore que j'ai poussé l'histoire du siècle jusqu'au temps présent dans un tableau raccourci de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht jusqu'à 1750 ? Vous dirai je que j'ai peint le cardinal de *Fleuri*, comme je crois, en ma conscience, qu'il doit l'être ? Vous sentez que tout cela est à vue d'oiseau, presque point de détails ; j'ai voulu seulement montrer comme on a ou suivi ou changé les vues de *Louis XIV*, perfectionné ce qu'il avait établi, ou réparé les malheurs qu'il avait essuyés sur la fin de sa vie ; et comme j'ai commencé son siècle par un portrait de l'Europe, je le finis de même.

Aucun contemporain vivant n'est nommé, excepté vous et M. le maréchal de *Bellisle*, mais sans aucune affectation. Encore une fois, je peux me tromper ; mais je me flatte que si le roi avait le temps de lire cet ouvrage, il n'en serait pas mécontent. Je crois sur-tout que madame de *Pompadour* pourrait ne pas désapprouver la manière dont je parle de mesdames de *la Vallière*, de *Montespan* et de *Maintenon*, dont tant d'historiens ont parlé avec une grossièreté révoltante et avec des préjugés outrageans.

Enfin, malgré tous mes soins et malgré celui de plaire, la nature de l'ouvrage est telle que, malgré mon zèle pour ma patrie, j'ai cru devoir imprimer cette histoire en pays étranger.

Un

Un historiographe de France ne vaudra jamais rien en France. 1751.

J'ajouterai encore que peut-être les éloges que je donne à ma patrie, acquerront plus de poids lorsque je serai loin d'elle, et que ce qui passerait pour adulation, s'il était d'abord imprimé à Paris, passera seulement pour vérité quand il sera dit ailleurs.

S'il arrivait, après tous les ménagemens et toutes les précautions possibles, que je parusse trop libre en France, jugez alors si ma retraite en Prusse n'aura pas été très-heureuse; mais je me flatte de ne point déplaire, sur-tout après avoir fondé les esprits et préparé l'opinion publique par le commencement de cet essai sur *Louis XIV*, et par les anecdotes où je dis des choses très-fortes, et où je n'ai nullement ménagé la conduite inexcusable du parlement dans la régence d'*Anne d'Autriche*.

Je vais actuellement répondre à la question que vous me faites, pourquoi je suis en Prusse; et je répondrai avec la même vérité que j'écris l'histoire, dussent tous les commis de toutes les postes ouvrir ma lettre.

J'étais parti pour aller faire ma cour au roi de Prusse, comptant ensuite voir l'Italie, et revenir après avoir fait imprimer le Siècle de *Louis XIV* en Hollande. J'arrive à Potsdam; les grands yeux bleus du roi, et son doux sourire, et sa voix de sirène, ses cinq batailles, son goût extrême pour la retraite et pour l'occupation, et pour les vers et pour la prose; enfin, des bontés

1751. à tourner la tête, une conversation délicieuse, de la liberté, l'oubli de la royauté dans le commerce, mille attentions qui seraient séduisantes dans un particulier; tout cela me renversa la cervelle. Je me donne à lui par passion, par aveuglement et sans raisonner. Je m'imagine que je suis dans une province de France. Il me demande au roi son frère, et je crois que le roi son frère le trouvera fort bon. Je vous le jure, comme si j'allais mourir, il ne m'est pas entré dans la tête que ni le roi, ni madame de *Pompadour* prissent seulement garde à moi, et qu'ils puissent être piqués le moins du monde. Je me disais: Qu'importe à un roi de France un atome comme moi de plus ou de moins? J'étais en France harcelé, balotté, persécuté depuis trente ans par des gens de lettres et par des bigots. Je me trouve ici tranquille, je mène une vie entièrement convenable à ma mauvaise santé, j'ai tout mon temps à moi, nul devoir à rendre; le roi me laisse dîner toujours dans ma chambre, et souvent y souper. Voilà comme je vis depuis un an; et je vous avoue que sans l'envie extrême de venir vous faire ma cour, qui me trouble sans cesse, et sans une nièce que j'aime de tout mon cœur, je serais trop heureux.

Il serait impertinent à moi de vous parler si long-temps de moi-même, si vous ne me l'aviez ordonné; ainsi, encore un petit mot, je vous en prie. Vous me demandez pourquoi j'ai pris la clef de chambellan, la croix et vingt mille francs de pension? parce que je croyais

alors que ma nièce viendrait s'établir avec moi ; elle y était toute préparée, mais la vie de Potsdam, qui est délicieuse pour moi, serait affreuse pour une femme ; ainsi, me voilà malheureux dans mon bonheur, chose fort ordinaire à nous autres hommes. Mais ce qui augmente à la fois mon bonheur, ma sensibilité et mes regrets, ce qui me ravit et ce qui me déchire, c'est cette bonté avec laquelle vous daignez entrer dans mes erreurs et dans mes misères. Comment avez-vous eu le temps d'avoir tant de bonté ? Quoi, vous avez du temps ! Ah, si vous étiez un peu sédentaire, comme mon roi de Prusse ! ...mais... Vous auriez mis le comble à vos grâces si vous m'aviez dit un petit mot de mademoiselle de *Richelieu* et de M. le duc de *Fronsac*. Vous me dites que vous devenez vieux : vous ne le serez jamais ; la nature vous a donné ce feu avec lequel on ne sent jamais la langueur de l'âge. Vous serez plus philosophe, mais vous ne serez jamais vieux ; c'est moi, indigne, qui le suis devenu terriblement, et j'ai bien peur d'être dans peu hors d'état de profiter des charmes des rois et des maréchaux de *Richelieu*. Il faut au moins avoir des jambes pour marcher, et des dents pour parler. Le roi de Prusse m'assure qu'il me trouvera fort bien sans dents ; mais voyez la belle conversation quand on ne peut plus articuler ! On meurt ainsi en détail, après avoir vu mourir presque tous ses amis, et ce songe pénible de la vie est bientôt fini. 1751.

Je doute fort que vous puissiez avoir le volume

qui a été envoyé au roi. Il me semble qu'il n'y
1751. en a plus. On en avait tiré un fort petit nombre d'exemplaires qui ont été, je crois, tous distribués. Le président *Hénault*, qui semblait y avoir quelque droit, comme cité dans la préface, s'y est pris trop tard pour en avoir un exemplaire. Au reste, le roi de Prusse est à présent en Silésie, et ne revient que dans quinze jours.

Je vous ferai tenir par la première occasion, les incohérentes hardiesses de ce *la Métrie*. Cet homme est le contraire de don *Quichotte*; il est sage dans l'exercice de sa profession, et un peu fou dans tout le reste. DIEU l'a fait ainsi. Nous sommes comme la nature nous a pétris, automates pensans, faits pour aller un certain temps, et puis c'est tout. Je n'ai point vu encore mon cher *Isaac* d'*Argens*; il est à la campagne auprès de Potsdam, et moi à Berlin avec mon Siècle. Dès que j'aurai fini et fait parvenir cette besogne à Paris pour y être examinée, je viendrai assurément me mettre à vos pieds, moi et Rome. Soyez sûr que personne au monde ne sent plus vivement et tout ce que vous valez, et toutes vos bontés. Je voudrais vivre pour avoir l'honneur de vivre auprès de vous. Vous êtes aussi respectable dans l'amitié que vous avez été charmant dans l'amour; vous êtes l'homme de tous les temps, plein d'agrémens, comblé de gloire. Je n'aime pas excessivement votre oncle le cardinal, mais j'ai pour vous tous les sentimens que je lui refuse. En vérité, vous devez sentir, que si je ne suis pas parti à la réception de vos

lettres, c'est que la chose est impossible. Laissez-moi finir mes travaux, mes éditions, sans quoi vous seriez aussi injuste qu'aimable. Recevez mes tendres respects et mon éternel dévouement. 1751.

LETTRE LXXVIII.

A M. DARGET.

A Berlin.

Mon cher ami, il est bon de connaître la bonne foi germanique. Il y a trois mois que, malgré ses protestations, *Henning* donna au docteur *Houl*, professeur à Francfort sur l'Oder, toutes les feuilles imprimées; *Houl* en a fait la traduction. Dès ce temps-là, un libraire de Breslau, nommé *Korn*, ami de *Henning*, fit mettre dans les gazettes allemandes, qu'on devait s'adresser à lui pour avoir mon livre en français et en allemand. Ainsi on me perçait mon tonneau des deux côtés.

Houl est arrivé à Berlin; *Henning* intimidé prétend que ce docteur lui remit hier l'exemplaire et la traduction. Mais si cela est, il faut que *Henning* me rende, en mains propres, cet exemplaire et cette traduction, avec un certificat, par lequel il doit se rendre garant de l'événement; il faut aussi qu'il fasse ses diligences pour arrêter la vente de l'édition de *Korn*, auquel il a vendu le même livre.

Il pleure à présent chez *Francheville*; il dit que c'est un de ses garçons qui a fait toute cette manœuvre, et qu'il faut que je le fasse arrêter.

1751. Il ne sait pas que je suis instruit de tout. Voilà un vrai tour de dévot. Croyez qu'il peut avoir usé de la même perfidie pour les ouvrages du roi. Mais pour moi, je me garderai bien de m'adresser à la justice, dans un pays dont je n'entends point la langue, et où l'on opprime les étrangers. Le roi fera ce qu'il voudra. Je suis las de l'injustice des hommes.

Bonjour, mon cher ami.

LETTRE LXXIX.

AU MEME.

Mon cher et aimable ami, *miseris hominum succurrere discis.* Dans le temps que la mort escortée du scorbut me talonne, le sieur *Henning facit meos canos descendere cum amaritudine ad inferos.* Ce monsieur, qu'on dit dévot, a fait mettre dans les gazettes de Hambourg, qu'il avait à vendre la traduction allemande du Siècle de *Louis XIV.* Il est évident qu'il n'a nul droit d'avoir fait traduire cet ouvrage; qu'il viole un dépôt, et qu'il me vole. Il est soupçonné d'une autre perfidie, d'avoir vendu l'original à des libraires, et les présomptions contre lui sont très-fortes. Je vous supplie au nom de notre amitié et de votre caractère bienfesant, de lui représenter sa turpitude, et de lui dire que je me plaindrai au roi, et qu'il sera perdu dans ce monde-ci et dans l'autre. Parlez-lui fortement, employez votre vertu et votre éloquence. Ne

ferai-je venu dans ce pays-ci que pour être volé, tantôt par un juif, tantôt par un imprimeur, pour essuyer tant de malheurs, et pour y mourir dans le desespoir d'avoir sacrifié ma patrie à mon inutile tendresse pour le roi. Adieu. 1751.

LETTRE LXXX.

AU MEME.

Mon cher ami, j'avais bien raison de soupçonner *Henning*. Ou il m'a fait une bien cruelle infidélité, ou il a permis qu'un de ses ouvriers en fût coupable. On vend l'histoire du Siècle de *Louis XIV* publiquement à Francfort sur l'Oder et à Breslau. Je n'ai point vu l'édition de Breslau, mais M. de *Bielefeld* a vu celle de Francfort sur l'Oder. Je regrette peu les deux mille écus que cette impression de Berlin peut m'avoir coûtés; mais il est bien triste qu'on ait imprimé l'ouvrage avec toutes les fautes que je m'occupe, jour et nuit, à corriger, malgré les maladies dont je suis accablé. Il n'y aurait qu'un moyen d'arrêter le mal: ce serait que le roi eût la bonté d'envoyer un ordre à Francfort et à Breslau de faire saisir l'ouvrage chez le libraire. S'il le fallait, j'irais moi-même à Francfort, et j'enverrais en même temps à Leipsic, où, sans doute, on aura envoyé l'édition subreptice. Voilà une friponnerie pire, s'il est possible, que celle d'*Hirschel*, mais je suis accoutumé à ces perfidies: je vois que les libraires de tous les pays se ressemblent. Mon cher ami,

1751. il faut souffrir beaucoup de la part de la nature, et de la part des hommes. S'ils étaient tous comme vous, on serait trop heureux.

LETTRE LXXXI.

AU MEME.

VOICI, mon cher ami, la lettre que *Henning* a écrite à *Francheville*, et ma réponse. Je vous supplie de jeter un coup d'œil sur l'une et sur l'autre, et de me les renvoyer.

Je ferai parvenir ma réponse à *Francheville* par le courrier. Si vous avez le temps de faire écrire au sieur *Henning* qu'on pourrait se plaindre au roi, et que le roi aime qu'on tienne ses marchés, vous pouvez écrire un petit mot, si vous avez le temps, et si cela ne vous gêne pas. Je vous serai très-obligé.

LETTRE CXXXII.

AU MEME.

JE ne savais pas cette mort funeste. J'ai écrit au roi ce matin à six heures, sur cette sotte affaire d'*Henning*, et j'ai écrit à neuf, pour témoigner au roi ma douleur, et pour lui demander pardon de lui avoir parlé d'affaire.

Je ne ferai certainement point de procès dans ce pays-ci. J'aime beaucoup mieux tout perdre. Cela est bien plus aisé; et l'expérience doit servir. Rien ne serait d'ailleurs plus impertinent qu'un procès contre un voleur inconnu. Je me

soucie même fort peu que le roi se mêle de cette bagatelle, et je vous prie de lui dire, que je ne suis occupé que de sa douleur et de la mienne. 1751.

LETTRE LXXXIII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le.....

Io sono un poco casalingo, e pigro, mio caro signor conte; voi sapete qual sia il cattivo stato della mia sanità. Non ò gran cura di fare otto miglia per ritornare alla mia cella. Aspetterò dunque il mio gentil frate nel nostro monastero; e quando egli avrà disposto del pomo in favor della polputa *Venere* astrua, quando avrà goduto a bastanza i favori della sua *Elena*, quando avrà veduto tutte le regine, tutti i principi, e tutti quanti; ritornerà piacevolmente a noi poveri romiti, ritornerà a suoi dotti, e leggiadri lavori, a quelle ingegnose ed istruttive lettere, che faranno l'onor della bella Italia e le delizie di tutte le nazioni. Le baccio di cuore le mani.

LETTRE LXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, 25 septembre.

Mon cher ange, parlons d'abord de *Catilina* et de *Nonnius*; car, si je me mettais d'abord sur vos bontés, sur les regrets que vous, et ma nièce,

——— et mes amis m'inspirent continuellement, je ne
1751. finirais jamais ; il n'y aurait plus de place pour Rome sauvée.

Sans doute, il y a beaucoup d'obscurité dans la manière dont on expédiait ce pauvre *Nonnius* ; mais il est aisé d'éclaircir tout cela en deux mots.

Je commence par faire dire à *Aurélie*, au troisième acte :

Et je te donne au moins, quoi qu'on puisse entreprendre,
Le temps de quitter Rome et d'oser t'y défendre ;
Je vole et je reviens.

Cette promesse de revenir, fait déjà voir qu'elle ne sera pas long-temps avec son père, et donne à *Catilina* le loisir d'exécuter son projet, dès qu'*Aurélie* aura quitté *Nonnius*. Il faut qu'on sente aussi qu'il ne compte point du tout sur le pouvoir de sa femme auprès de *Nonnius*. Ainsi, il dit à part :

Ciel, quel nouveau danger !
Ecoutez... le sort change, il me force à changer....
Je me rends, je vous cède, il faut vous satisfaire....
Mais songez qu'un époux est pour vous plus qu'un père, etc.

ensuite quand il a laissé sortir *Aurélie*, voici l'ordre précis qu'il donne à *Martian* et à *Septime* :

Vous, fidelle affranchi, brave et prudent Septime,
Et toi, cher Martian, qu'un même zèle anime,
Observez Aurélie, observez Nonnius ;
Allez, et dans l'instant qu'ils ne se verront plus,
Abordez-le en secret, parlez-lui de sa fille,
Peignez-lui son danger, celui de sa famille,
Attirez-le en parlant vers ce détour obscur, etc.

Il me ſemble qu'à préſent tout eſt éclairci. Vous ſavez qu'il a dit, quelques vers auparavant, que l'entretien de *Nonnius* et d'*Aurélie* lui donnerait le temps néceſſaire à ſon deſſein : c'eſt donc cet entretien qui facilite évidemment la mort de *Nonnius ; Aurélie* a donc très-grande raiſon de dire que c'eſt en demandant grâce à ſon père qu'elle l'a conduit à la mort ; et alors de ces deux vers, 1751.

Et pour mieux l'égorger, le prenant dans mes bras,
J'ai préſenté ſa tête à ta main ſanguinaire.

ces deux vers, dis-je, n'ont plus de ſens équivoque, et en ont un très-touchant.

A l'égard du vers : *Vous nous perdez tous trois ; je vous en avertis*, qui rime à *démenti*, il rime très-bien ; il eſt permis d'ôter l'*s* aux verbes en *ir*. *Racine* a uſé de cette permiſſion en pareil cas :

Viſir, je vous en averti,
Et ſans compter ſur moi prenez votre parti.

Il faut, dans une tragédie, certains vers qui ſemblent proſaïques, pour relever les autres, et pour conſerver la nature du dialogue. Cependant j'aimerais infiniment mieux les vers ſuivans :

Ne vous aveuglez point, vous nous perdez tous trois.
Je ſais qu'en vos conſeils on compte peu ma voix,
Qu'on y ménage à peine une épouſe timide ;
Je ſais, Catilina, que ton ame intrépide
Sacrifira ſans trouble et ta femme et ton fils.
A l'eſpoir incertain d'accabler ton pays, etc.

. . . . . .

Tu n'es plus qu'un tyran, tu ne vois plus en moi
Qu'une épouſe tremblante, indigne de ta foi, etc.

1751. Je vous supplie donc de communiquer à ma chère nièce toutes ces petites corrections, qu'elle aura la bonté de faire copier sur la pièce. Votre critique du vers, *ont écrit dans le sang*, est très-juste. Voici comme je corrige cet endroit :

Achevez son naufrage, allez, braves amis,
Les destins du sénat en vos mains sont remis,
Songez que ces destins sont celui de la terre.
Ce n'est point conspirer, c'est déclarer la guerre;
C'est reprendre vos droits, et c'est vous resaisir
De l'univers dompté qu'on osait vous ravir;
L'univers votre bien, le prix de votre épée;
Au sein de vos tyrans je vais la voir trempée.
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

UN CONJURÉ.

Nous attestons Sylla, nous en jurons par toi.

UN CONJURÉ.

Périsse le sénat!

UN AUTRE.

Périsse l'infidelle!

et à l'égard du vers,

L'ambition l'emporte, évanouissez-vous.

ce mot *évanouissez-vous* appartient à tout le monde. Dieu me garde de voler *vains fantômes d'Etat*. Je ne sais pas ce que c'est qu'un *fantôme d'Etat*. Plus ce lis ce *Corneille*, plus je le trouve le père du galimatias, aussi bien que le père du théâtre.

Mon cher ange, voilà à peu-près tout ce que vous avez demandé; mais, comme j'aime à vous obéir en tout, j'ajouterai encore un vers. Vous n'aimez pas,

Voilà tout ton service, et voilà tous tes titres.

Aimez-vous mieux,
Ce sont là tes exploits, ton service et tes titres. 1751.

Il ne s'agit plus que de copier ces rapetassages. Vous m'avouerez que vous devez vous intéresser un peu à un ouvrage qui est devenu le vôtre, par les bons conseils que vous m'avez donnés. Vous sentez par combien des raisons il est essentiel que la pièce soit donnée au public, après avoir été promise. Il ne s'agit pas ici seulement d'une vaine réputation, toujours combattue par l'envie; le succès de l'ouvrage est devenu un point capital pour moi, et un préalable nécessaire, sans lequel je ne pourrais faire à Paris le voyage que je projette. O Athéniens!

LETTRE LXXXV.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 2 septembre.

J'AI encore le temps, ma chère enfant, de vous envoyer un nouveau paquet. Vous y trouverez une lettre de *la Métrie* pour M. le maréchal de *Richelieu*; il implore sa protection. Tout lecteur qu'il est du roi de Prusse, il brûle de retourner en France. Cet homme si gai, et qui passe pour rire de tout, pleure quelquefois comme un enfant d'être ici. Il me conjure d'engager M. de *Richelieu* à lui obtenir sa grâce. En vérité, il ne faut jurer de rien sur l'apparence.

La Métrie, dans ses préfaces, vante son extrême félicité d'être auprès d'un grand roi qui lui lit quelquefois ses vers, et en secret il pleure

avec moi. Il voudrait s'en retourner à pied;
1751. mais moi !.... pourquoi suis-je ici? Je vais bien vous étonner.

Ce *la Métrie* est un homme sans conséquence, qui cause familiérement avec le roi après la lecture. Il me parle avec confiance; il m'a juré qu'en parlant au roi, ces jours passés, de ma prétendue faveur et de la petite jalousie qu'elle excite, le roi lui avait répondu : *J'aurai besoin de lui encore un an, tout au plus; on presse l'orange, et on en jette l'écorce.*

Je me suis fait répéter ces douces paroles; j'ai redoublé mes interrogations; il a redoublé ses sermens. Le croirez-vous? dois-je le croire? cela est-il possible? Quoi! après seize ans de bontés, d'offres, de promesses; après la lettre qu'il a voulu que vous gardassiez comme un gage inviolable de sa parole! et dans quel temps encore, s'il vous plait? dans le temps que je lui sacrifie tout pour le servir, que non-seulement je corrige ses ouvrages, mais que je lui fais à la marge une rhétorique, une poétique suivie, composée de toutes les réflexions que je fais sur les propriétés de notre langue, à l'occasion des petites fautes que je peux remarquer; ne cherchant qu'à aider son génie, qu'à l'éclairer et qu'à le mettre en état de se passer en effet de mes soins!

Je me fesais assurément un plaisir et une gloire de cultiver son génie; tout servait à mon illusion. Un roi qui a gagné des batailles et des provinces, un roi du Nord qui fait des vers en notre langue, un roi enfin que je n'avais pas cherché, et qui

me disait qu'il m'aimait ! Pourquoi m'aurait-il fait tant d'avances ? je m'y perds ; je n'y conçois rien. J'ai fait ce que j'ai pu pour ne point croire *la Métrie*. 1751.

Je ne sais pourtant. En relisant ses vers, je suis tombé sur une épître à un peintre nommé *Pène*, qui est à lui ; en voici les premiers vers :

Quel spectacle étonnant vient de frapper mes yeux !
Cher Pène, ton pinceau te place au rang des Dieux.

Ce *Pène* est un homme qu'il ne regarde pas. Cependant c'est *le cher Pène*, *c'est un dieu*. Il pourrait bien en être autant de moi ; c'est-à-dire, pas grand'chose. Peut-être que, dans tout ce qu'il écrit, son esprit seul le conduit, et le cœur est bien loin. Peut-être que toutes ces lettres, où il me prodiguait des bontés si vives et si touchantes, ne voulaient rien dire du tout.

Voilà de terribles armes que je vous donne contre moi. Je serai bien condamné d'avoir succombé à tant de caresses. Vous me prendrez pour M. *Jourdain* qui disait : *Puis-je rien refuser à un seigneur de la cour qui m'apelle son cher ami.* Mais je vous répondrai : C'est un roi aimable.

Vous imaginez bien quelles réflexions, quel retour, quel embarras, et, pour tout dire, quel chagrin l'aveu de *la Métrie* fait naître. Vous m'allez dire : Partez ; mais moi je ne peux pas dire : Partons. Quand on a commencé quelque chose, il faut le finir ; et j'ai deux éditions sur les bras, et des engagemens pris pour quelques mois. Je suis en presse de tous les côtés. Que faire ? ignorer que *la*

1751. *Métrie* m'ait parlé, ne me confier qu'à vous, tout oublier, et attendre. Vous ſerez ſurement ma conſolation. Je ne dirai point de vous: Elle m'a trompé en me jurant qu'elle m'aimait. Quand vous ſeriez reine, vous ſeriez ſincère.

Mandez-moi, je vous en prie, fort au long tout ce que vous penſez, par le premier courrier qu'on dépêchera à milord *Tirconel*.

LETTRE LXXXVI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, ſeptembre.

MON cher *Iſaac*, ſoyez le bien revenu dans votre terre promiſe. Je viendrais y adorer le Dieu des armées avec vous, et me mettre aux pieds de votre *Rebecca*, ſi je me portais bien: et même, ſain ou malade, je viendrai vous voir, en cas que vous m'aimiez un peu; car, ſi mon cher *Iſaac* me traite en iſmaélite, je ne ferai point de pélerinage pour lui.

LETTRE LXXXVII.

AU MEME.

J'AI reçu votre lettre et celle de madame *Denis*; je vous en remercie. Ah! ah! vous m'appelez *monſieur*; et moi, ſur la parole du maréchal de *Richelieu* et de ma nièce, croyant que vous m'aimiez toujours, je vous diſais bonnement, *mon cher Iſaac*! Eh bien, *monſieur*, je vous aime de tout mon cœur; je grille de vous embraſſer.

Je

Je vous prie de me mettre aux pieds de votre muse, madame la marquise d'*Argens*, et je vous prie sur-tout de me conserver une amitié qui fera ici la douceur de ma vie. 1751.

LETTRE LXXXVIII.

AU MEME.

TRÈS-CHER frère, vous me faites un grand plaisir. Je lirai le tout avec avidité, et je voudrais avoir les autres tomes. En vérité, il faudrait abolir la sottise, une fois pour toutes; ce ferait un petit amusement. Frère, j'ai corrigé les morceaux de la dernière partie qui vous avaient paru équivoques, ainsi que j'ai corrigé le vers sur *Desfréaux*, que le roi avait condamné avec raison. Mon frère, il faut passer sa vie à se corriger. Bonjour, digne ennemi du fanatisme et de la friponnerie.

LETTRE LXXXIX.

AU MEME.

FRÈRE, vous avez un don de DIEU pour connaître les hommes. Je bénirai le Dieu de nos pères, si on découvre que ce saint de Marseille est un fripon d'Italie. N'est-il pas parent du révérend père *Mecenati*? Frère, il faut approfondir cette affaire, et ne point porter de jugemens téméraires. Cet homme est prêtre, il a son obédience en bonne forme, sa croix de mathurin, il parle latin. ... Un matelot piémontais ne parle point

1751. latin. Invoquos le Saint-Esprit, et examinons cet homme avant de le condamner.

Vis content et heureux.

LETTRE XC.

AU MEME.

FRÈRE équitable, vous avez lu le libelle de *Boindin*; lisez, je vous prie, la réponse, et jugez. Je n'entre point dans la discussion des interrogatoires d'un savetier et d'un décroteur; je renvoie, sur cet article, au jugement prononcé par les juges qui ont examiné les variations des témoins subornés, et ont jugé en conséquence. Ces détails d'ailleurs alongeraient trop l'article, et seraient indignes du public et de l'ouvrage. Il est question, dans cette dernière partie, des gens de lettres célèbres, et non des savetiers célèbres. Enfin, lisez-moi, et jugez-moi. Ayez la bonté de me renvoyer le livre avec votre décision. *Vale, et me ama.*

LETTRE XCI.

AU MEME.

FRÈRE, *si loquela sua manifestum hunc facit*, s'il est piémontais, matelot et fripon, Dieu soit loué, et les méchans confondus. Mais cette belle obédience! mais cette croix! mais ces lettres! Frère, il y a de grandes présomptions contre ce saint. Cependant, tremblons de condamner nos frères légérement, examinons encore. Craignons les justes jugemens de DIEU.

Je me recommande à vos prières, et je m'anéantis devant le Tout-puissant. La paix soit avec vous. 1751.

LETTRE XCII.

A M. LE DUC D'UZÉS.

A Berlin, le 14 septembre.

Je dois à votre gout pour la litterature, monsieur le Duc, la lettre dont vous m'honorez; ce goût augmente encore ma sensibilité, et c'est pour moi un nouveau sujet de remercimens. Vous ne pouvez assurément mieux faire, dans le loisir que votre gloire, vos blessures et la paix vous ont donné, que de cultiver un esprit aussi solide que le vôtre. Il n'y a guère que du vide dans toutes les choses de ce monde; mais il y en a moins dans l'étude qu'ailleurs: elle est une grande ressource dans tous les temps, et nourrit l'ame jusqu'au dernier moment. Je suis auprès d'un grand roi qui, tout roi qu'il est, s'ennuierait s'il ne pensait pas comme vous; et je ne me suis rendu auprès de lui, après seize ans d'attachement, que parce qu'il joint à toutes ses grandes qualités, celle d'aimer passionnément les arts. J'ai résisté à la tentation de vivre auprès de lui, tant qu'a vécu madame *du Châtelet* dont je vois, avec consolation, que vous n'avez pas perdu la mémoire. Je crois que madame la duchesse de *la Vallière*, votre sœur, et madame de *Luxembourg* m'ont un peu abandonné depuis ma désertion; mais je leur ferai toujours fidellement

dévoué. Je ne suis guère à portée, à la cour
1751. du roi de Prusse, de lire les thêmes que des écoliers composent pour des prix de l'académie de Dijon; mais sur l'exposé que vous me faites, je suis bien de votre avis; il me paraît même très-indécent qu'une académie ait paru douter si les belles-lettres ont épuré les mœurs.

Messieurs de Dijon voudraient-ils qu'on les crût de malhonnêtes gens? Des gens de lettres ont quelquefois abusé de leurs talens; mais de quoi n'abuse-t-on pas? J'aimerais autant qu'on dit qu'il ne faut pas manger, parce qu'on peut se donner des indigestions. Irai-je dire à ces dijonais que toutes les académies sont ridicules, parce qu'ils ont donné un sujet qui a l'air de l'être? Tout cela n'est autre chose qu'une mépriſe et qu'une fausse conclusion du particulier au général.

Je ne connais pas non plus les petites brochures contre M. de *Montesquieu*. J'aurais souhaité que son livre eût été aussi méthodique et aussi vrai qu'il est plein d'esprit et de grandes maximes; mais, tel qu'il est, il m'a paru utile. L'auteur pense toujours, et fait penser; *c'est un roide jouteur*, comme dit *Montagne*; ses imaginations élancent les miennes. Madame *du Deffant* a eu raison d'appeler son livre *de l'esprit sur les lois*; on ne peut mieux, ce me semble le définir. Il faut avouer que peu de personnes ont autant d'esprit que lui, et sa noble hardiesse doit plaire à tous ceux qui pensent librement. On dit qu'il n'a été attaqué que par des esclaves des préjugés;

c'eſt un des mérites de notre ſiècle que ces eſclaves ne ſoient pas dangereux. Ces miſérables voudraient que le reſte du monde fût garotté des mêmes chaînes qu'eux. 1751.

Vous ne paraiſſez pas fait pour partager ces chaînes aviliſſantes de l'eſprit humain, et vous penſez ſur tout en *magnanime pair de France*. Vous m'annoncez une correſpondance qui me flatte beaucoup. J'eſpère être à Paris dans quelques mois, et y recevoir les marques de confiance dont vous m'honorerez. Je m'en rendrai digne par ma diſcrétion et par la vérité avec laquelle je vous parlerai.

Je ſuis avec beaucoup de reſpect, etc.

LETTRE XCIII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Potsdam, 24 ſeptembre.

Non poſſo imaginare, caro mio conte, quali ſiano i commenti fatti in Roma intorno alla donnazione del noſtro rè piucchè eretico. Se io l'aveſſi poſto in purgatorio, ben converrebbe alla corte romana di concederli alcune indulgenze; ma giacchè l'ò dannato affatto ſenza miſericordia, non veggo ciò che i moderni romani abbiano a fare coll' emulatore degli antichi. Vi ringrazio della voſtra ſavia e leggiadra riſpoſta a queſto indifeſo ſcrittore, a queſto valente cardinal *Quirini*; egli mi a favorito d'una lettera, e d'alcune nuove ſtampe dove la ſua modeſtia è vigoroſamente combattuta. Non gli è

1751. ancora risposto, ma lo farò coll' ajuto di dio, di voi, mio agno di Padova, e di Berlino: *Si, Mimnermus uti censet, sine amore jocisque non est vivendum, vivas in amore jocisque*; ma non vi scordate del vostro ammiratore ed amico.

LETTRE XCIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 octobre.

Mon cher ami, je vous suis bien obligé de vos petites notes. Je ne puis concevoir comment le mot de *dernière fille* a pu échapper, puisque je dis précisément le contraire, pag. 49, tome II. Je crois que vous n'avez pas cette page 49. Je vous supplie d'ôter seulement ce mot de *dernière*, en attendant que je mette un carton. Figurez-vous qu'on imprime à huit lieues de moi, et qu'il se glisse bien des fautes. M. de *Caumartin* (j'entends le vieux conseiller d'Etat) m'assura que le roi avait assisté deux fois au conseil des parties. C'est une anecdote qu'il faudrait approfondir, et dont vous êtes à portée de vous instruire.

Croyez-vous qu'il faille absolument ôter de ce char le duc de Bretagne? J'en suis fâché, cela était touchant; cependant, il faudra bien s'y résoudre. Je n'écrirai point, cet ordinaire, à ma nièce, j'ai un peu de fièvre, et je n'écris qu'avec peine. Je vous prie de lui dire qu'elle ne montre qu'à peu de personnes les feuilles imprimées que je lui ai envoyées, mais que sur-tout elle raye ce mot de *dernière*.

Je suis persuadé qu'elle réussira dans la conspiration de Rome comme dans celle de la Mecque. 1751.
Tout le monde dit que *Dubois* est devenu un grand acteur; voilà une bonne aubaine pour notre Rome, que je recommande toujours à vos soins paternels.

Je vous supplierai d'examiner un peu scrupuleusement le premier tome de *Louis XIV*, que vous aurez probablement bientôt. Je mettrai ici tant de cartons qu'on voudra; vous savez que je ne plains pas ma peine, et que j'aime à me corriger.

Adieu, mon cher ange; dites bien à madame *Denis* combien elle est adorable. J'ai été tenté de partir sur la jument *Borak* de *Mahomet*, pour venir l'embrasser; mais je n'ai pas assez de santé pour voyager à présent. Je suis tout malingre et *dulces moriens reminiscitur Argos*. Adieu; mes respects aux anges; vous êtes mon argos.

LETTRE XCV.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, 29 octobre.

Vous êtes de mon avis; cela me fait croire que j'ai raison; sans cela je n'en croirais rien. Nous nous sommes entendus de bien loin. Je me conseillais tout ce que vous me conseillez; mais vraiment, je dois plus que jamais admirer votre savoir-faire: vous triomphez des cabales et même des dévots; vous faites jouer la religion mahométane. Il n'appartenait assurément qu'aux musulmans de se plaindre; car j'ai fait *Mahomet* un

peu plus méchant qu'il n'était; aussi milord
1751. *Maréchal* me mande-t-il que sa jeune turque, qu'il a menée à *Mahomet*, a été très-scandalisée. Elle prétend que je lui avais dit beaucoup de bien de son prophète à Berlin; cela peut être; il faut être poli. Comment ne pas louer *Mahomet* devant les femmes, qui sont notre récompense dans son paradis?

Je me flatte que vous vous donnerez bien de garde de passer sitôt de la Mecque à Rome. Laissons dormir quelque temps *Cicéron*, et prions DIEU qu'il n'endorme point son monde.

Ma chère plénipotentiaire, j'ai bien peur que mes lettres ne passent pas long-temps par milord *Tirconel*. Il s'est avisé de se rompre un gros vaisseau dans la poitrine. C'est la plus large et la plus forte poitrine du monde; mais l'ennemi est dans la place, et il y a tout à craindre.

Je rêve toujours à l'*écorce d'orange*; je tâche de n'en rien croire, mais j'ai peur d'être comme les cocus, qui s'efforcent à penser que leurs femmes sont très-fidelles. Les pauvres gens sentent au fond de leur cœur quelque chose qui les avertit de leur désastre.

Ce dont je suis très-sûr, c'est que mon gracieux maître m'a honoré d'un bon coup de dent, dans les mémoires qu'il a faits de son règne depuis 1740. Il y a, dans ses poésies, quelques épigrammes contre l'empereur et contre le roi de Pologne. A la bonne heure; qu'un roi fasse des épigrammes contre des rois, cela peut même aller jusqu'aux ministres; il ne devrait pas grêler sur le persil.

Figurez-vous

Figurez-vous que sa Majesté, dans ses goguettes, a affublé son secrétaire *Darget* d'un bon nombre de traits dont le secrétaire est très-scandalisé. Il lui fait jouer un plaisant rôle dans son poëme du Palladion, et le poëme est imprimé. Il y en a, à la vérité, peu d'exemplaires. 1751.

Que voulez-vous que je vous dise? Il faut se consoler, s'il est vrai que les grands aiment les petits dont il se moquent; mais aussi, s'ils s'en moquent et ne les aiment point, que faire? se moquer d'eux à son tour tout doucement, et les quitter de même. Il me faudra un peu de temps pour retirer les fonds que j'avais fait venir dans ce pays-ci. Ce temps sera consacré à la patience et au travail; le reste de ma vie doit vous l'être.

Je suis très-aise du retour de frère *Isaac d'Argens*. Il a d'abord été un peu ébouriffé, mais il s'est remis au ton de l'orchestre. Je l'ai rapatrié avec *Algarotti*. Nous vivons comme frères; ils viennent dans ma chambre dont je ne sors guère, de-là nous allons souper chez le roi, et quelquefois assez gaiement. Celui qui tombait du haut d'un clocher, et qui se trouvant fort mollement dans l'air, disait: *Bon, pourvu que cela dure*, me ressemblait assez.

Bonsoir, ma très-chère plénipotentiaire; j'ai grande envie de tomber à Paris dans ma maison.

1751.

LETTRE XCVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, 13 novembre.

Mon cher ange, j'ai pour principe qu'il faut croire ses amis. Vous ne me paraissez pas tout à fait du parti d'*Aurélie* ; elle vous a paru faible, et, dans le fond, vous ne seriez pas fâché qu'elle eût le nez un peu plus à la romaine; pour moi j'avais du penchant à la faire douce et tendre. Si j'étais peintre, je peindrais *Catilina* les yeux égarés et l'air terrible, *Cicéron* faisant de grands gestes, *Caton* menaçant, *César* se moquant d'eux, et *Aurélie* craintive et éplorée; mais on veut au théâtre de Paris, dans le royaume des femmes, que les femmes soient plus importantes. J'avais oublié cette loi de votre nation si contraire à la loi salique. Il n'est pas étonnant que je sois devenu si peu galant dans le couvent de frère *Philippe* où il n'y a point d'oies ; mais enfin j'ai cédé : la pluralité l'a emporté. J'ai repeint la femme de *Catilina*, et je lui ai donné des traits un peu plus mâles. Enfin, j'ai refait trois actes. Les deux premiers sur-tout sont entièrement différens. *Algarotti* prétend que cela est beaucoup mieux ; vous en jugerez ; pour moi je suis jusqu'à présent de son avis. Il y a près de quinze jours que ces trois premiers actes sont partis escortés d'un quatrième. J'ai fait tout ce que j'ai pu ; mes maladies ne m'ont point découragé ; les contradictions ne m'ont point rebuté. J'ai imaginé qu'il fallait que *Catilina*

aimât sa femme; il ne l'aime, à la vérité, qu'en *Catilina*, mais s'il ne la regardait que comme une personne indifférente dont il se sert pour cacher des armes dans sa cave, cette femme serait trop peu de chose. Un personnage n'intéresse guère que quand un autre personnage s'intéresse à lui, à moins qu'il n'ait une violente passion; et ce n'est pas ici le cas des passions violentes. Enfin, vous verrez la façon dont j'ai remanié tout cela. Un Siècle à finir, une édition nouvelle de toutes mes rêveries que je réforme d'un bout à l'autre, et Rome sauvée par-dessus: en voilà beaucoup pour un malade. Je vous prie d'encourager madame *Denis* à donner Rome sauvée. Je ne puis en refuser l'impression à mon libraire qui fait ma nouvelle édition, et à qui je l'ai promise; c'est une parole à laquelle je ne peux manquer. 1751.

J'ai envoyé aussi l'ancienne Adélaïde pour laquelle vous vous sentirez un peu de faible; mais gardez-vous bien de la préférer à Rome. Croyez fermement, malgré le ton doucereux de notre théâtre, qu'une scène de César et de Catilina vaut mieux que toute Adélaïde. Je ne sais pas trop ce que madame *Denis* a été faire à Fontainebleau avant qu'on donne Rome sauvée; c'est après le succès (supposé que nous en ayons) qu'il fallait aller là. Je crains un peu cette entrevue pour le moment présent. On croit le Catilina de *Crébillon* un chef-d'œuvre; il n'y a que le succès d'un bon ouvrage et le temps qui puissent détromper.

1751. On dit que l'abbé de *Bernis* va être ambassadeur à Venise. Je plains le procurateur de Saint-Marc, s'il a une jolie femme.

Adieu, mes chers anges; je baise toujours le petit bout de vos ailes. Aviez-vous entendu parler d'un médecin, nommé *la Métrie*, brave athée, gourmand célèbre, ennemi des médecins, jeune, vigoureux, brillant, regorgeant de santé? Il va secourir milord *Tirconel* qui se mourait; notre irlandais lui fait manger tout un pâté de faisan, et le malade tue son médecin. *Astruc* en rira, s'il peut rire.

LETTRE XCVII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, 13 novembre.

Ce *la Métrie*, cet homme machine, ce jeune médecin, cette vigoureuse santé, cette folle imagination, tout cela vient de mourir pour avoir mangé, par vanité, tout un pâté de faisan aux truffes. Voilà, mon héros, une de nos farces achevée. *La Métrie* est mort précisément de la même maladie dont le roi réchappa si heureusement en 1744. Il laisse à Berlin une maîtresse éplorée, qui malheureusement n'est pas jolie, et à Paris des enfans qui meurent de faim. Il a prié milord *Tirconel*, par son testament, de le faire enterrer dans son jardin.

Vous avez peut-être reçu, Monseigneur, une grande ennuyeuse lettre de moi, où j'avais l'honneur de vous parler de ce pauvre diable. Je vous

importunais encore d'une certaine terre d'Aſſay, qui eſt dans votre cenſive, et pour laquelle il y a un procès que vous pourriez, dit-on, avoir la bonté de terminer un jour par un doux accord. Ma nièce veut qu'on vende cette terre. Hélas! très-volontiers. Vous êtes mon ſeigneur ſuzerain, et vous ferez de moi tout ce que vous voudrez. Elle prétend auſſi que vous ne voulez pas qu'*Aurélie* ſoit traitée en petite fille, et que *Catilina* et *Céthégus* la renvoient faire de la tapiſſerie au premier acte. Vous la voulez plus néceſſaire, plus réſolue, plus reſpectée dans la maiſon. Je ſuis entiérement de votre avis. Le trois premiers actes ſont abſolument changés et envoyés. Je ne veux pas en avoir le démenti. Ce petit triomphe, ſi c'en eſt un, ſera amuſant. Nous vous fournirons d'autres batelages pour votre année. 1751.

En attendant, je vous prie, à vos heures perdues, de parcourir ce que ma nièce doit avoir l'honneur de vous confier du Siècle de *Louis XIV*. J'aurais bien voulu en raiſonner avec vous à Richelieu, mais on ne peut pas être par-tout. Il y a plus d'un ciel dans ce monde. Celui de Potſdam me plaît toujours beaucoup, ſans me faire oublier le vôtre. La ſociété eſt douce et délicieuſe. Ma machine va fort mal, mais mon ame va bien, elle eſt tranquille; et cette ame eſt toute à vous. Je ſerais bien fâché qu'elle quittât mon corps ſans vous avoir fait ſa cour. De près ou de loin, ſain ou malade, philoſophe ou faible, je vous ſuis bien tendrement dévoué juſqu'au dernier moment de ma drôle de vie.

Adieu, Monseigneur; daignez m'aimer toujours
1751. un peu, et vous souvenir un peu de votre ancien serviteur dans le chien de tourbillon où vous êtes. Jouissez, digérez tout le plus long-temps qu'il est possible, et goûtez ce songe de la vie.

LETTRE XCVIII.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, 14 novembre.

PROTECTRICE de l'Alcoran, nous sommes tous ici malades. Milord *Tirconel* empire, le comte de *Rothembourg* se meurt, *Darget* se plaint à DIEU et aux dames du col de sa vessie; pour le major *Chasot*, qui a dû vous rendre une lettre, il s'était emmailloté la tête et avait feint une grosse maladie pour avoir permission d'aller à Paris. Il se porte bien celui-là, et si bien qu'il ne reviendra plus. Il avait pris son parti depuis long-temps; mais notre fou de *la Métrie* n'a point fait semblant; il vient de prendre le parti de mourir. Notre médecin est crevé à la fleur de son âge, brillant, frais, alerte, respirant la santé et la joie, et se flattant d'enterrer tous ses malades et tous les médecins; une indigestion l'a emporté.

Je ne reviens point de mon étonnement. Milord *Tirconel* envoie prier *la Métrie* de venir le voir pour le guérir ou pour l'amuser. Le roi a bien de la peine à lâcher son lecteur qui le fait rire, et avec qui il joue. *La Métrie* part, arrive chez son malade dans le temps que madame *Tirconel* se met à table, il mange et boit, et parle, et

rit plus que tous les convives ; quand il en a jusqu'au menton, on apporte un pâté d'aigle déguisé en faisan, qu'on avait envoyé du Nord, bien farci de mauvais lard, de hachis de porc et de gingembre ; mon homme mange tout le pâté, et meurt le lendemain chez milord *Tirconel*, assisté de deux médecins dont il s'était moqué. Voilà une grande époque dans l'histoire des gourmands. 1751

Il y a actuellement une grande dispute pour savoir s'il est mort en chrétien ou en médecin. Le fait est qu'il pria le comte de *Tirconel* de le faire enterrer dans son jardin. Les bienséances n'ont pas permis qu'on eût égard à son testament. Son corps, enflé et gros comme un tonneau, a été porté, bon gré mal gré, dans l'église catholique où il est tout étonné d'être. Ma chère enfant, les chênes tombent, et les roseaux demeurent. Le roi a fait pour moi une ode pour m'exhorter à vieillir et à mourir. J'ai bien corrigé son ode, et je ne m'en porte pas mieux. Il me traite vraiment de divin, comme le peintre *Pène*. Nous savons ce que ces mots-là signifient. Cette lettre vous sera rendue par le tartare païen de milord *Maréchal*, qu'il a dépêché ici. Dieu conduise ce bon calmouc au plus vîte.

1751.

LETTRE XCIX.

A M. LE DUC D'UZÈS.

A Potsdam, 4 décembre.

C'EST par un heureux hasard, monsieur le Duc, que je reçus, il y a quinze jours, votre lettre du 2 octobre par la voie de Genève. Il y avait longtemps que deux génevois qui s'étaient mis en tête d'entrer au service du roi de Prusse, m'envoyaient régulièrement de si gros paquets de vers et de prose, qui coûtaient un louis de port et qui ne valaient pas un denier, qu'enfin j'avais pris le parti de faire dire au bureau des postes de Berlin que je ne prendrais aucun paquet qui me serait adressé de Genève. Je fus averti, le 15 novembre, qu'il y en avait un d'arrivé avec un beau manteau ducal; ce magnifique symbole d'une dignité peu républicaine me fit douter que ce n'était pas de la marchandise génevoise qu'on m'adressait. J'envoyai retirer le paquet, et j'en fus bien récompensé en lisant les réflexions pleines de profondeur et de justesse que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. J'y aurais répondu sur le champ, mais il y a quinze jours que je suis au lit, et je ne peux pas encore écrire. Ainsi vous permettrez que je dicte tout ce que l'estime la plus juste et le plaisir de trouver en vous un philosophe peut inspirer à un pauvre malade.

Il paraît, monsieur le Duc, que vous connaissez très-bien les hommes et les livres, et les affaires de ce monde. Vous faites l'histoire de la cour

quand vous dites que, de quarante années, on en passe souvent trente-neuf dans les inutilités. 1751.
Rien n'est plus vrai, et la plupart des hommes meurent sans avoir vécu. Vous vivez beaucoup, puisque vous pensez beaucoup; c'est du moins une consolation pour une ame bien faite. Il y en a peu qui soient capables de se supporter elles-mêmes dans la retraite. Le tourbillon du monde étourdit toujours, et la solitude ennuie quelquefois. Je m'imagine que vous n'êtes pas solitaire à Uzès, que vous y avez quelque compagnie digne de vous, à qui vous pouvez communiquer vos idées. Il faut que les ames pensantes se frottent l'une contre l'autre, pour faire jaillir de la lumière. Ne feriez-vous point à Uzès à peu-près comme le roi de Prusse à Potsdam, soupant avec trois ou quatre philosophes, après avoir expédié les affaires de votre duché? Cette vie serait assez douce. Il y a apparence que c'est la meilleure, puisque c'est celle qu'a choisi un homme qui pouvait vivre avec tout le fracas de la puissance et tout l'attirail de la vanité. Il me semble encore que vos idées philosophiques sont semblables aux siennes. Ce n'est pas une chose ordinaire qu'il y ait des rois et des ducs et pairs philosophes. Pour rendre la ressemblance plus complète, vous m'annoncez quelques poésies; en vérité c'est tout comme ici, et je crois que la nature vous avait fait naître pour être duc et pair à Potsdam. Je comptais passer l'hiver à Paris, mais les bontés du roi d'un côté,

1751. et mes maladies de l'autre, m'ont retenu, et je me suis partagé entre mon héros et mon apothicaire. Si vous voulez ajouter à la félicité de mon ame, et diminuer les souffrances de mon corps, envoyez-moi les ouvrages dont vous me parlez. Je garderai le secret le plus inviolable. Je ne les montrerai au roi qu'en cas que vous me l'ordonniez, et je vous dirai ce que je croirai la vérité. Ayez la bonté de recommander d'adresser les paquets par Nuremberg et par les chariots de poste, comme on envoie les marchandises; car les gros paquets de lettres qui sont portés par les courriers, sont toujours ouverts dans trois ou quatre bureaux de l'Empire. Chaque prince se donne ce petit plaisir; ces messieus-là sont fort curieux.

Pardonnez, monsieur le Duc, à un pauvre malade, et recevez les respects, etc.

LETTRE C.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

14 décembre.

Mon cher ami, le nez à la romaine doit être alongé de quelques lignes, car notre *Aurélie* ne dit plus:

Ne suis-je qu'une esclave au silence réduite,
Par un maître absolu dans le piége conduite?

Ni

Une esclave trop tendre, encor trop peu soumise.

mais elle dit:

J'ignore à quels desseins ta fureur s'est portée;
S'ils étaient généreux tu m'aurais consultée.

Elle parle dans ce goût; elle est tendre, mais elle est ferme; elle s'anime par degrés; elle aime, mais en femme vertueuse; et on sent que dans le fond elle impose un peu à *Catilina*, tout impitoyable qu'il est. J'ai tâché de ne mettre, dans l'amour de *Catilina* pour elle, que ce respect secret qu'une vertu douce et ferme arrache des cœurs le plus corrompus; et quoique *Catilina* aime en maître, on voit qu'il tremblerait devant cette femme aimable et généreuse, s'il pouvait trembler. Ces nuances-là étaient délicates à saisir. Je ne sais si je les ai bien exprimées, mais je sais qu'il sera difficile à une actrice quelconque de les rendre. Ne me faites point de procès, mon cher ange, sur ce que *Cicéron* dit à *Catilina*. 1751.

Je te protégerai si tu n'es point coupable,
Fuis Rome si tu l'es. . . . . .

C'est précisément ce que *Cicéron* a dit de son vivant; ce sont des mots consacrés, et assurément ils sont bien raisonnables.

Quel est l'homme qui prononcera: *Eh bien! ferme, Caton*, comme on prononcerait: *Allons, ferme, Caton?* On peut aisément prévenir le ridicule où un acteur pourrait tomber en récitant ce vers. Mais n'aurons-nous point de plus grand embarras; n'y a-t-il pas bien des tracasseries à la comédie? il me semble qu'à présent tout est cabale chez vous autres, de tous les côtés.

Je ne voudrais me trouver en concurrence avec personne; je ne voudrais point combattre pour donner Catilina: je voudrais plutôt être désiré

1751. que d'entrer par la brèche. Il me semble qu'il faut laisser passer les plus pressés, et attendre que le public soit rassasié de mauvais ouvrages. Je crains encore qu'au parti de *Crébillon*, il ne se joigne un plaisir secret d'humilier à Paris un homme qu'on croit heureux à Berlin. On ne sait comment faire avec le public. Il n'y a qu'un seul secret pour lui plaire de son vivant, c'est d'être souverainement malheureux. Il n'y aura qu'à faire afficher mon agonie avec la pièce; encore le secret n'est-il pas sûr.

Je tremble aussi pour ce Siècle de *Louis XIV*. On ne me passera peut-être pas ce que l'on a passé à *Réboulet*, et à *Larrey*, et à *Limiers*, et à *la Martinière*, et à tant d'autres. C'est donc assez d'avoir été ou d'être historiographe de France pour ne devoir point écrire l'histoire? *Duclos* fait fort bien d'écrire des romans? voilà comme il faut faire sa charge pour réussir. Ses romans sont détestables, à ce qu'on dit; mais n'importe, l'auteur triomphe.

Quels mal-entendus n'y a-t-il pas eu pour ces Siècles! J'en avais envoyé deux paquets à madame *Denis*; il y en avait pour vous, pour votre société des anges: un de ces paquets a été arrêté à la douane sur la frontière; l'autre qui est arrivé, lui a été enlevé par ceux qui se sont jetés dessus; et le livre court, et les mauvaises impressions seront prises, et je suis bien fâché, et je ne sais comment faire.

Je vous demande en grâce de dire ou de faire dire au président *Hénault* qu'il y a plus d'un

mois que je lui ai adreſſé auſſi un gros paquet, avec une longue lettre. La malédiction eſt ſur tout ce que j'envoie à Paris. Vous me direz qu'en déſertant j'ai mérité cette malédiction ; mais, mon cher ange, en reſtant n'étais-je pas expoſé à une ſuite éternelle de tribulations? Après avoir été perſécuté trente ans, devais-je expirer ſous la haine implacable de ceux que l'envie armait contre moi? Il faut que les bleſſures aient été bien profondes, puiſque j'ai été forcé de m'arracher à des amis tels que vous, qui feſaient ma conſolation et mon ſecours. Comptez que, quand je penſe à tout cela (et j'y penſe ſouvent), je ſuis partagé entre l'horreur et la tendreſſe. Je vais écrire à M. le comte de *Choiſeul*, et lui envoyer des Siècles. Je ne peux prendre la voie de la poſte, cela eſt impraticable à Berlin. Plût à Dieu que ma nièce eût rattrapé ceux qu'elle a donnés ou qu'on lui a pris! *Louis XIV*, et *Catilina* me coûtent bien des tourmens; mais à Paris ils m'auraient fait mourir. 1751.

Mille tendres reſpects à tous les anges. Vous ne me parlez point de la ſanté de madame d'*Argental*. Je vous embraſſe bien tendrement.

1751.

LETTRE CI.

AU MEME.

Décembre.

Vous voyez ce qu'il me coûte pour trouver grâce devant vous! J'ai déjà envoyé à madame *Denis* trois feuilles du Siècle de *Louis XIV*. Je ne crois pas qu'elles réuſſiſſent auprès d'un certain homme de beaucoup d'eſprit, à qui j'ai grande envie de plaire. *Louis XIV* eſt ſa bête, et il me ſemble que j'en ai fait un bien grand homme dans l'adminiſtration intérieure de ſon Etat. Je ne crois pas d'ailleurs qu'on puiſſe m'accuſer d'avoir élevé le ſiècle paſſé aux dépens du ſiècle préſent; mais enfin, quiconque écrit, et ſurtout ſur des matières ſi délicates, a tout à craindre. Vous ſavez qu'on s'aviſa de ſaiſir le premier chapitre de cette hiſtoire, quand je le donnai pour eſſayer le goût du public. Il n'y a peut-être jamais eu de perſécution ſi injuſte et ſi ridicule; c'eſt aujourd'hui ce même chapitre qui a donné, j'oſe le dire, à toute l'Europe l'envie de voir le reſte. J'ai réfléchi trop tard ſur l'acharnement de l'envie qui voudrait exterminer un citoyen, parce qu'il eſt le ſeul qui ait donné à ſa patrie un poëme épique, et qu'il a réuſſi dans d'autres ouvrages qui ont plu a cette même patrie; et cette lâche envie ne ſe borne pas aux gens de lettres, elle s'étend aux plus indifférens. Le Français eſt de tous les peuples celui qui ſe plaît le plus à écraſer ceux qui le ſervent, en quelque genre que ce puiſſe être.

Vous savez tout ce que j'ai essuyé. Si j'étais resté plus long-temps à Paris, on m'y aurait fait mourir de chagrin. Certainement il n'y avait pour moi d'autre parti à prendre que de m'enfuir au plus vite. Ce parti est cruel pour un cœur aussi sensible à l'amitié que le mien ; mais comptez que j'ai bien fait de le prendre. Dieu veuille que les cabales ne subsistent plus, et qu'elles ne se déchaînent pas contre Rome sauvée et contre l'histoire du siècle. J'enverrai incessamment à madame *Denis* le premier tome tout entier ; je vous donnerai encore Adélaïde toute refondue ; il n'était pas praticable de faire un parricide d'un prince du sang, connu. *Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.* J'ai transporté la scène dans des temps plus reculés, qui laissent un champ plus libre à l'invention. La peinture des maires du palais, et des Maures qui ravageaient alors la France, vaudra bien *Charles VII* et les Anglais. Du moins, mon cher ami, je répare autant que je peux mon absence par de fréquens hommages ; j'aurais moins travaillé à Paris. 1751.

Adieu ; je vous recommande Rome et mon Siècle. Votre amitié, votre zèle et mon éloignement font beaucoup. Je me flatte que vous engagerez fortement M. de *Richelieu* dans votre parti. Je n'ai plus le temps d'écrire à ma nièce cet ordinaire ; la poste va partir ; montrez lui ma lettre, qui est pour elle comme pour vous. Ma santé est bien mauvaise, mais je travaillerai jusqu'au dernier moment à mériter votre amitié et votre suffrage. Je me recommande aux bontés de toute votre société. Je prie ma nièce de me faire réponse

1751. sur tous les petits articles qu'elle a peut-être oubliés en faveur de Rome et de la Mecque qui l'occupent. Adieu; comptez que vous n'avez jamais été aimé si tendrement à Paris que vous l'êtes à trois cents lieues.

LETTRE CII.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, 24 décembre.

Je ne vous écris plus, ma chère enfant, que par des courriers extraordinaires, et pour cause. Celui-ci vous remettra six exemplaires complets du Siècle de *Louis XIV*, corrigés à la main. Point de privilége, s'il vous plaît; on se moquerait de moi. Un privilége n'est qu'une permission de flatter, scellée en cire jaune. Il ne faudrait qu'un privilége et une approbation pour décrier mon ouvrage. Je n'ai fait ma cour qu'à la vérité, je ne dédie le livre qu'à elle. L'approbation qu'il me faut est celle des honnêtes gens et des lecteurs désintéressés.

J'aurais voulu demander à *la Métrie*, à l'article de la mort, des nouvelles de *l'écorce d'orange*. Cette belle ame, sur le point de paraître devant DIEU, n'aurait pu mentir. Il y a grande apparence qu'il avait dit vrai. C'était le plus fou des hommes, mais c'était le plus ingénu. Le roi s'est fait informer très-exactement de la manière dont il était mort; s'il avait passé par toutes les formes catholiques; s'il y avait eu quelque édification; enfin, il a été bien éclairci que ce gourmand était

mort

mort en philosophe. *J'en suis bien aise*, nous a dit le roi, *pour le repos de son ame*; nous nous sommes mis à rire, en lui aussi. 1751.

Il me disait hier devant d'*Argens* qu'il m'aurait donné une province pour m'avoir auprès de lui. cela ne ressemble pas à *l'écorce d'orange*. Apparemment qu'il n'a pas promis de province au chevalier de *Chasot*. Je suis très-sûr qu'il ne reviendra point. Il est fort mécontent, et il a d'ailleurs des affaires plus agréables. Laissez moi arranger les miennes. Est-il possible qu'on crie toujours contre moi dans Paris, et qu'on me prenne pour un déserteur qui est allé servir en Prusse. Je vous répète que cette clef de chambellan que je ne porte presque jamais, n'est qu'un bénéfice simple; que je n'ai point fait de serment; que ma croix est un joujou, auquel je préfère mon écritoire; en un mot, je ne suis point naturalisé vandale, et j'ose croire que ceux que liront l'histoire de *Louis XIV* verront bien que je suis français. Cela est étrange, qu'on ne puisse avoir un titre inutile chez un roi de Prusse, qui aime les belles-lettres sans soulever nos compatriotes! Je désire plus mon retour que ceux qui me condamnent de m'être en allé, et vous savez que ce ne sera pas pour eux que je reviendrai. Le meunier, l'âne et son fils n'ont pas essuyé plus de contradictions que moi.

On voit de loin les objets bien autrement qu'ils ne sont. Je reçois des lettres de moines qui veulent quitter leur couvent pour venir auprès du roi de Prusse, parce qu'ils ont fait quatre vers

1751. français. Des gens que je n'ai jamais connus, m'écrivent : *comme vous êtes l'ami du roi de Prusse, je vous prie de faire ma fortune.* Un autre m'envoie un paquet de rêveries, il me mande qu'il a trouvé la pierre philosophale, et qu'il ne veut dire son secret qu'au roi. Je lui renvoie son paquet, et je lui mande que c'est le roi qui a la pierre philosophale. D'autres, qui vivaient avec moi dans la plus parfaite indifférence, me reprochent tendrement d'avoir quitté mes amis. Ma chère enfant, il n'y a que vos lettres qui me plaisent et qui me consolent; elles font le charme de ma vie.

LETTRE CIII.

A M. DARGET.

A Berlin, décembre.

Mon cher ami, j'ai tenté toutes les voies possibles, pour racheter à prix d'argent, la quatrième persécution que j'essuie depuis que je suis ici. On a empêché *Hirshel* de s'accommoder dans le temps que j'avais en main de quoi le faire mettre en prison. Enfin je me suis adressé à la justice, et la justice qui ne connaît rien aux intrigues et aux tracasseries, l'a fait arrêter. Un homme considérable m'a dit ce matin : *Je vous plains fort, on voudrait que vous fussiez hors d'ici, voilà la source de tout.*

Mon cher ami, je vous réponds que toutes les friponneries seront reconnues ; que toute justice sera accomplie. Vous êtes ma consolation. Voulez-

vous manger avec moi aujourd'hui du rôt du roi, et me rendre le petit griffonnage que je vous donnai avant hier? Bonjour. Quand le petit *Vigne* commencera-t-il? 1751

LETTRE CIV.

AU MEME.

Mon chien de procès n'étant point encore fini, et l'ancien teſtament me perſécutant toujours, je ne ſais que vous mander, mon cher ami. Ma maladie augmente, j'ai beſoin d'un peu de courage. Car, en vérité, ſi vous ſongez, qu'après avoir ſuſcité contre moi un *d'Arnaud*, après avoir corrompu mon ſecrétaire, et après m'avoir expoſé par-là aux ſuites les plus funeſtes, après m'avoir attaqué auprès du roi juſqu'à entrer dans les détails les plus bas, on me pourſuit encore; ſi vous ſongez à toutes les mauvaiſes nouvelles que j'ai reçues à la fois de chez moi; ſi vous ajoutez à tout cela une maladie affreuſe et la privation de la vue de ſa Majeſté; vous m'avouerez qu'il me faudrait quelque fermeté. Je n'ai plus le bonheur de lire de beaux vers, de voir et d'entendre le ſeul homme ſur la terre pour qui j'ai pu quitter ma patrie. Je me conſole en travaillant à l'hiſtoire du Siècle de *Louis XIV*, dans les heures où mes maux me laiſſent quelque relâche. Je ſuis continuellement dans la chambre que ſa Majeſté a daigné m'accorder, pénétré de ſes bontés, attendant la fin de ſes rigueurs. Le roi ne ſait pas tout ce que j'ai eſſuyé; peut-il connaître tous les trous que font les taupes dans les jardins de Sans-

1751. Souci ? Bonsoir, mon très-cher ami. Ma nièce me mande que je dois trouver dans vous bien de la consolation, et elle a bien raison. On a créé pour *Moncrif* la place de secrétaire général des postes de France. *Moncrif* est plus vieux que moi. Il ne fait peut-être pas mieux des vers, mais il se porte bien. Ah, mon cher ami, la perte de la santé, à trois cents lieues de sa famille, est bien horrible ! Conservez la vôtre et goûtez le bonheur d'être auprès de votre adorable maître.

LETTRE CV.

AU MEME.

A huit heures et demie du soir, ce dimanche.

Mon cher ami, je reçois votre consolante lettre ; n'en soyez point en peine, je vous garde toutes celles que vous m'avez écrites. Nous avons bu à votre santé avec MM. de *Cagnoni* et *Bodiani*, quoique je ne boive guères. Car en vérité, mon état est bien éloigné des plaisirs. Il est vrai que le juif ayant demandé à faire serment sur des points contestés, a été déclaré, par la sentence, *personnellement indigne de faire serment*, et que l'affirmation m'a été adjugée ; ainsi tout est absolument pour moi dans l'arrêt, sans en excepter la moindre clause. Le juif est assez fou pour en appeler ; il est bien cruellement et bien mal conseillé. J'ai écrit au roi comme je vous l'ai dit ; c'était la lettre d'un malade qui n'envisageait que la vérité, mon attachement pour lui, et la mort qui finit tout. *Vale.*

LETTRE CVI.

A M. LE PRESIDENT HENAULT, *à Paris.*

A Berlin, le 8 janvier.

UNE des plus grandes obligations qu'un homme puisse avoir à un homme, c'est d'être instruit : j'ai donc pour vous, mon cher confrère, la plus tendre et la plus vive reconnaissance. Je profiterai sur le champ de la plupart de vos remarques ; mais il faut d'abord que je vous en remercie. 1752.

Il y a quelques endroits sur lesquels je pourrais faire quelques représentations, comme sur le prince de *Vaudemont ;* il ne s'agit pas là du père ; mais du fils qui était dans le parti des Impériaux, et qu'on appelait alors le prince de *Commerci.*

Si vous pouvez croire sérieusement que le vicomte de *Turenne* changea de religion à cinquante ans par persuasion, vous avez assurément une bonne ame. Cependant si en faveur du préjugé, il faut adoucir ce trait, de tout mon cœur ; je ne veux point choquer d'aussi grands seigneurs que les préjugés.

A l'égard du canon que *Mademoiselle* fit tirer, l'ordre ne fut signé qu'après coup ; et vous reconnaissez bien là l'incertitude et la faiblesse de *Gaston.*

Je pourrais, si je voulais, me justifier du reproche que vous me faites d'avilir le grand *Condé* ; il me semble que rien ne serait plus aisé. Si c'est du premier tome que vous parlez, sa retraite à Chantilly est celle de *Scipion* à Literne, et de

1752. *Marlborough* à Blenheim, si c'est du deuxième volume, il s'en faut bien que je dise qu'il mourut pour avoir été courtisan. Je réponds seulement à tous les historiens qui ont faussement avancé qu'il s'était opposé au mariage de son fils avec une fille de madame de *Montespan*. C'est vous autres, Messieurs, qui avez la tête pleine de la faiblesse qu'eut le prince de *Condé* les dernières années de sa vie: et vous croyez que j'ai dit ce que vous pensez. Mais, en vérité, je n'en dis rien, quoiqu'il fût très-permis de l'écrire. Au reste, je jetterais mon ouvrage au feu, si je croyais qu'il fût regardé comme l'ouvrage d'un homme d'esprit.

J'ai prétendu faire un grand tableau des événemens qui méritent d'être peints, et tenir continuellement les yeux du lecteur attachés sur les principaux personnages. Il faut une exposition, un nœud et un dénouement dans une histoire, comme dans une tragédie, sans quoi on n'est qu'un *Réboulet*, ou un *Limiers*, ou un *la Hode*. Il y a d'ailleurs, dans ce vaste tableau, des anecdotes intéressantes. Je hais les petits faits; assez d'autres en ont chargé leurs énormes compilations.

Je me suis piqué de mettre plus de grandes choses, dans un seul petit volume, qu'il n'y en a dans les vingt tomes de *Lamberti*. Je me suis sur-tout attaché à mettre de l'intérêt dans une histoire que tous ceux qui l'ont traitée ont trouvé, jusqu'à présent, le secret de rendre ennuyeuse. Voilà pourquoi j'ai vu des princes, qui ne lisent jamais et qui entendent médiocrement notre langue, lire ce volume avec avidité, et ne pouvoir le quitter.

Mon secret est de forcer le lecteur à se dire à lui-même : *Philippe V* sera-t-il roi ? sera-t-il chassé d'Espagne ? la Hollande sera-t-elle détruite ? *Louis XIV* succombera-t-il ? En un mot, j'ai voulu émouvoir, même dans l'histoire. Donnez de l'esprit à *Duclos* tant que vous voudrez, mais gardez-vous bien de m'en soupçonner. 1752.

Peut-être j'ai mérité davantage le reproche d'être un philosophe libre ; mais je ne crois pas qu'il me soit échappé un seul trait contre la religion : les fureurs du calvinisme, les querelles du jansénisme, les illusions mystiques du quiétisme, ne sont pas la religion. J'ai cru que c'était rendre service à l'esprit humain de rendre le fanatisme exécrable, et les disputes théologiques ridicules ; j'ai cru même que c'était servir le roi et la patrie. Quelques jansénistes pourront se plaindre : les gens sages doivent m'approuver.

La Liste raisonnée des écrivains, etc., que vous daignez approuver, serait plus ample et plus détaillée si j'avais pu travailler à Paris ; je me serais plus étendu sur tous les arts : c'était mon principal objet ; mais que puis-je à Berlin ?

Savez-vous bien que j'ai écrit de mémoire une grande partie du second volume ? mais je ne crois pas que j'en eusse dit davantage sur le gouvernement intérieur. C'est là, ce me semble, que *Louis XIV* paraît bien grand, et que je donne à la nation une supériorité dont les étrangers sont forcés de convenir.

Oserais-je vous supplier, Monsieur, de m'honorer de vos remarques sur ce second volume :

1752. ce ſerait un nouveau bienfait. Vous qui avez bâti un ſi beau palais, mettez quelques pierres à ma maiſonnette. Conſolez-moi d'être ſi loin de vous: vos bontés augmentent bien mes regrets. Jugez de la perſécution de la canaille des gens de lettres, puiſqu'ils m'ont forcé d'accepter, ailleurs que dans ma patrie, des biens et des honneurs, et qu'ils m'ont réduit à travailler pour cette patrie même, loin des vos yeux.

LETTRE CVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Berlin, ce 8 janvier.

Article par article, MON CHER ANGE.

1°. Je vois que madame *Denis*, ou n'a point reçu mes paquets, ou ne vous a pas montré, ou que vous n'avez pas lu ce nouveau premier acte où *Cicéron* dit expreſſément, en parlant de *Catilina* à *Caton:*

Je viens de lui parler, j'ai vu ſur ſon viſage;
J'ai vu dans ſes diſcours, ſon audace et ſa rage,
Et la ſombre hauteur d'un eſprit affermi,
Qui ſe laſſe de feindre, et parle en ennemi.

Non-ſeulement cela doit être dans la copie de madame *Denis*, mais je vous en ai déjà importuné dans mes dernières lettres, ou je ſuis bien trompé.

2°. Il y a auſſi au ſecond acte la correction que vous demandez.

Ce

Ce coup prématuré
Armerait le sénat qui flotte et qui s'arrête ; 1752.
L'orage au même instant doit fondre sur leur tête.

3°. Si vous voulez que *Catilina* recommande son fils à sa femme, cela se trouve dans les premières leçons :

Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.

Ce sera un peu de peine pour madame *Denis*, de rassembler tous les membres épars de ce pauvre Catilina, et d'en former un corps ; mais elle s'en donne tant d'autres pour moi ; elle met dans toutes les choses qui me regardent une activité et une intelligence si singulières, et une amitié si échauffée et si courageuse, qu'elle me rendra bien encore ce service.

Vous avez raison, mon cher ange, quand vous dites qu'il faut que *Cicéron*, au commencement du cinquième acte, instruise ce public du décret qui lui donne *par interim* la puissance de dictateur ; mais il faut qu'il le dise avec l'éloquence de *Cicéron*, et avec quelques mouvemens passionnés qui conviennent à sa situation présente. Je demande pardon à l'orateur romain et à vous, de le faire si mal parler ; mais voici tout ce que je peux faire dans l'embarras horrible où me met ce Siècle de *Louis XIV*, et dans l'épuisement des forces où mes maladies continuelles me laissent.

Allez, de tous côtés poursuivez ces pervers,
Et que, malgré César, on les charge de fers.
Sénat, du m'as remis les rênes de l'Empire ;
Je les tiens pour un jour, ce jour peut me suffire.

1752. Je vengerai l'Etat, je vengerai la loi :
Sénat, tu seras libre, et même malgré toi.
Rome, reçois ici mes premiers sacrifices, etc.

Ma nièce aura la bonté de faire coudre tout cela à l'habit de *Catilina*. Je ne crois pas qu'elle ait absolument toutes les corrections ; par exemple, il y avait deux fois dans la pièce : *Assis dans le rang des maîtres de la terre*, ou quelque chose d'approchant qui paraît se répéter.

Il faut qu'à la première scène du premier acte, *Catilina* dise :

Orateur insolent qu'un vil peuple seconde,
Plébéien qui régis les souverains du monde.

Si, avec tous ces changemens, avec tout l'art que j'ai pu mettre dans le rôle ingrat et hasardé d'*Aurélie*, avec les traits dont j'ai tâché de peindre les mœurs romaines et les caractères des personnages, avec les peines continuelles et redoublées que j'ai prises pour faire tolérer un sujet si peu fait pour les têtes françaises de nos jours, on croit que Rome sauvée peut être jouée, je ne m'y oppose pas ; mais je tremble beaucoup. Je dois tomber puisque la farce allobroge de *Crébillon* a réussi. Le même vertige qui a fait avoir vingt représentations à cet ouvrage qui déshonore la nation dans toute l'Europe, doit faire siffler le mien. Les cabales, petites et grandes, sont plus fortes et plus insensées que jamais. Enfin, je me remercierais de m'être échappé de ce temps de décadence et de ce séjour de folie dangereuse, si la douceur de ma retraite n'était empoisonnée par votre absence, et si je ne m'étais arraché à

tout ce que j'aime ; mais j'ai été long-temps traité avec bien de l'indignité, et j'ai cela furieusement sur le cœur. 1752.

Il s'eſt certainement perdu un paquet qui contenait des exemplaires du Siècle de *Louis XIV*, corrigés à la main.

Ces corrections, avec les cartons qu'il a fallu faire, tout cela prend du temps, et on n'a pas toutes ſes aiſes où je ſuis. Des ouvriers allemands ſont de terribles gens. Enfin, vous recevrez ce Siècle. Je ſupplie inſtamment M. de *Choiſeul*, M. de *Chauvelin*, auſſi bien que vous, mon cher ange, de m'envoyer force remarques ; on ne peut faire un bon ouvrage qu'avec le ſecours de ſes amis, et ſur-tout d'amis tels que vous.

Je ne vous envoie point ce livre, Meſſieurs, pour amuſer votre loiſir, mais pour exercer votre critique et votre amitié. Ce n'eſt point du tout un petit plaiſir que je veux vous faire, un petit devoir que je veux remplir ; c'eſt un très-grand ſervice que je vous demande. Préparez-vous d'ailleurs à l'horrible combat qui va ſe donner pour Rome. Il y a une conſpiration contre moi plus forte que celle de *Catilina* ; ſoyez mes *Cicérons*. Je ne ſais comment va la ſanté de madame d'*Argental*. Je lui préſente mes reſpects, et lui ſouhaite une meilleure ſanté que la mienne.

1752.

LETTRE CVIII.

A M. DARGET.

A Berlin.

Mon aimable ami, on me mande toujours de Paris que je ne dois compter que sur vous; on a bien raison. Ce n'est pas des ames cachées ou dures qu'il faut attendre de la consolation dans ce monde, c'est d'un cœur tendre, ouvert et vrai comme le vôtre. Je me garderai bien de détailler mon affaire à des gens qui raisonnent sèchement sur le bonheur, mais à vous qui faites celui de la société, je vous dirai que j'ai reçu une lettre de Leipsic, elle est du sieur *Homan*, fameux négociant, qui même est dans la magistrature. Le juif ajoutait à toutes ses fraudes celle de redemander cinq cents écus pour les frais au nom de ce *Homan*, outre près de deux cents que cet échappé d'Amalec m'avait extorqués pour ces prétendus frais des lettres de change. *Homan* m'a mandé qu'il n'y a eu aucuns frais, qu'il n'a jamais rien redemandé, ni au juif, ni à personne pour cette affaire. J'ai, sur le champ, remis le témoignage d'*Homan* entre les mains des juges.

Ce même *Homan* a eu la probité de renvoyer des lettres de *Hirschel*, par lesquelles il est évident que j'aurais perdu les dix mille écus de lettres de change si je ne m'étais adressé à la justice. J'apprends en même temps de Dresde que ce juif y a acheté beaucoup de billets de la Steuer. Apparemment que ceux qui les ont n'ont

pas été fâché de mettre sur mon compte l'avantage qu'ils ont eu. Il y a eu sur cela bien des mystères d'iniquité depuis deux mois. On dit d'abord au roi que j'avais envoyé *Hirschel* à Dresde, dans le temps même que je lui fesais défense de rien acheter pour moi, et que je protestais à Paris les lettres de change que les séductions de ce misérable avaient arrachées à ma facilité. 1752.

On a depuis dicté tout au long des lettres à *Hirschel* contre moi, que ce juif a osé adresser à sa Majesté. On l'a assuré d'une protection continuelle. Le frère d'*Hirschel* est venu même menacer un des juges de cette protection; et c'est un fait dont je crois que messieurs *Heikel* et *Federsdorf* sont instruits. Ce n'est là, mon cher ami, qu'une petite partie des persécutions adroites et suivies que vous m'avez prédites, et que j'éprouve depuis quatre mois sans avoir proféré une seule plainte, et sans avoir jamais dit un seul mot qui ait pu offenser personne. Je ne m'étais transplanté que pour un grand homme qui daignait faire le bonheur de ma vie. Ses bontés ont excité tout d'un coup l'envie. Vous savez comme on s'est elevé contre l'amitié qui vous unit avec moi, et qui resserrait encore les liens qui m'attachent à ce grand homme. Après avoir renoncé à Paris pour lui, on m'a voulu apparemment envoyer mourir à Manton.

Cependant de nouveaux désastres me sont survenus, et la maladie qui me séquestre de la société m'a achevé. Je vous prie, mon cher ami, de demander pour moi une grâce au roi, c'est de

1752. permettre que je m'établiſſe dans le Marquiſat juſqu'à la fin de mars ; j'y prendrai le petit lait que *la Métrie* et *Codenius* m'ont conſeillé, avec des anti ſcorbutiques. J'ai déjà achevé ici toute l'hiſtoire de *Louis XIV* pour ce qui regarde les affaires générales. J'ai aſſez de matériaux pour faire au Marquiſat la partie de la religion. J'acheverai d'ailleurs d'y corriger le reſte de mes ouvrages dont on va commencer une nouvelle édition à Dreſde. Ainſi j'aurai la plus grande conſolation dans les malheurs, c'eſt le travail. J'aurai auſſi celle de vous voir, et je me flatte que vous m'apporterez quelquefois de nouvelles productions de ce génie unique pour qui j'ai quitté tout ce que j'avais de cher au monde. Je ſais que ceux qui ont voulu me perdre auprès de lui m'ont accuſé de ne pas faire aſſez de dépenſe. J'ai eu ici le plaiſir de raſſembler pour deux mille écus de quittances, ſans compter pour environ quatre mille écus de diamans et d'autres effets achetés à Berlin, quatre cents écus par mois que me coûte mon ménage à Paris et environ dix-huit mille livres de revenu que vous ſavez que j'ai abandonnés, ſans compter enfin le voyage d'Italie que le roi m'a permis quand je me ſuis donné à lui, et par lequel je vais commencer au printemps. Mon cher ami, s'il m'était permis, ſans manquer au reſpect et à la reconnaiſſance, et ſans paraître braver les généroſités d'un ſi grand roi et d'un ſi grand homme ; s'il était permis, dis-je, de remettre à ſes pieds la penſion dont il m'honore, je prouverais bien à ceux qui en ont été jaloux que je ne m'attache

point à lui par intérêt, et je n'en passerais pas moins assurément le peu de jours qui me restent auprès de sa personne. Je ne connais ici que lui seul et le travail. Voilà mes dieux et vous êtes mon saint. Je souhaite que ceux qu'il a comblé de bontés lui soient aussi attachés que nous deux. Mon cher *Darget*, portez mes sentimens dans son grand cœur, et ne parlez de moi qu'à lui. Vous voyez comme je m'abandonne à vous. Faites, je vous en prie, mes très-sincères complimens à M. *Federsdorf*. 1752.

LETTRE CIX.

A MADAME DENIS, *à Paris*.

A Berlin, 18 janvier.

Nous avons perdu au commencement de l'année ce comte de *Rothembourg* qui voulait que vous vinssiez faire un petit tour à Berlin avec madame sa femme : je ne sais si elle y viendra disputer son douaire. Il est mort à l'âge d'environ quarante ans. On dit toujours, quand on voit de ces morts prématurées, que la vie est un songe, que les hommes ne sont que des ombres passagères, qu'il ne faut pas compter sur un moment. On le dit, et puis on agit, on fait des projets comme si on était immortel. Je ne suis pas sûr du lendemain : pourquoi ne suis-je donc pas aujourd'hui auprès de vous ? J'aurai retiré mes fonds avant que l'édition de Dresde soit finie, et alors je retirerai ma personne.

Nous avons su, après la mort du comte de *Rothembourg*, qu'il ne nous épargnait pas tou-

1752. jours dans les petites conférences qu'il avait avec sa Majesté. C'est-là l'étiquette des cours : on y dit du mal de son prochain aux rois, quand ce ne serait que pour les amuser. Je vois que tout le monde est courtisan. Un valet de chambre du comte de *Rothembourg* a bien assuré le roi qu'il n'était point entré de prêtres chez son maître, et que ceux qui disaient le contraire étaient des calomniateurs qui voulaient faire tort à sa mémoire.

Je me tâte pour savoir si je suis en vie : cet hiver m'est encore plus fatal que le précédent. On n'a pourtant chaud en hiver que dans les pays froids. Vos petites cheminées de Paris, où l'on se rôtit les jambes pour avoir le dos gelé, ne valent pas nos poëles. Il semble qu'on ne se doute pas en France, pendant l'été, qu'il y a quatre saisons, et que l'hiver en est une. On dit que c'est bien pis en Italie : les maisons n'y sont faites que pour respirer le frais, et quand les gelées viennent, toute la nation grelotte.

C'est une chose plaisante de voir ici les courtisans monter l'escalier avec un grand manteau doublé de peaux de loup ou de renard, et très-souvent la fourrure en dehors. Cette procession fourrée m'étonne toujours, tandis que les dames vont les bras nus, la gorge découverte, et l'amplitude bouffante du panier ouverte à tous les vents. Je maintiens que les femmes ont plus de courage que les hommes, ou qu'elles ont plus de chaleur naturelle. Moi qui en ai fort peu, je reste chez moi à mon ordinaire.

Ce qu'on vous a dit contre l'orthographe du

Siècle de *Louis XIV* ne me convertira pas. Je suis toujours pour qu'on écrive comme on parle; cette méthode ſerait bien plus facile pour les étrangers. Comment eſt-ce qu'un palatin de Pologne diſtinguerait *François I* ou St *François* d'avec un *Français*? ne ſe croira-t-il pas en droit de prononcer il voy*oit*, il croy*oit*, au lieu de dire il voy*ait*, il croy*ait*? Nous avons conſervé l'habitude barbare d'écrire avec un *o* ce qu'on prononce avec un *a*; pourquoi? parce qu'on prononçait durement tous ces *o* autrefois: parce que voy*oit*, liſ*oit*, rimait avec exp*loit*. Nous avons adouci la prononciation, il faut donc adoucir auſſi l'orthographe, afin que tout ſoit d'une même parure. 1752.

Pardon de la diſſertation. Je ſuis bien heureux qu'on ne me faſſe que ces chicanes. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CX.

A M. DARGET.

A Berlin, 18 janvier, au ſoir.

Mon cher ami, je reçois votre lettre auſſi aimable que raiſonnable. Le juif eſt condamné dans tous les points; et de plus, il eſt condamné à une amende qui emporte infamie, s'il y avait infamie pour un juif.

Mais tout cela ne me rend pas ma ſanté. Je ſuis dans un état qui ferait pitié, même à un juif. Je n'ai voulu qu'une retraite commode: j'en ai beſoin, et le voiſinage me la rendra délicieuſe. J'avoue qu'il me paraiſſait très-

1752. impertinent que je prétendisse toucher une pension du roi avec tant de bienfaits. Plus ses bontés sont grandes, moins il faut en abuser.

Il faut à présent faire priser les diamans. J'en ai perdu un de trois cents cinquante écus, je ne sais comment. Il n'y a pas grand mal. Je gagne assez en confondant la calomnie. Je voudrais seulement que le plus grand homme du monde voulût bien penser qu'un juif, l'instrument d'une cabale, ayant trompé la justice, peut bien aussi avoir trompé son roi. Je voudrais qu'il vît combien il est absurde que j'aye envoyé cet homme à Dresde, combien il est ridicule que je lui aye promis une charge de joaillier de la couronne, etc.

Je voudrais qu'il sût combien de billets de la Steuer ce malheureux a achetés à Dresde, et vendus à Berlin.

Je voudrais qu'il sût que le 23 novembre j'allai conseiller M. de *Kirkeisen* pour savoir ce que c'était que ces effets de Dresde à moi proposés par le juif, et que le lendemain 24, je révoquai mes lettres de change. Tout cela est prouvé.

Je voudrais que le roi jugeât du rapport qu'on lui fit le 29 novembre au matin, que j'avais acheté pour quatre-vingts mille écus de billets de la Steuer.

Je voudrais qu'il daignât juger des efforts que l'envie, irritée de ses bontés pour moi, a faits pour me perdre auprès de lui.

Je voudrais enfin qu'il sût que je me suis plaint de personne, que je ne me plaindrai jamais, et que je passe le temps de ma tribulation et de ma maladie à travailler.

Mais, mon cher ami, il s'agit de nous arranger. Je veux être à portée de ce grand homme et de vous. Solitude pour solitude, je préfère le Marquisat: neiges pour neiges, je préfère celles des environs de Potsdam. 1752.

Puisque le roi veut absolument que je jouisse de ma pension, je renonce au projet d'être à ses frais au Marquisat. J'aurai aisément tout ce qu'il me faut; et s'il permet que j'y demeure jusqu'en mai, je m'y ferai un petit établissement fort honnête. Si M. *Federsdorf* peut m'aider de quelque secours avec la permission du roi, à la bonne heure.

Mon ami, l'état où est ma santé, demande absolument le régime et la retraite. Il faut savoir mourir; mais il faut savoir conserver sa vie.

Ma nièce consent à vivre avec moi dans une campagne. Si nous n'avons pas le Marquisat, nous en chercherons une autre. Je vous écris longuement quoiqu'il me coûte d'écrire dans l'état où je suis, mais l'amitié est bavarde. Le roi est étonné que j'aie eu un procès avec un juif, mais n'ai-je pas tout tenté pour n'avoir point ce procès? N'ai-je pas proposé au juif, chez M. de *Chazot*, quatre cents écus qu'il pouvait gagner, et qu'il a perdus en s'obstinant? N'ai-je pas conjuré le roi de faire terminer la chose à l'amiable par Mr. de *Kirkeisen*? N'a-t-on pas mis de l'humeur dans cette affaire? Ne m'a-t-on pas calomnié auprès du roi? Ne l'a-t-on pas aigri? Aurais-je gagné mon procès dans tous les points, si je n'avais eu terriblement raison? Le roi n'a-t-il

1752. pas ouvert les yeux ? Le prince de *Rozemil* n'a-t-il pas eu un procès avec le juif *Ephraïm*, sans qu'on y ait trouvé à redire ? Que sa Majesté pèse tout cela avec les balances de sa raison supérieure ; et qu'il agisse avec la bonté de son cœur envers un homme âgé, infirme, malheureux, qui lui a tout sacrifié, à qui on a prédit les tours qu'on lui ferait, et qui n'a d'espérance sur la terre que dans sa bienveillance, dans ses promesses et dans sa belle ame. Adieu.

LETTRE CXI.

AU MEME.

Ce 25 janvier.

Je vous prie, mon cher ami, de me mander si le roi veut bien avoir la bonté de me laisser rétablir ma santé dans cette maison de campagne auprès de Potsdam. J'ai absolument tout ce qu'il me faut, et je partirai sans délai. J'ai bien envie de deux choses, de vous et de la solitude.

Dites-moi, ou faites-moi dire par M. *Federsdorf*, si je peu compter sur cette permission du roi.

LETTRE CXII.

AU MEME.

Mon cher ami, j'ai tout terminé dans la crainte que la prisée de diamans et un appel ridicule que le juif voulait faire, ne me retint encore quinze jours, et ne m'empêchât d'aller dans cette retraite du Marquisat, après laquelle je soupire. Il ne

tenait qu'à moi de pouſſer à bout ce ſcélérat d'*Hirſchel*; mais j'ai mieux aimé en uſer trop généreuſement après l'avoir fait condamner, que de le punir par la bourſe, comme je le pouvois. Enfin ce chien de procès eſt abſolument fini; je n'attends que la permiſſion du roi, de venir m'établir pour quelque temps dans la ſolitude; j'oſe eſpérer qu'il me ſera permis de venir travailler dans la bibliothéque de Sans-Souci, et que le philoſophe qui a bâti ce palais, n'oubliera pas tout-à-fait un homme qui lui a conſacré ſa vie. Peut-être que ce voiſinage me rendra ma ſanté; mais ſi je ſuis condamné à toujours ſouffrir, je ſouffrirai à Potsdam moins qu'ailleurs; et ſi l'*Apollon* de ces climats veut encore me faire lire ce qui a fait juſqu'ici mon bonheur, j'oublierai tous mes maux. Il eſt comme les anciens magiciens, qui guériſſaient tout avec des paroles enchantées. 1752.

J'attends encore une fois la permiſſion que je demande, ſans quoi j'aurais fait un bien mauvais marché. Demandez-la lui donc pour moi, mon cher ami, et nous arriverons, mes petits meubles et moi, pour venir vivre en hermite. Je vous embraſſe.

LETTRE CXIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Berlin, 27 janvier.

J'envoie à mon héros des folies qu'il m'a demandées, et qui orneront ſa bibliothéque par la belle impreſſion et les grandes marges. Il eſt

1752. vrai qu'il n'y a pas une bonne page dans tout cela ; mais il y a quelques bonnes lignes. Au reste, ce n'est pas la meilleure morale du monde, et il est heureux que de tels livres soient mal faits. Il y a une grande différence entre combattre les superstitions des hommes, et rompre les liens de la société et les chaînes de la vertu. *La Métrie* aurait été trop dangereux s'il n'avait pas été tout à fait fou. Son livre contre les médecins est d'un enragé et d'un mal-honnête homme ; avec cela, c'était un assez bon diable dans la société. Comment concilier tout cela ? c'est que la folie concilie tout. Il a laissé une mémoire exécrable à tous ceux qui se piquent de mœurs un peu austères. Il est fort triste qu'on ait lu son éloge à l'académie, *écrit de main de maître*. Tous ceux qui sont attachés à ce maître en gémissent. Il semble que la folie de *la Métrie* soit une maladie épidémique qui se soit communiquée. Cela fera grand tort à l'écrivain ; mais avec cent cinquante mille hommes, on se moque de tout, et on brave les jugemens des hommes.

Madame de *Pompadour* m'a écrit que *mes amis avaient fait ce qu'ils avaient pu pour lui faire croire que je n'avais quitté la France, que parce que j'étais au désespoir qu'elle protégeât Crébillon*. Ce serait bien là une autre folie, dont assurément je suis incapable. J'ai quitté la France, parce que j'ai trouvé ailleurs plus de considération et de liberté, et que je me suis laissé enchanter par les empressemens et les prières d'un roi qui a de la

réputation dans le monde. Madame de *Pompadour* peut, tant qu'elle voudra, protéger de mauvais poëtes, de mauvais muſiciens et de mauvais peintres, ſans que je m'en mette en peine. 1752.

D'ailleurs, mes maladies qui augmentent, me mettent dans un état à ne plus guère m'embarraſſer ni des faveurs des rois, ni du goût des belles dames. Je fais plus de cas d'un rayon de ſoleil et d'un bon potage que de toutes les cours du monde. Je ſerais fâché ſeulement de mourir ſans avoir vu Saint-Pierre de Rome, la ville ſouterraine, votre ſtatue, et ſans avoir encore eu l'honneur de vous embraſſer.

J'ai écrit à M. le maréchal de *Noailles*, et j'ai pris la liberté de le prier de m'aider un peu de ſes lumières. Peut-être ſera-t-il un peu mortifié que ſon nom ne ſe trouve pas dans l'hiſtoire militaire du ſiècle, et que le vôtre s'y trouve. Le préſident *Hénault* eſt plus content du deuxième tome que du premier. Il eſt bien aiſé de ſe corriger, et c'eſt à quoi je paſſe ma vie. Ma nièce, à qui j'avais donné le gouvernement de Rome ſauvée, en uſe deſpotiquement; elle fait jouer la pièce malgré mes craintes, et même malgré les vôtres: cela doit faire un beau conflit de cabales! je ſuis bien aiſe de ne pas me trouver là. Mais où je voudrais me trouver, c'eſt au coin de votre feu, Monſeigneur; c'eſt auprès de votre belle ame et de votre charmante imagination. Je vous regrette tous les jours. Le temps va bien rapidement, et j'ai bien peur de ne reparaître que

1752. quand une décrépitude avancée m'aura imposé la nécessité de ne me plus montrer. Je perds loin de vous ce qui me reste de vie. Quelquefois quand je m'anime un peu à souper, je me dis tout bas : Ah, si M. le maréchal de *Richelieu* était là ! Le roi de Prusse en pense autant ; mais il serait jaloux de vous : car, il faut l'avouer, il n'est que le second des hommes séduisans. Adieu, Monseigneur ; n'oubliez pas votre ancien courtisan.

LETTRE CXIV.

A M. LE PRÉSIDENT HENAULT, *à Paris.*

A Berlin, 28 janvier.

Je vous dois de nouveaux remercîmens, mon cher et illustre confrère, et c'est à vous que je dois dédier le Siècle de *Louis XIV*, si on fait en France une édition qui aille la tête levée. J'ai envoyé à Paris le premier tome corrigé selon vos vues. Je me flatte qu'on ne s'opposera pas à l'impression d'un ouvrage qui est, autant que je l'ai pu, l'éloge de la patrie, et qui va inonder l'Europe.

Je suis bien étonné de l'apparence d'ironie que vous trouvez dans ce premier tome : j'ai voulu n'y mettre que de la philosophie et de la vérité : j'ai voulu passer légèrement sur ce fatras de détails de guerres qui dans leurs temps causent tant de malheurs et tant d'attention, et qui, au bout d'un siècle, ne causent que de l'ennui. J'ai même fini ainsi ce premier tome :

« Voilà

" Voilà le précis, peut-être encore trop long,
" des plus importans événemens de ce siècle;
" ces grandes choses paraîtront petites un jour, 1752.
" quand elles seront confondues dans la multi-
" tude immense des révolutions qui bouleversent
" le monde : et il n'en resterait alors qu'un faible
" souvenir, si les arts perfectionnés ne répandaient
" sur ce siècle une gloire qui ne périra jamais."

Vous voyez par-là que mon second tome est mon principal objet; et cet objet aurait été bien mieux rempli, si j'avais travaillé en France. Les bontés d'un grand roi, et l'acharnement de mes ennemis, m'ont privé de cette ressource. Je vous supplie, Monsieur, d'ajouter à toutes vos bontés celle de dire à M. d'*Argenson* que je compte sur les siennes. On m'a dit qu'il a été mécontent d'un parallèle entre *Louis XIV* et le roi *Guillaume*.

Il est vrai que malheureusement on a omis dans l'impression le trait principal qui donne tout l'avantage au roi de France. Le voici :

" Ceux qui estiment plus un roi de France qui
" fait donner l'Espagne à son petit-fils, qu'un
" gendre qui détrône son beau-père; ceux qui
" admirent davantage le protecteur que le perse-
" cuteur du roi *Jacques*, ceux-là donneront la
" préférence à *Louis XIV*."

D'ailleurs, M. d'*Argenson* ne peut ignorer que *Louis XIV* et *Guillaume* ont toujours été deux objets de comparaison dans l'Europe. Il ignore encore moins que l'histoire ne doit point être un fade panégyrique : et s'il a eu le temps de

1752. lire le livre, il a pu s'apercevoir que, sans m'écarter de la vérité, j'ai loué autant que je l'ai pu, et autant que je l'ai dû, la nation, et ceux qui l'ont bien servie. L'article de son père n'a pas dû lui déplaire.

Enfin, Monsieur, j'ai prétendu ériger un monument à la vérité et à la patrie; et j'espère qu'on ne prendra pas les pierres de cet édifice pour me lapider. Je me flatte encore que vous ne vous bornerez pas au service de m'avoir éclairé. Je voudrais que la postérité sût que l'homme du royaume le plus capable de me donner des lumières, a été celui dont j'ai reçu le plus de marques de bonté.

Je vous supplie de ne me pas oublier auprès de madame *du Deffant*, et de me conserver une amitié qui fait ma gloire et ma consolation.

P. S. J'avais toujours ouï dire que le prince de *Condé* était mort à Chantilly de sa maladie de courtisan prise à Fontainebleau. Je n'ai point ici de livres: si vous me trompez, je mets cela sur votre conscience.

A propos, je suis bien malade; si je meurs, dites, je vous en prie, comme frère *Jean*: J'y perds un bon ami.

LETTRE CXV.

1752.

A M. DARGET.

A Berlin, ce 30 Janvier, à minuit.

Mon cher ami, je vous avertis que j'ai du courage contre les neiges, et que j'en ferai des pelotes pour jeter au nez de la nature et de la fortune. D'ailleurs, le feu de *Prométhée*, qui brûle dans la chambre du roi, m'enverra des étincelles au Marquisat. Je ne fais plus de vers; je suis dans la prose du Siècle de *Louis XIV* jusqu'au cou, et j'ai besoin des vers d'un grand homme pour me réchauffer. Vous m'avez mandé que je pouvais, avec la permission du roi, aller m'établir dans cette solitude. Il n'y a qu'une seule chose que je demanderai à votre amitié; c'est d'envoyer un laquais chez la concierge du marquis de *Menton*. Ce n'est pas vraiment dans le corps du logis du jardin, sur la rivière, que je veux demeurer; c'est dans le poulailler. Il ne s'agit que de savoir s'il y a une chambre à cheminée, et une avec un poële. S'il y a de quoi me faire rôtir une oie, et de quoi mettre de la viande dans un pot; la concierge me fera de bon potage. J'ai un peu de vaisselle d'argent, un peu de linge, des tables, des fauteuils et des lits; avec cela on peut se mettre dans sa chartreuse. M. de *Federsdorf* pourra bien m'envoyer un carrosse pour venir à Potsdam; d'ailleurs j'aurai dans peu quatre chevaux. Ainsi ne blâmez plus mon goût, mais ayez la bonté de le favoriser. Je ferai aux ordres du roi, s'il veut quelquefois

1752. d'un homme qui ne s'est expatrié que pour lui ; et si la maladie cruelle qui me ronge ne me permet pas les soupers, elle me pourra permettre de le voir et de l'entendre, dans les momens où il voudra continuer à me confier les fruits de cette raison qu'il habille des livrées de l'imagination. Puisqu'il est le *Salomon* du Nord, il est juste qu'on passe par-dessus les neiges pour l'aller entendre.

Je lui ai écrit une lettre comme un disciple de la reine de Saba l'aurait écrite ; car elle est pleine de pourquoi ? Je lui demandais, comme à *Salomon*, les raisons de la petite malignité du cœur humain qui se glisse jusques dans le séjour de la paix. Pour moi, mon cher enfant, je pardonne tout, j'oublie tout, et je ne songe qu'à souffrir avec patience, et à travailler avec constance. L'étude est la seconde des consolations, l'amitié est la première. Je vous prie de dire à M. le comte de *Podewils* l'autrichien, que je suis très-podevilien ; il y a long-temps que je lui suis tendrement dévoué. Adieu, mon cher ami ; dites au docteur que je suis toujours à lui.

P. S. Je rouvre ma lettre pour vous dire ce qui s'est passé après la condamnation du juif, car il faut instruire son ami de tout. J'ai voulu tout finir généreusement et prévenir la prisée juridique des diamans, qui prendra du temps, et qui retardera le bonheur de me jeter aux pieds du roi. M. le comte de *Rothembourg* fait tout ce que je sacrifiais pour la paix qui est préférable à des diamans. J'ignore par qui le juif est conseillé ; mais il est plus absurde que jamais. On lui a fait entendre

qu'il devait s'adreſſer au roi, et que le roi caſſerait lui-même l'arrêt donné par ſon grand chancelier. 1752.
Concevez-vous cet excès? Adieu, mon cher ami; on ne peut terminer cette affaire que par la plus exacte juſtice, conformément à l'arrêt rendu; la diſcuſſion tiendra un peu de temps: c'eſt un malheur qu'il faut encore eſſuyer. Il faudra encore quinze jours pour accomplir toute juſtice. Mon dieu, que j'ai d'envie de vous embraſſer!

LETTRE CXVI.

AU MEME.

Mon cher ami, ce n'eſt qu'après les affirmations à moi adjugées, et par moi faites, que j'ai eu la vanité de propoſer au juif, au plus ſcélérat de tous les hommes de reprendre pour deux mille écus ce qu'il m'a donné pour trois mille, et j'irai encore plus loin s'il le faut, pour pouvoir m'approcher de Potsdam. J'ai demandé ſeulement au roi qu'il daignât me laiſſer encore ici juſqu'au 4 ou 5 mars. Le temps eſt bien dur, et en vérité, l'état de ma ſanté mérite de la compaſſion. Mon cher ami, en vous remerciant de la bonté que vous avez eue d'envoyer au Marquiſat, ſi je peux m'y tranſporter avant le 4 de mars, l'envie d'être votre voiſin précipitera mon pélerinage. Il faudra regarder cette aventure comme une maladie dont j'aurai guéri. Les petits déſagrémens paſſent, l'amitié reſte. Voila pourquoi il faut aimer la vie. Adieu, ami charmant.

1752.

LETTRE CXVII.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

A Berlin, 1 février.

J'APPRENDS que vous avez été malade, mon cher et illuſtre confrère ; je crains que vous ne le ſoyez encore. Qui connaît mieux que moi le prix de la ſanté ? Je l'ai perdue ſans reſſource ; mais comptez que perſonne au monde ne s'intéreſſe comme moi à la vôtre, car j'aime la France, je regrette la perte du bon goût, et je vous ſuis véritablement attaché. Je compte aller prendre les eaux dès que le ſoleil fondra un peu nos frimats ; mais quelles eaux ? je n'en ſais rien. Si vous en preniez, les vôtres ſeraient les miennes.

J'ai envoyé à ma nièce deux volumes où j'ai réformé, autant que je l'ai pu, tout ce que vous avez eu la bonté de remarquer dans le Siècle de *Louis XIV*. Je vous avertis très-ſérieuſement que ſi on imprime cet ouvrage en France, corrigé ſelon vos vues, je vous le dédie, par la raiſon que ſi *Corneille* vivait, je lui dédierais une tragédie.

Permettez que je vous envoye deux petits morceaux que j'ajoute à ce Siècle : ils ſont bien à la gloire de *Louis XIV*. Je vous ſupplie, quand vous les aurez lus de les envoyer à ma nièce, afin qu'elle les joigne à l'imprimé corrigé qu'elle doit avoir entre les mains.

Je vous avoue que j'ai peine à comprendre cet air d'ironie que vous me reprochez ſur *Louis XIV*. Daignez relire ſeulement cette page imprimée, et voyez ſi on peut faire *Louis XIV* plus grand.

J'ai traité, je crois, comme je le devais, l'article de la conversion du maréchal de *Turenne*. J'ai adouci les teintes, autant que le peut un homme aussi fermement persuadé que moi, qu'un vieux général, un vieux politique et un vieux galant ne change point de religion par un coup de la grâce. 1752.

Enfin, j'ai tâché en tout de respecter la vérité, de rendre ma patrie respectable aux yeux de l'Europe et de détruire une partie des impressions odieuses que tant de nations conservent encore contre *Louis XIV* et contre nous. Si j'en avais dit davantage, j'aurais révolté. On parle notre langue dans l'Europe, grâce à nos bons écrivains; nous avons enseigné les nations, mais on n'en hait pas moins notre gouvernement: croyez-en un homme qui a vu l'Angleterre, l'Allemagne et la Hollande.

Si vous pouvez, par votre suffrage et par vos bons offices, m'obtenir la permission tacite de laisser publier en France l'ouvrage tel que je l'ai réformé, vous empêcherez que l'édition imparfaite qui commence à percer en Allemagne, ne paraisse en France. On ne pourra certainement empêcher que les libraires de Rouen et de Lyon ne contrefassent cette édition vicieuse; et il vaut mieux laisser paraître le livre bien fait que mal fait.

Ces difficultés sont abominables. J'ai, sans peine, un privilége de l'empereur, pour dire que *Léopold* était un poltron; j'en ai un en Hollande pour dire que les Hollandais sont des ingrats, et que leur commerce dépérit; je peux hardiment

1752. imprimer, sous les yeux du roi de Prusse, que son aïeul, le grand électeur, s'abaissa inutilement devant *Louis XIV*, et lui résista aussi inutilement : il n'y aurait donc qu'en France où il ne me serait pas permis de faire paraître l'éloge de *Louis XIV* et de la France ! et cela, parce que je n'ai eu ni la bassesse ni la sottise de défigurer cet éloge par de honteuses réticences et par de lâches déguisemens. Si on pense ainsi parmi vous, ai-je eu tort de finir ailleurs ma vie ? Mais franchement, je crois que je la finirai dans un pays chaud ; car le climat où je suis, me fait autant de mal que les désagrémens attachés en France à la littérature me font de peine.

Voyez, mon cher et illustre confrère, si vous voulez avoir le courage de me servir : en ce cas, vous me procurerez un très-grand bonheur, celui de vous voir. Permettez-moi de vous prier d'assurer de mes respects M. d'*Argenson* et madame *du Deffant*. Bonsoir ; je me meurs et vous aime.

P. S. Que je vous demande pardon d'avoir dit qu'il y avait quarante à cinquante pas à nager au passage du Rhin ! il n'y en a que douze ; *Pélisson* même le dit. J'ai vu une femme qui a passé vingt fois le Rhin sur son cheval en cet endroit, pour frauder la douane de cet épouvantable fort du Tholus. Le fameux fort de Schenk, dont parle *Boileau*, est une ancienne gentilhommière qui pouvait se défendre du temps du duc d'*Albe*. Croyez-moi, encore une fois, j'aime la vérité et ma patrie ; je vous prie de le dire à M. d'*Argenson*.

LETTRE

LETTRE CXVIII. 1752.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Berlin, 6 février.

MON très-cher ange, l'état où je suis ne me laisse guère de sensibilité que pour vos bontés et pour votre amitié. Ma santé est sans ressource. J'ai perdu mes dents, mes cinq sens, et le sixième s'en va au grand galop. Cette pauvre ame, qui vous aime de tout son cœur, ne tient plus à rien. Je me flatte encore, parce qu'on se flatte toujours, que j'aurai le temps d'aller prendre des eaux chaudes et des bains. Je ne veux pas perdre le fond de la boîte de *Pandore*; mais l'hiver est bien rude et sera bien long. Je doute que Rome sauvée me sauve. Je mettrai dans ma confession générale, *in articulo mortis*, que j'ai affligé mademoiselle *Gaussin*; je m'en accuse très-sérieusement devant les anges. C'est une vraie peine pour moi de lui en faire; ce n'est pas à moi de poignarder *Zaïre*. Je vous assure que si j'étais en sa présence, je n'y tiendrais pas; mais, mon cher et respectable ami, pourquoi m'a-t-on forcé de changer le rôle tendre que j'avais fait pour elle? Je suis aussi docile que des *Crébillons* sont opiniâtres. J'ai sacrifié mes idées, mon goût au sentiment des autres. Je voulais un contraste de douceur, de naïveté, d'innocence, avec la férocité de *Catilina*; il y a assez de romains dans cette pièce; je ne voulais pas d'un *Caton* en cornettes. On m'y a forcé, et M. le maréchal de *Richelieu* a été las, pour la pre-

1752. mière fois, des femmes tendres et complaisantes. J'aimais que la femme de *Catilina* se bornât à aimer, qu'elle dit:

J'ai vécu pour vous seul, et ne suis point entrée
Dans ces divisions dont Rome est déchirée.

Il me semble que sa mort eût été plus touchante. On ne plaint guère une grosse diablesse d'héroïne qui menace, qui dit *je menace*, qui est fière, qui se mêle d'affaires, qui fait la républicaine. Il est clair que ce gros rôle d'amazone n'est pas fait pour les grâces attendrissantes de mademoiselle *Gaussin*. Je l'aurais déparée; ce seait donner des bottes et des éperons à *Vénus*. Je vous prie de lui montrer cet article de ma lettre.

A l'égard du Siècle, on me fait des chicanes révoltantes, et vous me faites des remarques judicieuses. J'ai réformé tout ce que vous avez repris. Je crois qu'en ôtant l'épitète de *petit* au concile d'Embrun, l'article peut passer. Je n'en dis ni bien ni mal, et cela est fort honnête. Voilà l'effet du népotisme. (*) Je remercie madame d'*Argental* de ses anecdotes, et sur-tout des deux filles d'honneur et de joie; mais elle parle de l'établissement que le grand *Duquêne* (dont je vous fais mon compliment d'être l'allié) voulut faire en Amérique, et il s'agit d'une colonie établie par son neveu en Afrique, près du cap de Bonne-Espérance, après la mort de l'oncle, et deux ans après la révocation de l'édit de Nantes.

Je ne sais si les exemplaires qui vous sont enfin

(*) M. d'*Argental* est neveu du cardinal de *Tencin* qui avait présidé, en 1727, l'odieux et ridicule concile d'Embrun.

parvenus, ſont corrigés ou non; mais il y en a un entre les mains de madame *Denis*, où il y a plus de corrections que de feuillets. C'eſt celui-là qui eſt deſtiné pour l'impreſſion, en cas que le préſident *Hénault* ait, comme je l'eſpère, la vertu et le courage de dire à M. d'*Argenſon* qu'une hiſtoire n'eſt point un panégyrique, et que quand le menſonge paraît à Paris ſous les noms de *Limiers*, de *la Martinière*, de *Larrey* et de tant d'autres, la vérité peut paraître ſous le mien. 1752.

J'envoie auſſi à ma nièce une préface pour Rome, en cas que *la Noue* ne faſſe pas ſiffler cette pièce. *La Noue*, *Cicéron*! cela eſt bien pis que de préférer mademoiſelle *Clairon* à mademoiſelle *Gauſſin*. Je vous avoue que ce ſinge me fait trembler. Quoi! ni voix, ni viſage, ni ame, et jouer *Cicéron*! cela ſeul ſerait capable d'augmenter mes maux; mais je ne veux pas mourir des coups de *la Noue*. Je laiſſerai paiſiblement le parterre de Paris tourner *Cicéron* en ridicule. Nos Français ſont tout faits pour ſe moquer des grands hommes, ſur-tout quand ils paraiſſent ſous de ſi vilains maſques. Mademoiſelle *Clairon* ne fera certainement pas pleurer, et *la Noue* fera rire. Je ſuis bien aiſe d'être très-malade avant cette cataſtrophe, car on dirait que c'eſt la chute de Rome qui m'écraſe. Bonſoir, portez-vous bien. Il eſt juſte que le Catilina de *Crébillon* ſoit honoré, et le mien honni; mais vous êtes mon public, mes chers anges.

1752.

LETTRE CXIX.

A M. DARGET.

A Berlin, samedi au soir.

VOICI, mon cher ami, ce que le médecin des eaux de Clèves m'envoie. En qualité de malade, cette affaire est de mon département; faites-en l'usage que vous voudrez. Je suis, DIEU merci, débarrassé de ma querelle avec l'ancien testament, et je suis au désespoir de l'avoir eue; mais on est homme: les affaires s'enfournent, je ne sais comment. J'ai fait une folie; mais je ne suis pas fou. Je voudrais guérir aussi vîte que j'oublie tout cela. Ma foi, il faut aussi que *Fréderic le grand* l'oublie; car je défie tous les juifs, et même leurs prophètes, d'être plus sensible que moi, à ses beaux vers et à son beau génie.

Je vous avoue que je serais bien content d'aller travailler, tous les matins, dans la bibliothéque de Sans-Souci, où il y a des livres dont je peux faire usage. Ce n'est pas l'unique objet de mes désirs, comme vous le jugez bien; et le maître me tient plus au cœur que sa bibliothéque. J'ai des chevaux; quand vous voudrez venir manger le potage du malade, nous philosopherons comme nous pourrons; et nous jouirons dans le jardin du premier rayon de soleil. Bonsoir, mon cher ami.

A propos, je prends la liberté d'écrire à *Fréderic le grand*, dans l'effusion de mon cœur; j'ai mis la lettre dans le paquet de M. de *Federsdorf*.

P. S. Je reçois votre lettre. Je suis bien inquiet pour vos yeux; voici le temps des fluxions. Je compte être votre voisin au 5 de mars, et cela me console. Me voici comme le meunier de *la Fontaine*; tout le monde me disait ici: Envoyez *f...f..* ce juif généreusement, après l'avoir confondu; je l'ai fait: et à présent on dit, pourquoi vous êtes-vous accommodé? Mon ami, j'en ai usé avec une générosité sans exemple dans l'ancien testament. *Meâ me virtute involvo.* 1752.

Le 8 février, le procès du juif, *Abraham Hirschel*, négociant à Berlin, a été jugé définitivement, par devant S. E. M. le grand-chancelier.

Abraham Hirschel a été condamné à restituer dix mille écus de lettres de change, sans répéter aucuns frais; la saisie de sa personne déclarée bonne et juste. Les diamans, par lui fournis, seront prisés à leur juste valeur intrinsèque, par des experts que les juges nommeront; et il est condamné à dix écus d'amende.

LETTRE CXX.

A M. DE FORMONT.

A Berlin, 25 février.

Je suis à peu-près, Monsieur, comme madame *du Deffant*; je ne peux guère écrire, mais je dicte avec une grande consolation les expressions de ma reconnaissance pour votre souvenir. Comptez que vous et madame *du Deffant* vous

1752. êtes au premier rang des personnes que je regrette, comme de celles dont le suffrage m'est le plus précieux. Je vous aurais déjà envoyé le Siècle de *Louis XIV*, si je n'étais occupé à corriger quelques fautes dans lesquelles il n'est pas étonnant que je sois tombé, écrivant à quatre cents lieues de Paris, et n'ayant presque d'autres secours que mon porte-feuille et ma mémoire. Monsieur le *Bailli* m'est venu voir aujourd'hui. Vous avez là un très-aimable neveu, et qui réussira dans la carrière qu'il a sagement entreprise. Il dit que vous avez acheté une jolie terre auprès de Rouen; j'en regretterai moins Paris, si vous habitez votre Normandie: mais comment pourrez-vous quitter madame *du Deffant* dans l'état où elle est?

J'ai vu les Mémoires sur les mœurs du dix-huitième siècle. Ils sont d'un homme qui est en place, et qui par là est supérieur à sa matière. Il laisse faire la grosse besogne aux pauvres diables qui ne sont plus en charge, et qui n'ont d'autre ressource que celle de bien faire. Il faut que je tâche de me sauver par la prose, puisqu'il se pourrait bien faire, à l'heure que je vous parle, que j'aye été sifflé en vers à Paris. Il me semble que *Cicéron* était plus fait pour la tribune aux harangues que pour notre théâtre. *Crébillon* m'a d'ailleurs enlevé la fleur de la nouveauté. Je n'ai ni prêtre maq....., ni catin déguisée en homme, ni ce style coulant et enchanteur qui fit réussir sa pièce; je dois trembler. Je vous prie de ne pas m'en aimer moins, en cas que je sois sifflé. L'excommunication du parterre ne doit pas me

priver de votre communion; et quand je serais condamné par la sorbonne avec l'abbé de *Prades*, je compterais encore sur vos bontés. Adieu, Monsieur; soyez persuadé que je ne vous oublierai jamais. Présentez à madame *du Deffant* mes plus tendres respects, je vous en prie. Vous me feriez grand plaisir si vous vouliez me mander sincérement ce que vous pensez de Rome sauvée. Je vous embrasse te tout mon cœur. 1752.

LETTRE CXXI.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, 3 mars.

J'AI réchappé de tous les maux qui m'ont assiégé pendant deux mois, et milord *Tirconel* mourut hier. La mort fait de ces quiproquo-là à tout moment. Madame de *Tirconel* aura fait un cruel voyage; elle sera ruinée pour avoir tenu ici une table ouverte, et elle a perdu un mari qu'elle aimait. La jeunesse la plus brillante n'est donc rien, puisque *Madame* est morte! La sobriété ne sauve donc rien, puisque le duc d'*Orléans* est mort! Mais les hommes sont insensibles à ces exemples frappans; ils étonnent le premier moment, on se rassure bientôt, on les oublie, on reprend le train ordinaire; et celui qui a dit qu'à la cour comme à l'armée, quand on voit tomber à droite et à gauche, on crie *ferre* et on avance, n'a eu que trop raison.

Darget part demain avec sa vessie; c'était à moi de partir. Il vous donnera un des plus furieux

1752. paquets que je vous aye encore envoyés. Il emmène avec lui un excellent domestique français, qui m'était bien nécessaire ; c'est un jeune picard qui s'est mis à pleurer quand il a vu que je ne partais pas. Il prétend qu'il n'y peut plus tenir, que les Prussiens se moquent de lui parce qu'il est petit et qu'il n'est que français. J'ai eu beau lui dire que le roi n'a pas sept pieds de haut, et qu'*Alexandre* était petit ; il m'a répondu qu'*Alexandre* et le roi de Prusse n'étaient pas picards. Enfin, il ne me reste plus de domestique de Paris.

Darget dit qu'il veut voir la première représentation de Rome ; je ne sais si elle sera sauvée ou perdue. C'est un grand jour pour le beau monde oisif de Paris qu'une première représentation : les cabales battent le tambour ; on se dispute les loges ; les valets de chambre vont à midi remplir le théâtre. La pièce est jugée avant qu'on l'ait vue : femmes contre femmes, petits-maîtres contre petits-maîtres, sociétés contre sociétés ; les cafés sont comblés de gens qui disputent ; la foule est dans la rue en attendant qu'elle soit au parterre. Il y a des paris ; on joue le succès de la pièce aux trois dés. Les comédiens tremblent, l'auteur aussi. Je suis bien aise d'être loin de cette guerre civile, au coin de mon feu à Potsdam, mais toujours très-affligé de n'être plus au coin du vôtre.

LETTRE CXXII. 1752.

A M. DE CIDEVILLE.

A Potsdam, 10 mars.

Mon cher et ancien ami, ce n'eſt pas l'ivreſſe paſſagère du public, ce n'eſt pas un trépignement de pieds dans le parterre qui doit faire plaiſir à un homme qui connaît ſon monde et qui a vécu; c'eſt votre approbation, c'eſt votre ſenſibilité, c'eſt votre amitié qui fait mon vrai ſuccès et mon vrai bonheur.

Je laiſſe le public faire ſa petite amende honorable et attendant qu'il me lapide à la première occaſion, et je jouis dans le fond de mon cœur de la conſolation d'avoir un ami tel que vous.

Savez-vous bien ce qui me remplit de la ſatisfaction la plus touchante et la plus pure? Ce n'eſt ni *Céſar* ni *Cicéron*, c'eſt madame *Denis*. C'eſt elle qui eſt une romaine. Quelle intrépidité et quelle patience! quelle chaleur et quelle raiſon elle a mis dans toutes les affaires dont ſa reſpectable amitié s'eſt chargée! Ses bonnes qualités doivent lui faire dans Paris une réputation plus grande et plus durable que celle de Rome ſauvée.

On ſe laſſera bien vîte d'une diable de tragédie ſans amour, d'un conſul en *on*, de conjurés en *us*, d'un ſujet dans lequel le tendre *Crébillon* m'avait enlevé la fleur de la nouveauté. On peut applaudir, pendant quelques repréſentations, à quelques reſſources de l'art, à la peine que j'ai eue de ſubjuguer un terrain ingrat; mais à la fin

1752. il ne restera que l'aridité du sol. Comptez qu'à Paris, point d'amour, point de premières loges et fort peu de parterre. Le sujet de Catilina me paraît fait pour être traité devant le sénat de Venise, le parlement d'Angleterre, et messieurs de l'université. Comptez qu'on verra bientôt disparaître à la comédie de Paris, les talons rouges et les pompons. Si le procureur-général et la grand' chambre ne viennet en premières loges, *Cicéron* aura beau crier : *O tempora, ô mores !* on demandera Inès de Castro et Turcaret.

Mais c'est beaucoup d'avoir plu aux connaisseurs, aux gens sensés, et même aux cicéroniens. L'abbé d'*Olivet* me doit au moins un compliment en latin, et je n'en quitte pas monsieur le recteur des quatre facultés. Mon cher et ancien ami, il me ferait bien plus doux de venir vous embrasser en français, de souper avec madame *Denis* et avec vous dans ma maison, ou du moins de vous voir souper. Je demanderai assurément permission à l'enchanteur auprès duquel je suis, de venir faire un petit tour dans ma patrie. Ma santé en a grand besoin, mon cœur davantage.

Je prendrai le temps qu'il va voir ses armées et ses provinces ; et pendant qu'il courra nuit et jour pour rendre heureux des allemands, je viendrai l'être auprès de vous. Buvez à ma santé, conservez-moi votre amitié, et soyez sûr que tous les rois de la terre et tous les châteaux enchantés ne me feraient pas oublier un ami tel que vous.

Votre lettre est charmante, mais je vous trouve bien modeste de dater notre amitié de trente ans: mon cher *Cideville*, il y en a plus de quarante. 1752.

LETTRE CXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam. 11 mars.

Mon divin ange, madame d'*Argental* était donc là en grande loge? elle se porte donc bien? Voilà une nouvelle pour moi qui vaut bien celle du succès passager de Rome sauvée. Je connais mon public: l'enthousiasme passe; il n'y a que l'amitié qui reste. Aujourd'hui on bat des mains, demain on se refroidit, après-demain on lapide. *Cimon* et *Miltiade* n'ont pas plus essuyé l'inconstance d'Athènes que moi celle de Paris. Je relisais hier *Oreste*, je le trouvais beaucoup plus tragique que *Cicéron*; et cependant quelle différence dans l'accueil! Si j'avais été à Paris ce carême, on m'aurait sifflé à la ville, on se serait moqué de moi à la cour, on aurait dénoncé le Siècle de *Louis XIV*, comme sentant l'hérésie, téméraire et mal-sonnant. Il aurait fallu aller se justifier dans l'antichambre du lieutenant de police. Les exempts auraient dit en me voyant passer: Voilà un homme qui nous appartient. Le poëte *Roi* aurait begayé à Versailles que je suis un mauvais poëte et un mauvais citoyen; et *Hardion* aurait dit en grec et en latin, chez monsieur le dauphin, qu'il faut bien se donner de garde de me donner une

1750. chaire au collége royal. Mon cher ange, *qui bene latuit, bene vixit.*

Mais ma destinée était d'être je ne sais quel homme public, coiffé de trois ou quatre petits bonnets de lauriers et d'une trentaine de couronnes d'épines. Il est doux de faire son entrée à Paris sur son âne; mais au bout de huit jours on y est fessé. Il faut qu'un ménétrier qui joue dans cet Empyrée-là ait pour lui *Jupiter* ou *Vénus*, sans quoi il passe mal son temps. Je n'envie point assurément le nectar qu'on a versé aux *Duclos* aux *Crébillon*, ni le petit verre qu'on a donné aux *Moncrif*; mais je voudrais qu'on ne me donnât pas une éponge avec du vinaigre.

Pourquoi diable arrêter le Siècle de *Louis XIV*, dans le temps qu'on imprime chez *Grangé* les Lettres juives? Il est assez bizarre que l'empereur, comme je l'ai déjà dit, me donne un privilége pour dire que *Léopold* était un poltron, et que je n'aye pas en France la permission tacite de prouver que *Louis XIV* était un grand homme. Franchement, cela est indigne. Il faut donc faire l'*histoire des mœurs du dix-huitième siècle?* (*) Est-ce qu'il ne se trouvera pas quelque bonne ame qui fera rougir les pédans de leur pédanrerie, et les sots de leur sottise? est-ce qu'il n'y aura pas quelque voix qui criera: *Parate vias Domini?* Où est l'intrépide abbé *Chauvelin*? *tu dors, Brutus*! Vous ne me dites rien, mon ange, de ces deux *Chauvelin*; ils sont pourtant de l'ancienne république, ils aiment les lettres, ils aiment et disent la

(*) par M. Duclos.

vérité, ils sont courageux comme des petits lions. Lâchez-les sur les sots. 1752.

Vous m'avez bien consolé en me disant que mademoiselle *Gaussin* n'était plus fâchée contre moi. Dites-lui que cette nouvelle m'a fait plus de plaisir que le cinquième acte n'en a fait au parterre. J'aime tendrement mademoiselle *Gaussin*, malgré mes cheveux blancs et la turpitude de mon état.

Adieu, mon cher ange; je ne croyais pas tant écrire: je n'en peux plus. Mais qui eût dit que ce gros cochon de milord *Tirconel*, si frais, si fort, si vigoureux, serait à l'agonie avant moi? C'est bien pis que d'avoir des tracasseries pour son siècle. O vanité, ô fumée! Qu'est-ce que la vie? *Madame*, morte à vingt-deux ans! Adieu, mon ange; portez-vous bien, et aimez-moi, et écrivez-moi.

LETTRE CXXIV.

A M LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, 14 mars.

Mon héros, je suis fort en peine d'un gros paquet que j'eus l'honneur de vous envoyer par le courrier du cabinet, il y a environ deux mois. J'en chargeai *Bailly*, mon camarade, gentilhomme ordinaire du roi, qui a fait depuis six mois les affaires, pendant la maladie de milord *Tirconel*. Le ballot pesait environ dix livres, et contenait les volumes que vous m'aviez demandés. Il y avait une grande lettre pour vous, et un paquet pour ma nièce, que je vous suppliais d'ordonner

1752. qu'il lui fût rendu. Pardon de la liberté grande. Vous êtes informé sans doute, Monseigneur de la mort du comte de *Tirconel*. Il était le second gourmand de ce monde, car *la Métrie* était le premier. Le médicin et le malade se sont tués, pour avoir cru que DIEU a fait l'homme pour manger et pour boire; ils pensaient encore que DIEU l'a fait pour médire. Ces deux hommes, d'ailleurs fort différens l'un de l'autre, n'épargaient pas leur prochain. Ils avaient les plus belles dents du monde, et s'en servaient quelquefois pour dauber les gens, et trop souvent pour se donner des indigestions. Pour moi, qui n'ai plus de dents, je ne suis ni gourmand, ni médisant, et je passe une vie fort douce avec votre ancien capitaine le marquis d'*Argens* et *Algarotti*. J'espère dans quelque temps avoir assez de santé pour faire le voyage de France, et jouir du bonheur de voir mon héros.

Si vous vouliez m'envoyer un petit précis en deux pages de ce que vous avez fait à Gènes de plus digne d'orner une histoire, vous me feriez grand plaisir; mais vous vous en garderez bien; vous n'en aurez ni le temps ni la volonté. Donnez-moi seulement un petit combat contre M. de *Broun*. Je n'exige pas de grands détails, les détails ennuient; il ne faut rien que d'intéressant et de piquant. Je dis hardiment qu'on vous doit en très-grande partie le gain de la bataille de Fontenoi, et j'observe une chose singulière, c'est que Fontenoi et Mêle, qui ont valu la conquête de la Flandre, sont entiérement l'ouvrage des

officiers français, sans que le général y ait eu part.
Je ne prétends pas assurément diminuer la gloire 1752.
du maréchal de *Saxe*, mais il me semble qu'il devait faire un peu plus de cas de la nation. Vous voyez que je suis toujours bon citoyen. On m'a ôté la place d'historiographe de France, mais on devrait me donner celle detrom pette des rois de France. J'ai sonné pour *Henri IV*, pour *Louis XIV* et pour *Louis XV*, à perdre les poumons. Si vous avez du crédit, vous devriez bien m'obtenir cette place de trompette; mais franchement, j'aimerais mieux quelque petite anecdote de Gènes, qui m'aidât à vous mettre dans votre cadre. Vous savez que ma folie est de chanter les grands hommes. J'en vois un ici tous les jours, mais celui-là va sur mes brisées. Il se mêle d'être *Achille* et *Homère*, et encore *Thucydide*. Il fait mon métier mieux que moi. Que ne se contente-t-il du sien! Si les héros se mettent à bien écrire, que restera-t-il aux pauvres diables d'auteurs? Vous êtes plus aimable que le cardinal de *Richelieu*, et vous avez par-dessus lui de n'être point auteur. Vous feriez pourtant de bien jolis mémoires, si vous vouliez, et cela vaudrait mieux que les œuvres théologiques de votre terrible oncle.

Pour Dieu, Monseigneur, songez à vous faire rendre votre paquet. *Bussy* doit en avoir été chargé.

Je me flatte que M. le duc de *Fronsac* et mademoiselle de *Richelieu* sont deux charmantes créatures. Je voudrais bien vous faire ma cour, et les voir auprès de vous.

1752.

LETTRE CXXV.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Potsdam, ce 14 mars.

Bénie soit cette Rome, Madame, qui m'a valu de vous cette lettre charmante! Je l'aime bien mieux que toutes celles à *Atticus*. *Mongaut*, *Boubier* et d'*Olivet*, qui savent plus de latin que vous, n'écrivent pas comme vous en français. Il y a plaisir à faire des Rome, quand on a de pareilles parisiennes pour protectrices. Je compte bien venir faire cet été un voyage auprès de mes anges, dès que le monument de *Louis XIV* sera sur son piédestal. Il y a des gens qui ont voulu renverser cette statue, et je ne veux pas me trouver là, de peur qu'elle ne tombe sur moi et qu'elle ne m'écrase. Il faut servir les Français de loin, et malgré eux; c'est le peuple d'Athènes. Un ostracisme volontaire est presque la seule ressource qui reste à ceux qui ont essayé, dans leur genre, de bien mériter de la patrie; mais je défie *Cimon* et *Miltiade* d'avoir plus regretté leurs amis que moi les miens.

Je parle tous les jours de vous, Madame, avec le comte *Algarotti*. Il fait les délices de notre retraite de Potsdam. Nous avons souvent l'honneur de souper ensemble avec un grand homme qui oublie avec nous sa grandeur et même sa gloire. Les soupers des sept sages ne valaient pas ceux

que

que nous fesons ; il n'y a que les vôtres qui soient au-dessus. 1752.

Algarotti a fait des choses charmantes. Je ne fais rien de plus amusant et de plus instructif qu'un livre qu'il fera, je crois, imprimer à Venise sur la fin de cette année. Vous qui entendez l'italien, Madame, vous aurez un plaisir nouveau. On ne fait pas de ces choses-là en Italie à présent : le génie y est tombé plus qu'en France. Si vous avez à Paris des Catilina et des Histoires des mœurs du dix-huitième siècle, les Italiens n'ont que des sonnets. C'est une chose assez singulière que l'abbé *Metastasio* soit à Vienne, M. *Algarotti* à Potsdam.

Permettez que César ne parle point de lui.

Mais enfin cela est plaisant. Notre vie est ici bien douce ; elle le serait encore davantage si *Maupertuis* avait voulu. L'envie de plaire n'entre pas dans ses mesures géométrique ; et les agrémens de la société ne sont pas des problèmes qu'il aime à résoudre. Heureusement le roi n'est point géomètre, et M. *Algarotti* ne l'est qu'autant qu'il faut pour joindre la solidité aux grâces. Nous travaillons chacun de notre côté, nous nous rassemblons le soir. Le roi daigne d'ailleurs avoir pour ma mauvaise santé une indulgence à laquelle je crois devoir la vie. J'ai toutes les commodités dont je peux jouir dans le palais d'un grand roi, sans aucun des désagrémens ni même des devoirs d'une cour. Figurez-vous la vie du château, la vie de campagne la plus

libre. J'ai tout mon temps à moi, et je peux faire
1752. tant de Siècles qu'il me plaît.

C'eſt dans cette retraite charmante, Madame, que je vous regrette tous les jours. C'eſt de-là que je volerai pour venir vous dire que je préfère votre ſociété aux rois, et même aux rois philoſophes. Je ne dis rien aux autres anges. J'ai écrit à M. d'*Argental* et à M. le comte de *Choiſeul*; j'ai dit des injures à M. le coadjuteur de *Chauvelin*. Je vous ſupplie de permettre que M. de *Pont-de-Veſle* trouve ici les aſſurances de mon inviolable attachement. Conſervez votre ſanté, conſervez-moi vos bontés, comptez à jamais ſur ma paſſion reſpectueuſe.

LETTRE CXXVI.

A MADAME DENIS, *à Paris*.

Le 16 mars, au ſoir.

Nous ſaurons, dans la vallée de *Joſaphat*, pourquoi j'ai reçu ſi tard votre lettre du 25 février, par laquelle vous m'apprenez que Rome ſauvée n'eſt pas perdue. Les bonnes nouvelles ſont toujours retardées, et les mauvaiſes ont des ailes. Soyez bénie d'avoir gagné cette bataille, malgré les officiers de nos troupes qui ne ſe ſont pas, dit-on, trop bien comportés. Eſt-il vrai que *Cicéron* avait une extinction de voix; et que le ſénat était fort gauche? Toutes les lettres confirment que *Céſar* a joué parfaitement, et qu'il y a eu de l'enthouſiaſme dans le parterre.

Savez-vous quel est mon avis ? c'est de nous retirer sur notre gain. Une pièce si romaine et si peu parisienne ne peut long-temps attirer la foule. Les scènes fortes et vigoureuses, les sentimens de grandeur et de générosité raviſſent d'abord ; mais l'admiration s'épuise bien vîte. On n'aime que les portraits où l'on se retrouve. 1752.

Les dames des premières loges se retrouveront-elles dans le sénat romain ? On ne joue plus le Sertorius de *Pierre Corneille*, et on donne souvent le très-plat Comte d'Essex de son frère *Thomas*. Les gens instruits peuvent me savoir gré d'avoir lutté contre les difficultés d'un sujet si ingrat et si impraticable ; mais je suis toujours très-persuadé que les loges se lasseront de voir des héros en *us*, des *Lentulus*, des *Céthégus*, des *Clodius*. Ils sont bien heureux de n'avoir pas été renvoyés au collége.

Je demande très-instamment à notre petit conseil de ne point donner la pièce après Pâques. Si on l'imprime, je dois absolument la dédier à madame *du Maine* ; c'est une dette d'honneur ; je lui en ai fait mon billet. Elle exigea de moi, quand je partis pour Berlin, de lui signer une promesse en bonne forme. On n'a jamais fait une dédicace comme on acquitte une lettre de change. Vous m'avouerez que je suis fait pour les choses singulières.

Adieu ; je vous embrasse, je vous remercie ; je vais répondre à tous nos amis. *Darget* n'est point encore parti, mais il part.

1752.

LETTRE CXXVII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Berlin, 18 mars.

PARDON, ma chère nièce; je griffonne des tragédies et des Siècles, et je suis paresseux d'écrire des lettres, Tout homme a son coin de paresse, et vous avez bien le vôtre; mais mon cœur n'est point paresseux pour vous. Je vous aime comme si je vous voyais tous les jours, et je charge souvent votre sœur de vous le dire, et d'en dire autant à votre conseiller du grand conseil. J'ai été bien malade cet hiver; j'ai cru mourir, mais je n'ai fait que vieillir. J'espère reprendre, cet été, des forces pour venir jouir de la consolation de vous voir. J'aurai celle de sortir du château enchanté où je passe la vie la plus convenable à un philosophe et à un malade. Je suis un plaisant chambellan; je n'ai d'autre fonction que celle de passer de ma chambre dans l'appartement d'un roi philosophe, pour aller souper avec lui; et quand je suis plus malingre qu'à l'ordinaire, je soupe chez moi. Mon appartement est de plain pied à un magnifique jardin où j'ai fait quelques vers de Rome sauvée. Il n'y a pas d'exemple d'une vie plus douce et plus commode; et je ne sais rien au-dessus, que le plaisir de venir vous voir.

Vous me consolez beaucoup en me disant du bien de votre santé: nous ne sommes de fer ni vous ni moi, mais avec du régime, nous existons;

et je vois mourir à droite et à gauche de gros cochons à face large et rubiconde. 1752.

Mille complimens à toute votre famille. Je vous embrasse tendrement, et je meurs d'envie de vous revoir.

LETTRE CXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 1 avril.

PLUS ange que jamais, puisque vous m'envoyez des critiques, je vous remercie tendrement, mon cher et respectable ami, de votre lettre du 19 mars. Vous avez enterré Rome avec honneur. Ne croyez pas que je veuille la ressusciter par l'impression; je la réserve pour l'année de M. le maréchal de *Richelieu*, avec deux scènes nouvelles et bien des changemens. C'est en se corrigeant qu'il faut profiter de sa victoire. Ce terrain de Rome était si ingrat qu'il faut le cultiver encore, après lui avoir fait porter à force d'art des fruits qui ont été goûtés. Le succès ne m'a rendu que plus sévère et plus laborieux. Il faut travailler jusqu'au dernier moment de sa vie, et ne point imiter *Racine* qui fut assez sot pour aimer mieux être un courtisan qu'un grand homme. Imitons *Corneille* qui travailla toujours, et tâchons de faire de meilleurs ouvrages que ceux de sa vieillesse. Adélaïde, ou le Duc de Foix, ou les Frères ennemis, comme vous voudrez l'appeler, est un ouvrage plus théâtral que Rome sauvée. Le rôle de *Lisois* est peut-être encore plus théâtral que celui de *César*. J'ai

1752. travaillé cette pièce avec soin, j'y retouche encore tous les jours ; mais ce sera là qu'il faudra une conspiration bien secrète. Le public n'aime pas à applaudir deux fois de suite au même homme. Je ne veux pas donner cette pièce sous mon nom. Je sais trop que le public donne des soufflets après avoir donné des lauriers. Défions-nous de l'hydre à mille têtes.

Je suis bien loin, mon cher ange, de songer à faire imprimer sitôt la Guerre de 1741 ; mais je suis bien aise de ne perdre ni mon temps, ni ce travail que j'avais presque achevé sur les mémoires du cabinet, ni le gré qu'on pourrait me savoir de faire valoir ma nation sans flatterie. J'avais demandé à ma nièce un plan de la bataille de Fontenoi, que j'ai laissé à Paris dans mes papiers, afin de mettre tout en ordre, et que cet ouvrage pût paraître dans l'occasion, ou pendant ma vie, ou après ma mort. Il m'a paru d'ailleurs assez nécessaire qu'on sût que j'avais rempli ce qui était autrefois du devoir de ma place, et ce qui est toujours du devoir de mon cœur, de tâcher d'élever quelques petits monumens à la gloire de ma patrie. Je me hâte de travailler, de corriger ; mais je ne me hâte point d'imprimer. Je voudrais que le Siècle de *Louis XIV* n'eût point encore vu le jour ; et tout ce que je demande, c'est que l'édition imparfaite et fautive de Berlin n'entre point dans Paris. J'ai beaucoup réformé cet ouvrage ; le Catalogue des écrivains est fort augmenté. Mais voyez comme les sentimens sont différens ! ce Catalogue est ce que le président *Hénault* aime le mieux.

Je vous supplie de faire les plus tendres remercimens pour moi à M. le président de *Meynières* et à M. de *Foncemagne*. Ce dernier me permettra de lui représenter, avec la déférence que je dois à ses lumières et la reconnaissance que je dois à ses soins obligeans, que le Siècle de *Louis XIV* est un espace de plus de cent années, commençant au cardinal de *Richelieu*; que si je retranchais les écrivains qui ont commencé à fleurir sous *Louis XIII*, il faudrait retrancher *Corneille*; que les écrivains font honneur à ce siècle sans avoir été formés par *Louis XIV*; que *le Brun*, *le Nôtre* n'ont pas commencé à travailler pour ce monarque; que l'influence de ce beau siècle a tout préparé avant *Louis XIV*; et tout fini sous lui; qu'il s'agit moins de la gloire de ce roi que de celle de la nation; qu'à l'égard de *Gacon* et de *Courtilz*, etc., je n'en ai parlé que pour faire honte au père *Niceron*, et pour marquer la juste horreur que les *Gacon*, *Roi*, *Desfontaines*, *Fréron*, etc., doivent inspirer; qu'enfin ce Catalogue raisonné est et sera très-curieux; mais il faut attendre une édition meilleure, celle-ci n'est qu'un essai. Hélas! on passe sa vie à essayer! J'essaierai cet été de venir embrasser mes anges. 1752.

Mille tendres respects à tous.

1752.

LETTRE CXXIX.

A M. DE CIDEVILLE.

A Potsdam, 3 avril.

En vous remerciant, mon cher et ancien ami; l'annonce de ce libraire de Hollande eſt l'affiche d'un charlatan. Tous les libraires de l'Europe ſe diſputent l'impreſſion de ce Siècle; pour comble d'embarras, on s'empreſſe de le traduire avant que je l'aye corrigé. Je laiſſe faire, et je m'occupe jour et nuit à préparer une édition plus ample et plus correcte. Une première édition n'eſt jamais qu'un eſſai. Ni le Siècle ni Rome ſauvée ne ſont ce qu'ils ſeront. Je demande ſeulement de la ſanté au ciel, comme *Ajax* demandait du jour.

Mais je ſuis plus inquiet de la ſanté de ma nièce que de la mienne. Je ſuis accoutumé à mes maux, et je ne peux m'accoutumer aux ſiens. Il eſt très-sûr que je ferai un voyage pour elle et pour mes amis. J'ai deux ames, l'une eſt à Paris, l'autre auprès du roi de Pruſſe; mais auſſi je n'ai point de corps.

Je vous embraſſe, je vous remercie, je retourne vîte à *Louis XIV*. Je veux me dépêcher pour vous retrouver et vous embraſſer à Paris.

LETTRE

LETTRE CXXX.

1752.

A M. DARGET.

A Potsdam, 3 avril.

MON très-cher ami, j'ai reçu votre lettre de Strasbourg, avec une consolation inexprimable. Vous avez bien soutenu la fatigue du voyage, et je compte que ma lettre vous trouvera à Paris où je l'adresse. Vous me manquez bien à Potsdam. Je m'étais fait une douce habitude de vous voir tous les jours; je ne m'accoutume point à une telle privation. Votre vessie me fait encore plus de mal qu'à vous; elle vous mène à Paris, et elle m'ôte m'on bonheur. Je me flatte que vous verrez ma nièce; mais vous ne verrez pas mes enfans. Je ne veux pas qu'on reprenne Rome sauvée après Pâques; je la réserve pour l'année de monsieur le maréchal de *Richelieu*. Guérissez-vous vîte à Paris, et revenez auprès du roi philosophe, qui rend la vie si douce; revenez dans le séjour du repos et de la philosophie.

Omitte mirari beatæ
Fumum et opes strepitumque Romæ.

Revenez dans la belle retraite, où un roi d'une humeur toujours égale, rend tous nos momens égaux; revenez voir les orangers de Sans-Souci, il me semble qu'il n'y en a point aux Tuilleries. Il est vrai que vous y verrez plus de femmes; voilà ce que vous aimez, traître, avec votre vessie. Eh bien, ramenez-nous-en une. Venez

établir une madame *Darget* à Potsdam, chez la-
1752. quelle nos philosophes se rassembleront; qui aura bien soin de vous, qui tiendra votre ménage, qui... cela sera charmant; vous serez égayé tout le long du jour; car

L'uom' senza moglie a lato
Non puote in bontade esser perfetto.

Vous allez cependant préparer vos armes à Paris; vous allez tâter de tous les plaisirs, et moi je vous attends dans mon petit appartement avec de la prose et des vers, qui me tiennent lieu de femme. J'ai fait vos complimens au marquis, qui se plaint de ses *c.....*, comme vous de votre vessie. *Per quæ quis peccat, per hæc et punietur.* Je les ai faits au comte *Algarotti*, qui est venu célébrer la Pâque dans notre couvent, et qui attend le dépucellement de madame la princesse de Hesse, pour aller demander la bénédiction à mon bon patron le saint-père. Ils vous font tous les plus tendres remercimens; ce n'est pas le saint-père que je veux dire, c'est *Algarotti* et d'*Argens*. Pour *Fédersdorf*, je n'ai pu encore m'acquitter de ma commission; je n'ai pu l'attraper depuis votre départ. Adieu, mon cher ami. *Vive memor nostri*; portez-vous bien. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

Je connais *Klinglin* et son affaire, j'en augure mal; il a de puissans ennemis, il était trop puissant pour n'être point haï; la fuite de son secrétaire est un mauvais signe.

LETTRE CXXXI.

1752.

A M. BAGIEUX,

CHIRURGIEN-MAJOR DES GENDARMES DE LA GARDE, etc.

A Potsdam, le 10 avril.

Si jamais quelque chose, Monsieur, m'a sensiblement touché, c'est la lettre par laquelle vous m'avez bien voulu prévenir; c'est l'intérêt que vous prenez à un état qui semblait devoir n'être pas parvenu jusqu'à vous; c'est le secours que vous m'offrez avec tant de bienveillance. Rien ne me rend la vie plus chère et ne redouble plus mon envie de faire un voyage à Paris que l'espérance d'y trouver des ames aussi compatissantes que la vôtre, et des hommes si dignes de leur profession et en même temps si au-dessus d'elle. Que ne dois-je point à madame *Denis* qui m'attire de votre part une attention si touchante! En vérité, ce n'est qu'en France qu'on trouve des cœurs si prévenans, comme ce n'est qu'en France qu'on trouve la perfection de votre art. Le mien est bien peu de chose; je ne me suis jamais occupé qu'à amuser les hommes, et j'ai fait quelquefois des ingrats. Vous vous occupez à les secourir. J'ai toujours regardé votre profession comme une de celles qui ont fait le plus d'honneur au siècle de *Louis XIV*, et c'est ainsi que j'en ai parlé dans l'histoire de ce siècle; mais jamais je ne l'ai plus estimée. J'ai

1752. é udié la médecine comme madame de *Pimbeche* avait appris la coutume en plaidant. J'ai lu *Sydenham*, *Freind*, *Boerhaave*. Je sais que cet art ne peut être que cojectural, que peu de tempéramens se ressemblent, et qu'il n'y a rien de plus beau ni de plus vrai que le premier aphorisme d'*Hippocrate*, *experientia fallax*, *judicium difficile*. J'ai conclu qu'il fallait être son médecin soi-même, vivre avec régime, secourir de temps en temps la nature, et jamais la forcer; mais surtout savoir souffrir, vieillir et mourir.

Le roi de Prusse qui, après avoir remporté cinq victoires, donné la paix, réformé les lois, embelli son pays, après en avoir écrit l'histoire, daigne encore faire de très-beaux vers, m'a adressé une ode sur cette nécessité à laquelle nous devons nous soumettre. Cet ouvrage et votre lettre valent mieux pour moi que toutes les facultés de la terre. Je ne dois pas me plaindre de mon sort. J'ai atteint l'âge de cinquante-huit ans avec le corps le plus faible, et j'ai vu mourir les plus robustes à la fleur de leur âge. Si vous aviez vu milord *Tircone*l et *la Métrie*, vous seriez bien étonné que ce fût moi qui fût en vie: le régime m'a sauvé. Il est vrai que j'ai perdu presque toutes mes dents, par une maladie dont j'ai apporté le principe en naissant; chacun a dans soi-même, dès sa conception, la cause qui le détruit. Il faut vivre avec cet ennemi jusqu'à ce qu'il nous tue. Le remède de *Demouret* ne me convient pas; il n'est bon que contre les scorbuts accidentels et déclarés, et non contre les affections d'un sang

saumuré et d'organes desséchés qui ont perdu leur ressort et leur mollesse. Les eaux de Barege, de Padoue, d'Ischia pourraient me faire du bien pour un temps; mais je ne sais s'il ne vaut pas mieux savoir souffrir en paix, au coin de son feu, avec du régime, que d'aller chercher si loin une santé si incertaine et si courte. La vie que je mène auprès du roi de Prusse est précisément ce qui convient à un malade; une liberté entière, pas le moindre assujettissement, un souper léger et gai: *Deus nobis hæc otia fecit.* Il me rend heureux autant qu'un malade peut l'être; et vous ajoutez à mes consolations par l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à mon état. Regardez-moi, je vous en supplie, Monsieur, comme un ami que vous vous êtes fait à quatre cents lieues. Je me flatte que cet été je viendrai vous dire avec quelle tendre reconnaissance je serai toujours, etc. 1752.

LETTRE CXXXII.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, 22 avril.

VOILA une plaisante idée qu'a *Dumolard* de faire jouer Philoctète, en grec, par des écoliers de l'université, sur le théâtre de mon grenier! La pièce réussira surement, car personne ne l'entendra. Les gens qui font les cabales à Paris n'entendent point le grec.

Je vous apprendrai qu'une héroïne de votre sexe l'entendait; ce n'est pas madame *Dacier* que

1752. je veux dire ; elle n'avait l'air ni d'être héroïne ni d'avoir un sexe ; c'est la reine *Elisabeth* : elle avait traduit ce Philoctète de *Sophocle* en anglais.

Vous savez que le sujet de la pièce est un homme qui a mal au pied. Il faudrait prendre un goutteux pour jouer le rôle de Philoctète ; le roi de Prusse serait bien votre affaire ; mais au lieu de crier *aie*, *aie*, comme fait le héros grec, admiré en cela par M. de *Fénélon*, il voudrait monter à cheval et exercer les soldats de *Pyrrhus*. Il a actuellement la goutte bien serrée. Imaginez ce qu'il a pris : ses bottes ! Son pied s'est enflé de plus belle. Dites à *Dumolard* qu'il prenne quelque goutteux du collége de Navarre.

On commence actuellement à Dresde une seconde édition du Siècle de *Louis XIV*, et il faut la diriger, nouvelle peine, nouveau retardement. On m'a envoyé de nouveaux mémoires de tous les côtés ; j'ai eu un trésor : ce sont deux morceaux de la main de *Louis XIV*, bien collationnés à l'original. Il n'y a pas moyen d'abandonner son édifice, quand on trouve des matériaux si précieux. On me flatte que cette édition sera bientôt achevée. J'ai une autre affaire en tête et que je vous communiquerai à la première occasion.

LETTRE CXXXIII. 1752.

A M. DE FORMONT.

A Potsdam, 28 avril.

On croirait presque que je suis laborieux, mon cher *Formont*, en voyant l'énorme fatras dont j'ai inondé mes contemporains ; mais je me trouve le plus paresseux des hommes, puisque j'ai tardé si long-temps à vous écrire et à vous instruire des raisons qui m'ont empêché de vous envoyer, à vous et à madame *du Deffant*, ce Siècle de *Louis XIV*. J'y ai trouvé, quand je l'ai relu, une quantité de péchés d'omission et de commission qui m'a effrayé. Cette première édition n'est qu'un essai encore informe. Le fruit que j'en retire, c'est de recevoir de tous côtés de remarques, des instructions de la part des Français et de quelques étrangers, qui m'aideront à faire une bonne histoire. Je n'aurais jamais obtenu ces secours, si je n'avais pas donné mon ouvrage. Les mêmes personnes, qui m'ont refusé long-temps des instructions quand je travaillais, m'envoyent à présent des critiques le plus volontiers du monde. Il faut tirer parti de tout. Je fais une nouvelle édition qui sera plus ample d'un quart, et plus curieuse de moitié ; et je tâcherai d'empêcher, autant qu'il sera en moi, que la première édition, qui est trop fautive, n'entre en France. J'ai bien peur, mon cher ami, que ma lettre ne vous trouve point à Paris. Voilà madame *du Deffant*

1752. en Bourgogne ; vous avez tout l'air d'être dans votre Normandie. Votre parent monsieur *le Bailli* fait chemin de bonne heure comme je vous l'avais dit. Le voilà ministre accrédité, en attendant que M. le chevalier de *la Touche* arrive ; et il ira probablement de cour en cour mener une vie douce, au nom du roi son maître. Mais je le défie d'en mener une plus douce et plus tranquille que la votre ; je dirai encore, si on veut, la mienne : car je vous assure qu'étant auprès d'un grand roi, il s'en faut beaucoup que je sois à la cour. Je n'ai jamais vécu dans une si profonde retraite. Ce serait bien là l'occasion de faire encore des vers, mais j'en ai trop fait. Il faut savoir se retirer à propos, et imposer silence à l'imagination, pour s'occuper un peu de la raison. Je m'occupe avec les ouvrages des autres, après en avoir assez donné. Je fais comme vous ; je lis, je réfléchis, et j'attrape le bout de la journée. J'avoue qu'il serait doux de finir cette journée entre vous et madame *du Deffant* ; c'est une espérance à laquelle je ne renonce point. Si ma lettre vous trouve encore tous deux à Paris, je vous supplie de lui dire qu'elle est à la tête du petit nombre des personnes que je regrette, et pour qui je ferai le voyage de Paris. Je lui souhaite un bon estomac, ce principe de tous les biens. Adieu, mon très-cher *Formont* ; faites quelquefois commémoration d'un homme qui vous aimera toute sa vie.

LETTRE CXXXIV. 1752.

A M. DARGET.

A Potsdam, le 29 avril.

Les mondains oublient volontiers les moines. Vous êtes dans les plaisirs, mon cher *Darget*, à Paris, à Plaisance, à Versailles. *Lontano dagli occhi, lontano dal cuore.* Vous voilà comme une jeune religieuse qui a sauté les murs, et qui cherche un amant, tandis que les sœurs professes restent au chœur et prient Dieu pour elle. Je ne vous dirai pas, *omitte mirari beatæ fumum et opes strepitumque Romæ.* Je vous dirai au contraire, *carpe diem*, jouissez. Je ne doute pas que vous n'ayez retrouvé dans monsieur *du Verney* la solide amitié qu'il a toujours eue pour vous, et que vous n'en goûtiez tous les fruits. Vous voilà dans le sein de votre famille qui vous aime, mais n'oubliez pas que vous êtes aussi aimé ailleurs. J'ai répondu exactement à votre lettre de Strasbourg. J'ai adressé ma lettre chez M. *du Marsin*, rue Française, près de la comédie italienne. Je serais bien surpris et bien affligé si vous ne l'aviez pas reçue. M. *Federsdorf* vient de me rembourser cette bagatelle pour laquelle vous m'aviez donné une assignation sur lui. Notre vie est toujours la même. Vous nous retrouverez tels que vous nous avez laissé, dans la tranquillité, dans la paix, dans l'union, dans l'uniformité. Le couvent est toujours sous la bénédiction du Seigneur. Mais

1752. comptez que de tous les moines, le plus chétif, qui eſt moi, eſt celui qui vous aime davantage, et qui déſire le plus véritablement votre bonheur. Songez à votre veſſie et à votre bien-être. Nous chanterons un *Te Deum* à votre retour. Pour moi j'en chanterai toujours un à baſſe note et du fond du cœur, quand je vous croirai auſſi heureux que vous méritez de l'être.

Je m'occupe à une ſeconde édition du Siècle de *Louis XIV*, beaucoup plus ample et plus curieuſe que la précédente, et purgée de toutes les fautes qui défigurent celle que je voudrais bien qui n'entrât pas dans Paris. *Heſternus error*, *hodiernus magiſter*. Adieu, mon cher ami; divertiſſez-vous, mais ne m'oubliez pas tout à fait.

LETTRE CXXXV.

A M. ROQUES,

CONSEILLER ECCLÉSIASTIQUE DU LANDGRAVE DE HESSE-HOMBOURG.

Si ceux qui font des critiques avaient votre politeſſe, votre érudition et votre candeur, il n'y aurait jamais de guerres dans la république des lettres; la vérité y gagnerait, et le public reſpecterait plus les ſciences. Je vous remercie très-ſincérement, Monſieur, des remarques que vous avez bien voulu m'envoyer ſur le Siècle de *Louis XIV*. Je pourrais bien m'être trompé ſur le premier article touchant *Falc Conſtance*, dont

vous me faites l'honneur de me parler. Je n'ai ici aucun livre que je puisse consulter sur cette matière, je n'ai que mes propres mémoires que j'avais apportés de France, et qui m'ont servi de matériaux. Les autorités n'y sont point citées en marge. Je n'avais pas cru en avoir besoin pour un ouvrage qui n'est point une histoire détaillée, et que je ne regardais que comme un tableau général des mœurs des hommes, et de la révolution de l'esprit humain sous *Louis XIV*. 1752.

Je me souviens bien que je n'ai pas toujours suivi l'abbé de *Choisi* dans sa Relation de Siam; c'est un de mes parens, nommé *Beaurégard*, qui avait défendu la citadelle de Bankoke sous M. de *Fargue*, autant qu'il m'en souvient, de qui je tiens l'aventure de la veuve de *Constance*.

Quant au roi *Jacques* et à la reine sa femme, ils arrivèrent à Saint-Germain à trois ou quatre jours l'un de l'autre. Ce ne sont point de pareilles dates dont je me suis embarrassé. Je n'ai songé qu'à exposer les malheurs du roi *Jacques*, la manière dont il se les était attirés, et la magnificence de *Louis* de *XIV*. Mon objet était de peindre en grand les principaux personnages de ce siècle, et de laisser tout le reste aux annalistes. Quand je suis entré dans les détails, comme aux chapitres des anecdotes et du gouvernement intérieur, je l'ai fait sur mes propres lumières et sur les témoignages des plus anciens courtisans.

Feu M. le cardinal de *Fleuri* me montra l'endroit où *Louis XIV*. avait épousé madame de

Maintenon; il m'assura positivement que l'abbé
1752. de *Choisi* s'était trompé; que ce n'était pas le chevalier de *Forbin*, mais *Bontemps* et *Monchevreuil* qui avaient assisté comme témoins. En effet, il était naturel que *Louis XIV* employât dans cette occasion ses domestiques les plus affidés; et le chevalier de *Forbin*, chef d'escadre, n'était point domestique de ce monarque.

Pour l'article de *Descartes*, permettez-moi, je vous prie, ce que j'en ai dit. Je n'ai pensé qu'à faire rentrer en eux-mêmes ceux dont le zèle imprudent traite trop souvent d'athées des philosophes qui ne sont pas de leur avis.

Si l'article de feu M. de *Beausobre* vous intéresse, vous le trouverez, Monsieur, dans une nouvelle édition, qui va paraître ces jours-ci à Leipsic et à Dresde, et que je ne manquerai pas d'avoir l'honneur de vous envoyer. Vous y trouverez deux fragmens bien curieux, copiés sur l'original de la main de *Louis XIV* même.

On s'est trop pressé, en France et ailleurs d'inonder le public d'éditions de cet ouvrage. Celle qu'on fait actuellement à Dresde est plus ample d'un tiers. Vous y verrez des articles bien singuliers, et sur-tout le mariage de l'évêque de Meaux.

Les offres obligeantes que vous me faites, Monsieur, m'autorisent à vous prier de vouloir bien interposer vos bons offices pour arrêter l'édition furtive qui se fait à Francfort sur le Mein. Elle ferait beaucoup de tort à mon libraire *Conrad Walther* de Dresde, qui a le privilége de l'empereur; c'est un très-honnête homme. Je ne

manquerai pas de l'avertir de l'obligation qu'il vous aura. 1752.

Je suis affligé que M. de *la Beaumelle*, qui m'a paru avoir beaucoup d'esprit et de talent, ne veuille s'en servir à Francfort que pour faire de la peine à mon libraire et à moi, qui ne l'avons jamais offensé. Je l'avais connu par des lettres qu'il m'avait écrites de Danemarck, et je n'avais cherché qu'à l'obliger. Il m'avait mandé que le roi de Danemarck s'intéressait à un ouvrage qu'il projetait; mais étant obligé de quitter le Danemarck, il vint à Berlin, et il montra quelques exemplaires d'un ouvrage où quelques chambellans de sa Majesté n'étaient pas trop bien traités. Je me plaignis à lui sans amertume, et j'aurais voulu lui rendre service. Il alla à Leipsic, de-là à Gotha; il est à présent à Francfort. Il n'y fera pas une grande fortune, en se bornant à écrire contre moi; il devrait tourner ses talens d'un côté plus utile et plus honorable. Il avait commencé par prêcher à Copenhague. Il a de l'éloquence, et je ne doute pas que les conseils d'un homme comme vous, ne le ramènent dans le bon chemin. Je suis avec tous les sentimens que je vous dois, etc.

1752.

LETTRE CXXXVI.

AU MEME.

A Potsdam, ce 17.

Je suis pénétré de reconnaissance de toutes les bontés que vous m'avez témoignées d'une manière si prévenante, sans me connaître; il ne me reste qu'à les mériter. Je voudrais que la nouvelle édition du recueil de mes anciennes rêveries en prose et en vers, et celle du Siècle de *Louis XIV*, que mon libraire doit vous envoyer de ma part, pussent au moins être regardées de vous comme un gage de ma sensibilité pour tous vos soins obligeans. Quant à M. de *la Beaumelle*, je suis sûr que vous aurez la générosité de lui représenter le tort qu'il fait à ce pauvre *Conrad Walther*; c'est assurément le plus honnête homme de tous les libraires que j'ai rencontrées. Il s'est mis en frais pour la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*; il n'y a épargné aucun soin; et voilà que, pour fruit de ses peines, M. de *la Beaumelle* fait imprimer sous main une édition subreptice à Francfort, ville impériale, malgré le privilége de l'empereur dont *Walther* est en possession. Il est libraire du roi de Pologne, il est protégé; il est résolu à attaquer M. de *la Beaumelle* par les formes juridiques. Cela va faire un événement qui certainement causerait beaucoup de chagrin à M. de *la Beaumelle*, et qui serait fort triste pour la littérature.

Il doit avoir gagné, par l'édition des lettres de madame de *Maintenon*, de quoi pouvoir se passer

du profit léger qu'il pourrait tirer d'une édition furtive. D'ailleurs, il doit considérer que toute la librairie se réunira contre lui. Les gens de lettres se plaignent d'ordinaire que les libraires contrefont leurs ouvrages, et ici c'est un homme de lettres qui contrefait l'édition d'un libraire; c'est un étranger qui, dans l'Empire, attaque un privilége de l'empereur. Que M. de *la Beaumelle* en pèse toutes les conséquences. Les remarques critiques qu'il joint à son édition ne sont pas une excuse envers mon libraire, et sont envers moi un procédé dont j'aurais sujet de me plaindre. Je ne connais M. de *la Beaumelle* que par les services que j'ai tâché de lui rendre. 1752.

Il m'écrivit, il y a un an, du palais de Copenhague, pour m'intéresser à des éditions des auteurs classiques français qu'on devait faire, disait-il, en Danemarck, et dont le roi de Danemarck le chargeait, à l'imitation des éditions qu'on a nommées en France *les Dauphins*. Je crus M. de *la Beaumelle*; et mon zèle pour l'honneur de ma patrie, me fit travailler en conséquence.

Quelque temps après, je fus étonné de le voir arriver à Potsdam. Il était renvoyé de Copenhague, où il avait d'abord prêché en qualité de proposant, et où il était, je crois, de l'académie. Il voulait s'attacher au roi de Prusse, et il me présenta, pour cet effet, un livre dans lequel il me traitait assez mal, moi et plusieurs des chambellans. Il y avait beaucoup de choses dont le roi de Danemarck et plusieurs autres puissances devaient s'offenser. Ce livre imprimé

1752. à Copenhague, intitulé *Mes Penſées*, n'était pas encore trop public; il promit de le corriger, et je crois en effet qu'il en a fait une édition corrigée à Berlin. Il ſait que, quoique j'euſſe beaucoup à me plaindre d'une pareille conduite, je l'avertis cependant de pluſieurs petites inadvertances dans leſquelles il était tombé ſur ce qui regarde l'hiſtorique; par exemple, ſur la conſtitution d'Angleterre, ſur M. *Pâris Duverney*, et ſur d'autres erreurs qui peuvent échapper à tout écrivain.

Lorſqu'il fut mis en priſon à Berlin, tout le monde ſait que je m'intéreſſais pour lui, et que je parlais même vivement à milord *Tirconel*, qui avait, diſait-on, contribué à ſon empriſonnement, et à le faire renvoyer de la ville. Milord *Tirconel*, à qui il écrivit pour ſe plaindre à lui de lui-même, lui répondit: *Il eſt vrai que je vous ai fait conſeiller de partir, me doutant bien que vous vous feriez bien renvoyer.* Je priais milord *Tirconel* de ne pas montrer cette lettre qui ferait trop de tort à un jeune homme qui avait beſoin de protection; et il n'y a rien que je n'aye fait pour lui dans cette occaſion. De retour de Spandau à Berlin, il me dit qu'il était appelé à Copenhague avec une groſſe penſion; mais il partit quelques jours après pour Leipſic. On prétend qu'il y fit imprimer une brochure intitulée, je crois, *Les Amours de Berlin, et les Dégoûts des plaiſirs*; les lettres initiables de ſon nom, par M. de *la B.* . . . ſont à la tête de ce libelle. Je ſuis très-éloigné de l'en croire l'auteur, et

j'ai

j'ai soutenu publiquement que ce n'était pas lui. De Leipsic, il s'arrêta à Gotha. On a écrit de ce pays-là des choses sur son compte, qui lui feraient plus de tort, si elles étaient vraies, que le libelle même qu'on lui a imputé. On m'a écrit de Leipsic, de Copenhague, de Gotha, des particularités qui ne lui feraient pas moins de préjudice, si je les rendais publiques. 1752.

Comment peut-il donc, Monsieur, dans de pareilles circonstances, non-seulement contrefaire l'édition de mon libraire, mais charger cette édition de notes contre moi qui ne l'ai jamais offensé, qui même lui ai rendu service? S'il est plus instruit que moi du règne de *Louis XIV*, ne devait-il pas me communiquer ses lumières, comme je lui communiquai, sur son livre intitulé: *Mes Pensées*, des observations dont il a fait usage? pourquoi d'ailleurs faire réimprimer la première édition du Siècle de *Louis XIV*, quand il sait que mon libraire *Walther* en donne une nouvelle beaucoup plus exacte et d'un tiers plus ample? Quoique j'aye passé trente années à m'instruire des faits principaux qui regardent ce règne; quoiqu'on m'ait envoyé, en dernier lieu, les mémoires les plus instructifs, cependant je peux avoir fait, comme dit *Bayle*, bien des péchés de commission et d'omission. Tout homme de lettres qui s'intéresse à la vérité et à l'honneur de ce beau siècle, doit m'honorer de ses lumières; mais quand on écrira contre moi, en faisant imprimer mon propre ouvrage pour ruiner mon

libraire, un tel procédé aura-t-il des approba-
1752. teurs? une ancienne édition contrefaite aura-t-elle du crédit parmi les honnêtes gens? et l'auteur ne se ferme-t-il pas, par ce procédé, toutes les portes qui peuvent le mener à son avancement?

J'ose vous prier, Monsieur, de lui montrer cette lettre, et de rappeler dans son cœur les sentimens de probité que doit avoir un jeune homme qui a fait la fonction de prédicateur. Je me persuade qu'il fera celle d'honnête homme. S'il a fait quelques frais pour cette édition, il peut m'en envoyer le compte; je le communiquerai à mon libraire, et le mieux serait assurément de terminer cette affaire d'une manière qui ne causât du chagrin ni à ce jeune homme ni à moi.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec l'attachement sincère que vos procédés obligeans m'inspirent, etc.

LETTRE CXXXVII.

AU MEME.

Avril.

POUR répondre, Monsieur, à vos bontés conciliantes dont je suis très-reconnaissant, et à la lettre de M. de *la Beaumelle*, dont je suis très-surpris, j'aurai d'abord l'honneur de vous dire:

1°. Qu'il est peu intéressant qu'il ait reçu trois ducats, comme vous l'avez marqué, ou davantage, pour l'ouvrage qu'il a écrit contre moi à Francfort.

2°. Que quand il m'écrivit de Copenhague, sans

que j'eusse l'honneur de le connaître, il data sa lettre du château, et me fit entendre que le gouvernement l'avait chargé de l'édition des auteurs classiques français, et que M. de *Bernstorf*, secrétaire d'Etat, m'a écrit le contraire. 1752.

3°. Que quelques jours après, étant renvoyé de Copenhague, il m'envoya de Berlin à Potsdam, à ma réquisition, son livre intitulé : *Le qu'en dira-t-on*, dans lequel il dit que le roi de Prusse a des gens de lettres auprès de lui, par le même principe que les princes d'Allemagne ont des bouffons et des nains.

4°. Qu'il me promit de supprimer ce compliment et qu'il ne l'a pas fait.

5°. Qu'il me reproche dans ce livre d'avoir sept mille écus de pension, et qu'il doit savoir à présent que j'y ai renoncé, aussi bien qu'à des honneurs que je crois inutiles à un homme de lettres, et que, dans l'état où je suis, il y a peu de générosité à persécuter un homme dont il n'a jamais eu le moindre sujet de se plaindre.

6°. Qu'il est vrai que je lui donnai des conseils sur quelques méprises où il était tombé, et sur son étonnante hardiesse; qu'à la vérité, il a suivi mes avis sur des faits historiques, mais qu'il les a bien négligés dans quelques exemplaires imprimés à Francfort, où il dit qu'il a vu, à la cour de Dresde, un roi.. et tout le reste qui a fait frémir d'horreur. Il ose parler contre le gouvernement et l'armée du roi de Prusse; il s'élève presque contre toutes les puissances. L'*Arétin* gagnait autrefois des chaînes d'or à ce métier; mais aujourd'hui elles sont d'un

1752. autre métal. Je souhaite seulement qu'on pardonne à sa jeunesse, ou qu'il ait une armée de cent mille hommes.

7°. Il est bien le maître d'écrire contre moi, ainsi que contre tous les princes; il n'y gagnera pas davantage.

8°. Il vous mande qu'il me poursuivra jusqu'aux enfers; il peut me poursuivre tant qu'il lui plaira jusqu'à ma mort; il n'attendra pas long-temps; il poursuivra un homme qui ne l'a jamais offensé. Milord *Tirconel* est mort, mais ceux qui étaient auprès de lui sont témoins que je rendis service à M. de *la Beaumelle*, et que, seul, j'empêchai milord *Tirconel* d'envoyer directement au roi de Prusse une lettre dont la minute doit exister encore, et dans laquelle il demandait vengeance. Je ne m'oppose point à la reconnaissance dont il me menace.

9°. Il peut se dispenser d'imprimer le procès du juif *Hirschel* qui me contestait la restitution de douze mille écus qu'il avait à moi en dépôt. Ce procès est déjà imprimé. Le juif a été condamné à double amende. M. de *la Beaumelle* peut cependant faire une seconde édition avec des remarques, et me poursuivre jusqu'aux enfers, sans expliquer s'il entend que j'irai en enfer, ou s'il compte y aller.

Voilà toute la réponse qu'il aura jamais de moi dans ce monde-ci et dans l'autre. J'ai l'honneur d'être véritablement, etc.

LETTRE CXXXVIII.

1752.

AU MEME.

MONSIEUR,

J'AI lu enfin l'édition du Siècle de *Louis XIV*, que votre ami *la Beaumelle* a faite en trois volumes, avec des remarques et des lettres. Je vous dirai, Monsieur, que cette édition n'a pas laissé d'avoir quelques cours à Berlin. J'y suis outragé; cinq ou six officiers de la maison de sa Majesté prussienne y sont maltraités; c'est une raison pour qu'on veuille au moins parcourir l'ouvrage. Personne ne lui pardonnera d'avoir outragé, dans ses remarques, les vivans et les morts, ainsi que la vérité. Mais moi, Monsieur, je lui pardonnerais les injures scandaleuses qu'il me dit dans mon propre ouvrage, s'il était vrai qu'il eût à se plaindre de moi, et si je l'avais accusé auprès du roi de Prusse, dans son passage à Berlin, comme il le prétend.

Je peux vous protester hautement, Monsieur, non-seulement à vous, mais à tout le monde, et attester le roi de Prusse lui-même, que jamais je n'ai dit à sa Majesté ce qu'on m'impute. Ce fut le marquis d'*Argens* qui l'avertit à souper, de la manière dont *la Beaumelle* avait parlé de sa cour, ainsi que de plusieurs autres cours, dans son livre intitulé *Le qu'en dira-t-on*. Le marquis d'*Argens* sait que, loin de vouloir porter ces misères aux oreilles du roi, je lui mis presque la main sur la bouche, que je lui dis en propres

1752. paroles : *Taisez-vous donc, vous révélez le secret de l'Eglise.* J'aurais pu user du droit que tout le monde a de parler d'un livre nouveau à table, mais je n'usai point de ce droit, et loin de rendre aucun mauvais office à M. de *la Beaumelle*, je fis ce que je pus pour le servir dans l'aventure pour laquelle il fut mis au corps-de-garde à Berlin, et envoyé à Spandau. Pour peu qu'il raisonne, il doit voir clairement que *Maupertuis* ne m'a calomnié ainsi auprès de lui, que pour l'exciter à écrire contre moi; c'est un fait assez public dans Berlin. Il est bien étrange qu'un homme que le roi de Prusse a daigné mettre à la tête de son académie, ait pu faire de pareilles manœuvres. Songez ce que c'est que d'aller révéler à un étranger, à un passant, le secret des soupers de son maître, et de joindre l'infidélité à la calomnie. Exciter ainsi contre moi un jeune auteur; lancer ses traits, et puis retirer sa main; accuser M. *Kœnig*, mon ami, d'être un faussaire, le faire condamner, de sa seule autorité, en pleine académie, et se donner le mérite de demander sa grâce; faire écrire contre lui, et avoir l'air de ne point écrire; déchaîner *la Beaumelle* contre moi, et le désavouer; opprimer *Kœnig* et moi avec les mêmes artifices; c'est ce que *Maupertuis* a fait, et c'est sur quoi l'Europe littéraire peut juger.

Je me suis vu contraint à soutenir à la fois deux querelles fort tristes. Il faut combattre, et contre *Maupertuis* qui a voulu me perdre, et contre *la Beaumelle* qu'il a employé pour m'insulter. La vie des gens de lettres est une guerre perpétuelle,

tantôt ſourde et tantôt éclatante, comme entre les princes, mais nous avons un avantage que les rois n'ont pas. La force décide entre eux, et la raiſon décide entre nous. Le public eſt un juge incorruptible, qui, avec le temps, prononce des arrêts irrévocables. Le public prononcera donc ſi j'ai eu tort de prendre le parti de M. *Kœnig* cruellement opprimé, et de confondre les menſonges dont *la Beaumelle*, excité par l'oppreſſeur de *Kœnig* et le mien, a rempli le Siècle de *Louis XIV*. 1752.

La Beaumelle vous a mandé, Monſieur, qu'il me *pourſuivra juſqu'aux enfers*. Il eſt bien le maître d'y aller; et pour mieux mériter ſon gîte, il vous dit qu'il fera imprimer, à la ſuite du Siècle de *Louis XIV*, un procès que j'eus, il y a près de trois ans, contre un banquier juif, et que je gagnai. Je ſuis prêt à lui en fournir toutes les pièces, et il pourra faire relier le tout enſemble, avec la paix de Nimègue, celle de Riſvick et la guerre de la ſucceſſion; rien ne contribuera plus au progrès des ſciences.

Tout cela, Monſieur, eſt le comble de l'aviliſſement, mais je vous défie de me nommer un ſeul auteur célèbre, depuis le *Taſſe* juſqu'à *Pope*, qui n'ait eu à faire à de pareils ennemis.

Le moindre de mes chagrins eſt aſſurément le ſacrifice des biens et des honneurs auxquels j'ai renoncé ſans le plus léger regret; mais la perte abſolue de ma ſanté eſt un mal véritable. S'il y a quelque choſe de nouveau à Francfort, concernant toutes ces miſères, vous me ferez plaiſir de m'en inſtruire. Je ſuis, etc.

1752.

LETTRE CXXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 3 mai.

Mon cher et respectable ami, il faut que je passe mon temps à corriger mes ouvrages et moi, et que je prévienne les années de décadence où l'on ne fait plus que languir avec tous ses défauts. Les *Céthégus* et les *Lentulus* sont des comparses qui m'ont toujours déplu, et j'ai bien de la peine avec le reste; j'en ai avec Adélaïde, avec Zulime, et sur-tout avec *Louis XIV*. Je quête des critiques dans toute l'Europe. Je vous assure que j'ai déjà une bonne provision de faits singuliers et intéressans; mais j'attends mes plus grands secours de M. le maréchal de *Noailles*. Je vous prie d'engager M. de *Foncemagne* à accélérer les bontés que M. de *Noailles* m'a promises; mais je voudrais que M. de *Foncemagne* ne s'en tînt pas là; je voudrais qu'il voulût bien employer quelques heures de son loisir à perfectionner ce Siècle de *Louis XIV*, ce siècle de la vraie littérature, qui doit lui être plus cher qu'à un autre: quelques observations de sa part me feraient grand bien. Je les mérite par mon estime pour lui, et par mon amour pour la vérité. Je prépare une nouvelle édition; mais j'ai bien peur que ma nièce n'ait point encore envoyé à M. le maréchal de *Noailles* l'exemplaire sur lequel il devait avoir la bonté de faire des remarques. Si malheureusement madame *Denis* n'avait plus d'exemplaires, je vous supplie

de

de lui prêter le vôtre pour cette bonne œuvre; je vous payerai avec uſure. Mais je vous ai, je crois, déjà mandé que j'avais ſupplié M. de *Malesherbes* de ne laiſſer entrer en France aucun ballot de la première édition, et d'empêcher qu'on en fît une nouvelle ſur un modèle ſi vicieux. Je vous le dis encore, mon cher ange, ce n'eſt là qu'un eſſai informe, et je ne ferai certainement mon voyage de Paris que quand je ſerai parvenu à donner un ouvrage plus digne du monarque et de la nation qui en ſont l'objet. Si on avait laiſſé à M. le maréchal de *Noailles* ſon exemplaire que M. de *Richelieu* a repris, ſi on n'avait pas préféré le vain plaiſir d'avoir un livre rare à celui de procurer les inſtructions néceſſaires pour rendre ce livre meilleur, la meilleure édition ſerait déjà bien avancée. Il faudrait que tout bon français contribuât à la perfection d'un tel ouvrage. 1752.

Vous me parlez, mon cher ange, de cette hiſtoire générale; on m'a volé la partie hiſtorique de tout le ſeizième ſiècle et du commencement du dix-ſeptième, avec l'hiſtoire entière des arts. Je m'étais donné la peine de traduire des morceaux de *Pétrarque* et du *Dante*, et juſqu'à des poëtes arabes que je n'entends point; toutes mes peines ont été perdues. Le Siécle de *Louis XIV* devait ſe renouer à cette hiſtoire générale; c'eſt une perte que je ne réparerai jamais. Il y a grande apparence que ce malheureux valet de chambre, qu'on ſéduiſit pour avoir tous mes manuſcrits, avait auſſi volé celui que je regrette, et qu'il le brûla quand ma nièce eut la bonté d'exiger de

1752. lui le sacrifice de tout ce qu'il avait copié. En un mot, le manuscrit est perdu. Je voudrais qu'on eût perdu de même bien des choses dont on a grossi le recueil de mes œuvres ; mais c'est encore un mal sans remède.

Je me flatte que la pièce que madame *Denis* va donner (*) ne sera point un mal, que ce sera au contraire un bien qu'elle mettra dans la famille, pour réparer les prodigalités de son oncle. Je me souviens d'avoir vu dans cette pièce des scènes très-jolies ; je ne doute pas qu'elle n'ait conduit cet ouvrage à sa perfection. Je ne lui voudrais pas de ces succès passagers dont on doit une partie à l'indulgence de la nation. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il y avait dans cette comédie, telle scène qui valait mieux que toute la pièce de Cénie. Ces scènes ne suffisent pas sans doute. Elle aura travaillé le tout avec soin ; elle a acquis tous les jours plus de connaissance du théâtre ; et ses amis, à la tête desquels vous êtes, ne lui laisseront pas hasarder une pièce dont le succès soit douteux. Il y a une certaine dignité attachée à l'état de femme qu'il ne faut pas avilir. Une femme d'esprit, dont on ambitionne les suffrages, joue un beau rôle ; elle est bien dégradée quand elle se fait auteur comique, et qu'elle ne réussit pas. Un grand succès me comblerait de la plus grande joie ; il me ferait cent fois plus de plaisir que celui de Mérope. Un succès ordinaire me consolerait ; un mauvais me mettrait au désespoir.

(*) La Coquette punie, comédie.

Nous parlerons une autre fois de Rome sauvée, d'Adélaïde, de Zulime ; c'est à présent la Coquette punie qui va me donner des battemens de cœur. Que faites-vous cet été, mes chers anges ? J'ai peur qu'il n'y ait quelque voyage de Lyon. Je voudrais que vous vous bornassiez à celui du bois de Boulogne, et y causer avec vous ; mais il faut la permission de *Louis XIV*. J'ai deux grands rois qui me retiennent : je ne peux à présent abandonner ni l'un ni l'autre. Je sens quel crime je commets contre l'amitié en vous préférant deux rois ; mais quand on s'est imposé des devoirs, on est forcé de les remplir. J'espère vous embrasser avant la fin de l'année, et je vous aimerai bien tendrement toute ma vie. Mes respects à tous les anges. 1752.

LETTRE CXL.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, 22 mai.

Je vous écris par le jeune *Baussobre*, ma chère enfant, comme on écrit d'Amérique quand il part des vaisseaux pour l'Europe. Logez-le chez moi le mieux que vous pourrez. Je vous réponds que je ne pourrai, ou je viendrai cette année de mon voyage de long cours.

J'ai enfin permis aux éditeurs de mes œuvres, bonnes ou mauvaises, d'imprimer, au-devant de leur recueil, cette lettre où je ne réponds (comme je le dois) qu'en me moquant de toute cette canaille des greniers de la littérature. On

1752. ne peut guère fermer la gueule à ces roquets-là, parce qu'ils japent pour gagner un écu. Ils ont plus aboyé contre *Louis XIV* que contre son historien. Il faut les laisser faire. Les poëtes et les écrivains du quatrième étage se vengent de leur misére et de leur honte, en clabaudant contre ceux qu'ils croient heureux et célèbres. Quand je ferais afficher que je ne suis point heureux, cela ne les apaiserait pas encore.

Depuis l'abbé *Desfontaines*, à qui je sauvai la vie, jusqu'à des gredins à qui j'ai fait l'aumône, tous ont écrit contre moi des volumes d'injures; ils ont imprimé ma vie; elle ressemble aux amours du révérend père de *la Chaise*, confesseur de *Louis XIV*. Ces beaux libelles sont vendus aux foires d'Allemagne, et les beaux esprits du Nord en ornent leurs bibliothéques. La calomnie passe les monts et les mers. Le même jésuite contre lequel les jansénistes auront écrit sur la grâce et sur les lettres de cachet, trouve à Pékin et à Macao des dominicains qu'il faut combattre. Qui plume a, guerre a. Ce monde est un vaste temple dédié à la Discorde.

Notre académie de Berlin est une chapelle tout à fait sous la protection de cette divinité. *Maupertuis* vient d'y faire un petit coup de tyrannie qui n'est pas d'un philosophe. Il a fait, de son autorité privée, déclarer faussaire, dans une assemblée de l'académie, un de ses membres nommé *Kœnig*, grand géomètre, bibliothécaire de madame la princesse d'*Orange*, et professeur en droit public à la Haie. Ce *Kœnig* est un homme de

mérite, un brave suisse, qui est très-incapable d'être faussaire. J'ai vécu pendant près de deux ans avec lui, chez feue madame la marquise *du Châtelet*, qu'il initia aux mystères de la secte leibnitzienne. Il ne sera pas homme à souffrir un pareil affront. 1752.

Je ne suis pas encore bien informé des détails de ce commencement de guerre. Je ne sors point de Potsdam. *Maupertuis* est à Berlin, malade pour avoir bu un peu trop d'eau-de-vie que les gens de son pays ne haïssent pas. Il me porte cependant tous les coups fourrés qu'il peut, et j'ai peur qu'il ne me fasse plus de tort qu'à *Kœnig*. Un faux rapport, un mot jeté à propos, qui circule, qui va à l'oreille du roi, et qui reste dans son cœur, est une arme contre laquelle il n'y a souvent point de bouclier. D'*Argens* n'avait pas si mal fait d'aller au bord de la Méditerranée : je ferai encore bien mieux d'aller au bord de la Seine.

LETTRE CXLI.

A M. DARGET.

A Potsdam, 23 mai.

Mon cher *Darget*, je respecte les médecins, je révère la médecine, en qualité de vieux malade ; mais je ne suis pas peu surpris que vos *Esculapes* prennent pour du scorbut des maux de vessie. Cette vessie n'a pas plus de rapport avec le scorbut qu'avec la goutte. Chaque maladie a son département. La migraine attaque la tête, la

1752. goutte les pieds et les mains, la v. . . . s'adresse à la limphe et ensuite aux os ; le scorbut gonfle les gencives, déboîte les articles, fait tomber les dents ; j'en parle par une funeste expérience, moi qui ai perdu toutes les miennes par cette peste cruelle. DIEU vous préserve, mon cher ami, des atteintes d'un mal si affreux ! Croyez que vos belles dents sont un excellent témoignage contre le sentiment de M. *Mallouin*. Heureux les malades qui vont de Plaisance à Bellevue, et qui entendent les sirènes de ce beau rivage ! Je vois bien que vous ne reviendrez pas sitôt dans notre couvent. Vous y trouverez le jardin du comte de *Rothembourg*, vendu à madame *Daun*, la belle maison de d'*Argens*, à M. *Eckel*, deux belles pièces de gazon dans la cour d uchâteau. Voilà ce qui s'appelle de grandes nouvelles ; voilà les révolutions de Potsdam. La douceur uniforme de notre vie n'a pas de plus grands objets à vous présenter. J'ai trouvé mon maître aux échecs dans le marquis de *Varenne* ; mon maître en éloquence abondante dans le marquis d'*Argens*, et mon maître en tout dans le roi. *Maupertuis* se rétablit difficilement, et va reprendre l'air natal. Pour moi, je suis trop malade pour voyager. Je suis tout accoutumé à mes souffrances ; et j'aime autant mourir à Potsdam qu'ailleurs. *Quod petis est hic, est Ulubris, animus si te non deficit æquus.* Vous ne me dites rien de M. du *Verney* ; je ne doute pas, mon cher ami, que vous ne l'ayez retrouvé avec la même santé, la même amitié pour vous, prenant toujours à vous le même intérêt.

Je vous ai prié, et je vous prie encore de lui faire mes complimens, auſſi bien qu'à M. le marquis de *Valori*. Adieu; goûtez les charmes brillans de Paris, et n'oubliez pas les plaiſirs tranquilles de Potsdam. 1752.

Il n'eſt point du tout queſtion ici de l'abbé de *Prade*.

LETTRE CLXII.

A M LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 3 juin.

Mon cher ange, me voilà plus que jamais dans l'hiſtrionnage. J'envoie Amélie à Paris, et je reçois la Coquette punie. Cette coquette me tient bien plus au cœur que l'autre. Je ſens qu'on aime mieux quelquefois ſon petits-fils, que ſon propre enfant. Je n'oſe donner de conſeil à ma nièce que je regarde comme ma fille, je crains de la priver d'un ſuccès, et d'affliger ſa paſſion, ſi je lui conſeille de ne pas donner un ouvrage ſur lequel elle eſt piquée, et qui lui a tant coûté. Je crains encore plus de l'expoſer à une chute ou à une réception froide qui vaut une chute. Je ne ſais point d'ailleurs quel eſt le goût de Paris où tout eſt mode. Je me vois dans la néceſſité de ſuſpendre mon jugement. Peut-être j'entrevois ce qu'on pourrait faire pour rendre cet ouvrage ſoutenu, attachant et comique; mais peut-être auſſi que j'entrevois mal. D'ailleurs on ne fait point paſſer ſes propres idées dans une autre tête. On part d'un principe, l'auteur eſt parti d'un autre

1752. auquel il se tient. De grands changemens coûtent beaucoup, de petits servent à peu de chose ; ainsi, je me vois tout aussi embarrassé dans ma critique que dans le conseil qu'on me demande pour donner la pièce ou ne la pas donner. Tout ce que je sais, c'est que des pièces, qui ne valent pas une tirade de celle-ci, ont eu de grands succès ; et cela même ne prouve rien encore : un détestable ouvrage peut réussir, un bien moins mauvais peut tomber ; la décision d'un procès et le gain d'une bataille ne sont pas plus incertains. Il n'y a pas grand mal qu'un vieux soldat comme moi soit battu, mais je ne voudrais pas que ma nièce se fît battre.

Je lui ai adressé, non pas Adélaïde, non pas le Duc d'Alençon, mais Amélie ; et pourquoi Amélie ? pourquoi des maires du palais au lieu de *Charles VII*, et des maures au lieu d'anglais ? — *Il costume*, mon cher ange ; *il costume lo vuole così*. On s'est assez révolté qu'un prince du sang ait voulu assassiner son frère pour une fille, et que j'aye donné un frère à ce prince qui n'en avait pas. L'histoire de *Charles VII* est trop connue. Jamais on ne se prêterait à une aventure si contraire aux faits et si éloignée de nos mœurs ; on pensera comme on a pensé, et on dira : *incredulus odi*. Peut-on combattre l'expérience ? ce serait s'aveugler pour se jeter dans le précipice. Mais comment faire pour donner cet ouvrage ? comme on voudra, comme on pourra, sur-tout n'en point parler. La grande affaire est que l'ouvrage soit bon et bien joué ; le reste est très-indif-

férent. Mon cher ange, j'irais plutôt vous trouver à Lyon que de vous faire retourner de Lyon à Paris. Vous pénétrez mon cœur; mais à préſent, il n'y a ni Lyon ni Paris pour moi; il n'y a que Potsdam; c'eſt le rendez-vous de mes troupes; c'eſt de-là que je dirige la nouvelle édition qu'on fait du Siècle, édition que je ne peux abandonner, et qui ſeule peut faire oublier les trois malheureuſes éditions qui viennent de paraître, en trois mois de temps, dans le pays étranger. Ces trois-là ſont aſſez bonnes pour le reſte de l'Europe, mais non pour la France. Je me ſuis trompé ſur trop de faits, j'ai trop fait de péchés d'omiſſion et de commiſſion. Ma nouvelle édition eſt ma pénitence; il faut me la laiſſer faire. Je prends les eaux, je me baigne, je me meurs, et tout cela veut qu'on ſoit ſédentaire. Comment va l'*Iphigénie-Héraclide*? la *Duménil* eſt-elle guérie de ſon coup de pincette? On dit que *Grandval* eſt devenu grand buveur et mauvais acteur, et que la *Duménil* aime paſſionnément le vin et *Grandval*. L'un l'enivre, l'autre la bat; ces paſſions ſont malheureuſes. 1752.

A propos, faudra-t-il que j'envoye un billet de confeſſion au curé de Saint-Roch? Mon cher ange, notre curé de Potsdam, c'eſt le roi; il y a plaiſir à mourir là. Il y a deux ans que je n'ai aperçu de prêtres; ils n'entrent jamais dans le château. Pauvres gens du Midi, apprenez à vivre! Pourquoi faut-il qu'il n'y ait de raiſon que dans le Nord?

Tous mes anges, je baiſe le bout de vos ailes.

1752.

LETTRE CXLIII.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, 9 juin.

Je suis fâché que cette plaisanterie innocente dont j'ai affublé, le plus respectueusement et le plus poliment que j'ai pu, son éminence le cardinal *Quirini*, soit si publique (*); mais il est homme à l'avoir fait imprimer lui-même. Il imprime régulièrement à Brescia tout ce qu'il écrit et tout ce qu'on lui écrit. Dieu merci, nous lui avons obligation des lettres du cardinal de *Fleuri*; elles sont curieuses : on y voit le désespoir sincère de notre premier ministre de ce qu'il n'est plus dans sa petite ville de Fréjus. Il a presque répandu des larmes quand il a été nommé précepteur du roi; il n'a accepté ce poste que malgré lui; il s'en plaint amérement; c'est un beau monument de sincérité. Je ne suis pas éloigné de croire que, quand le cardinal *Quirini* l'a rendu public, il était dans la bonne foi.

Ce bon cardinal aime les louanges à la folie; il ressemble en cela à *Cicéron*. Le libraire de sa ville de Brescia a mis à la tête de son dernier recueil, qu'il faut avouer que monseigneur est un étoile de la première grandeur.

Cette étoile persécutait mon feu follet pour avoir une ode en son honneur et en celui d'une église catholique qu'on bâtit d'aumônes à Berlin,

(*) Voyez l'épître au cardinal *Quirini*, volume d'Epîtres.

sans qu'il en coûte un sou à sa Majesté. Le cardinal a donné à cette église, qui ne s'achève point, de l'argent et des statues. Le comte de *Rothembourg* était à la tête de cette bonne œuvre, et n'y a pas contribué d'un denier de son vivant, ni par son testament. Un banquier calviniste a avancé environ douze mille écus, et veut qu'on vende l'église pour le rembourser. Le cardinal, pour son payement, exigeait des odes. Il m'arracha enfin cette plaisanterie au lieu d'ode, au commencement de cette année. Cela a été jusqu'à notre saint père le pape. Sa sainteté est un peu gausseuse; elle a dit: *Le cardinal Quirini quête des louanges; il a attrapé celles qu'il lui faut.* 1752.

Avez-vous lu le sixième tome des Mémoires de l'abbé de *Montgon?* Six tomes de l'histoire d'un abbé! et nous n'avons qu'un volume de l'histoire d'*Alexandre!* Comme les livres se multiplient! Il y a pourtant deux ou trois anecdotes bien curieuses dans ces mémoires.

Adieu, ma chère plenipotentiaire; je vous parlerai de nous deux à la première occasion.

LETTRE CXLIV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, 10 juin.

Mon héros, vos bontés m'on fait éprouver une espèce de plaisir que je n'avais pas goûté depuis long-temps. En lisant votre belle lettre de trente-deux pages, j'ai cru vous entendre, j'ai

1752. cru vous voir ; je me suis imaginé être à votre chocolat, au milieu de vos pagodes, et goûter le plaisir délicieux de votre entretien. Je vous remercie tendrement de tous les éclaircissemens que vous voulez bien me donner ; ce sont presque les seuls qui me manquaient.

Vous savez que j'avais passé près d'un an à faire des extraits des lettres de tous les généraux et de beaucoup de ministres ; je doute qu'il y ait à présent un homme dans l'Europe aussi bien au fait que moi de l'histoire de la dernière guerre. C'est là qu'il est permis d'entrer dans les détails, parce qu'il s'agit d'une histoire particulière ; mais ces détails demandent un très-grand art. Il est difficile de conserver un événement particulier dans la foule de toutes ces révolutions qui bouleversent la terre. Tant de projets, tant de ligues, tant de guerres, tant de batailles se succèdent les unes aux autres, qu'au bout d'un siècle ce qui paraissait, dans son temps, si grand, si important, si unique, fait place à des événemens nouveaux qui occupent les hommes, et qui laissent les précédens dans l'oubli. Tout s'engloutit dans cette immensité ; tout devient enfin un point sur la carte ; et les opérations de la guerre causent à la longue autant d'ennui qu'elles ont donné d'inquiétude quand la destinée d'un Etat dépendait d'elles.

Si je croyais pouvoir jeter quelque intérêt sur cet amas et sur cette complication de faits, je me vanterais d'être venu à bout du plus difficile de mes ouvrages ; mais ce qui me rend cette tâche plus agréable et plus aisée, c'est le

plaisir de parler souvent de vous. Mon monument de papier ne vaudra pas le monument de marbre que vous savez. Nous verrons cependant qui vous aura fait plus ressemblant, du sculpteur ou de moi. Si M. le maréchal de *Noailles* était aussi complaisant et aussi laborieux que vous, s'il daignait achever ce qu'il entreprend d'abord avec vivacité, le Siècle de *Louis XIV* en vaudrait mieux. 1752.

Je ne sais si vous savez que ce Siècle était une suite d'une histoire générale que j'ai composée depuis *Charlemagne* jusqu'à nos jours. On m'a volé une partie de cet ouvrage, et tout ce qui regardait les arts. *Louis XIV* m'est resté; mais une première édition n'est qu'un essai. Quoiqu'il y ait dix fois plus de choses utiles et intéressantes dans ces deux petits volumes que dans toutes les histoires immenses et ennuyeuses de *Louis XIV*, cependant je sais bien qu'il manque beaucoup de traits à ce tableau. J'ai fait des péchés d'omission et de commission. Plusieurs personnes instruites ont bien voulu me communiquer des lumières; j'en profite tous les jours: voilà pourquoi je n'ai point voulu que l'édition faite à Berlin, ni celles qu'on a faites sur le champ, en conformité, en Hollande et à Londres, entrassent dans Paris. Je suis dans la nécessité d'en faire une nouvelle que mon libraire de Leipsic a déjà commencée. Si M. le maréchal de *Noailles* n'a pas la bonté de faire un petit effort, cette édition sera encore imparfaite.

Je n'ose vous proposer, Monseigneur, de vous

1752. enfermer une heure ou deux pour m'instruire des choses dont vous pourriez vous souvenir ; vous rendriez service à la patrie et à la vérité. Ce motif sera plus puissant que mes prières. Je ferais sur le champ usage de vos remarques. Ma nièce doit avoir à présent deux exemplaires chargés de corrections à la main ; je voudrais que vous eussiez le temps et la bonté d'en examiner un. Votre lettre de trente-deux pages me fait voir de quoi vous êtes capable, et m'enhardit auprès de vous. Il me semble que ce serait employer dignement une heure du loisir où vous êtes. S'il y avait quelque guerre, je ne vous ferais pas de pareilles propositions ; je me flatte bien qu'alors vous n'auriez pas de loisir, et que vous commanderiez nos armées.

Dans ce siècle que j'ai tâché de peindre, c'était un français, dont vous fûtes l'élève, qui fit heureusement la guerre et la paix. Je suis très-persuadé qu'avec vous la France n'a pas besoin d'étrangers pour faire l'une et l'autre. Qui donc a, dans un plus haut degré que vous, le talent de se décider à propos, et de faire des manœuvres hardies ; talent qui a fait la gloire du prince *Eugène* que vous avez tant connu ? qui ferait la guerre avec plus de vivacité, et la paix avec plus de hauteur ? quel officier en France, a plus d'expérience que vous ? et l'esprit, s'il vous plaît, ne sert-il à rien ? Mais il n'y a guère d'apparence que vos talens soient sitôt mis en œuvre : l'Europe est trop armée pour faire la guerre. S'il arrive pourtant que le diable brouille les cartes,

et que le bon génie de la France conduise nos affaires par vous, il n'y a pas d'apparence que je fois alors votre historien. Je suis dans un état à ne devoir pas compter sur la vie. Vous serez peut-être surpris que, dans cet état, je fasse des Siècles, et des Histoires de la guerre de 1741, et des Romes sauvées, et autres bagatelles, et même, par-ci par-là, quelques chants de la Pucelle; mais c'est que j'ai tout mon temps à moi; c'est que, dans une cour, je n'ai pas la moindre cour à faire, et auprès d'un roi, pas le moindre devoir à remplir. Je vis à Potsdam comme vous m'avez vu vivre à Cirey, à cela près que je n'ai point charge d'ames dans mon bénéfice. La vie de château est celle qui convient le mieux à un malade et à un griffonneur. Il y a bien loin de ma tranquille cellule du château de Potsdam au voyage de Naples et de Rome; cependant, s'il est vrai que vous vous donniez ce petit plaisir, je vous jure que je viendrai vous trouver. 1752.

Il est vrai que mon extrême curiosité, que je n'ai jamais satisfaite sur l'Italie, et ma santé, me font continuellement penser à ce voyage, qui serait d'ailleurs très-court; mais je vous jure, Monseigneur, que j'ai beaucoup plus d'envie de vous faire ma cour que de voir la ville souterraine. Je me suis cru quelquefois sur le point de mourir; mon plus grand regret était de n'avoir point eu la consolation de vous revoir. Il me semble qu'après trente-cinq ans d'attachement, je ne devais pas être réservé à mourir si loin de vous. La destinée en a ordonné autrement. Nous sommes des ballons

1752. que la main du sort pousse aveuglément et d'une manière irrésistible. Nous fesons deux ou trois bonds, les uns sur du marbre, les autres sur du fumier, et puis nous sommes anéantis pour jamais. Tout bien calculé, voilà notre lot. La consolation qui resterait à un certain âge, ce serait de faire encore un bond auprès des gens à qui on a donné dès long-temps son cœur. Mais sais-je ce que je ferai demain? Occupons comme nous pourrons, de quart d'heure en quart d'heure, la vanité de notre vie. S'il est permis d'espérer quelque chose à un homme dont la machine se détruit tous les jours, j'espère venir vous voir cette année, avant que l'exercice de votre charge vous dérobe à mes empressemens, et vous fasse perdre un temps précieux.

Nous attendons ici le chevalier de *la Touche*; je le verrai avec plaisir, mais je le verrai peu. Le goût de la retraite me domine actuellement. J'aime Potsdam quand le roi y est; j'aime Potsdam quand il n'y est pas. Je trompe mes maladies par un travail assidu et agréable. J'ai deux gens de lettres auprès de moi, qui sont mes lecteurs, mes copistes, et qui m'amusent, entièrement libre auprès d'un roi qui pense en tout comme moi. *Algarotti* et d'*Argens* viennent me voir tous les jours au château où je suis logé; nous vivons tous trois en frères, comme de bons moines dans un couvent.

Pardonnez à mon tendre attachement, si je vous rends ce compte exact de ma vie: elle devait vous être consacrée; souffrez au moins que je

vous

vous en soumette le tableau. Mon ame, toujours dépendante de la vôtre, vous devait ce compte de l'usage que je fais de mon existence. Vous ne m'avez point parlé de M. le duc de *Fronsac*, ni de mademoiselle de *Richelieu*; je souhaite cependant que vous soyez un aussi heureux père que vous êtes un homme considérable par vous-même. Le bonheur domestique est à la longue le plus solide et le plus doux. Adieu, Monseigneur; je fais mille vœux pour que vous soyez heureux longtemps, et que je puisse en être témoin quelques momens. 1752

Si mon camarade *le Bailli*, chargé des affaires depuis la mort du caustique et ignorant *Tircone*l, m'avait averti, en me fesant tenir votre paquet, du temps où le courrier qui l'a apporté partirait, je ferais un paquet un peu plus gros; mais vous ne le recevriez qu'au bout de six semaines, parce que ce courrier va à Hambourg, et y attend longtemps les dépêches du Nord. J'ai mieux aimé me livrer au plaisir de vous écrire et de vous faire parvenir au plutôt les tendres assurances de mon respectueux attachement, que de vous envoyer des livres, que d'ailleurs vous recevriez beaucoup plus tard que ceux qui doivent être incessamment entre les mains de ma nièce pour vous être rendus.

On dit qu'une dame, un peu plus belle que ma nièce, a fait une comédie; je ne crois pas que ce soit pour la faire jouer dans la rue Dauphine. Or, si une dame jeune et fraîche se contente de jouer ses pièces en société, pourquoi ma nièce,

1752. qui n'est ni fraîche ni jeune, veut-elle absolument se commettre avec les comediens et le parterre, gens très-dangereux? Un grand succès me ferait assurément beaucoup de plaisir, mais une chute me mettrait au désespoir. J'ai couru cette épineuse carrière; je ne la conseille à personne.

Je m'aperçois que j'ai encore beaucoup bavardé, après avoir cru finir ma lettre. Pardonnez cette prolixité à un homme qui compte parmi les douceurs les plus flatteuses de sa vie, celle de s'entretenir avec vous, et de vous ouvrir son cœur. Adieu, encore une fois, mon héros; adieu, homme respectable, qui soutenez l'honneur de la patrie. Il me semble que je vous serais attaché par vanité, si je ne vous l'étais pas par le goût le plus vif. Conservez-moi des bontés que je préfère à tout.

LETTRE CXLV.

A M. DARGET.

Potsdam, 1 juillet.

Il faut que je vous fasse ma confession, mon cher voyageur. J'ai pris la liberté d'entamer la conversation sur votre compte à souper. J'ai soutenu que les médecins qui vous donnaient le scorbut ne savaient ce qu'ils disaient. L'affection scorbutique est une maladie dont je suis jaloux, et que je ne veux partager avec personne; mais je me suis fort étendu sur la vessie, sur la nécessité où vous étiez de changer d'air, sur l'envie que vous avez

de revenir servir le plus aimable maître du monde, dès que votre santé le permettra, sur votre attachement, sur votre sagesse : et il m'a paru qu'on était de mon avis, et que vous seriez très-bien reçu à votre retour. Gorgez-vous des plaisirs de Paris, et revenez goûter avec nous les douceurs de la vie tranquille. Les fêtes de Charlottembourg ont été magnifiques; la princesse a enchanté son mari, le roi et toute la cour. D'*Arnaud* a envoyé un épithalame qui est un chef-d'œuvre de galimatias; ce pauvre homme est bien loin d'approcher du génie du philosophe de Sans-Souci, dont les talens se fortifient de jour en jour. Comme ce n'est qu'en cette qualité que je le considère, je laisse-là le roi, et je me borne entièrement au philosophe et à l'homme aimable. Il rend nos soirées délicieuses. Le reste du jour est mon affaire. Mes maladies, mon goût pour l'étude et pour la retraite, m'ont entièrement fixé à Potsdam avec deux gens de lettres que j'ai auprès de moi, et qu'il semble que la nature ait fait tout exprès pour me rendre la vie agréable. J'ai pris la liberté de me servir de votre baignoire. Mon maigre corps n'était pas digne de se fourrer où votre figure potelée s'est mise; mais M. *César* me l'a permis. J'attends avec impatience M. *Morand* que vous nous procurez. Ce sera une bonne ressource pour les frères du couvent. Je suis plus moine et plus votre frère que jamais. Je vous aime et je vous embrasse de tout mon cœur. 1752.

1752.

LETTRE CXLVI.

AU CARDINAL QUIRINI. (*)

A Potsdam, 4 juillet.

MONSEIGNEUR,

DAIGNEZ agréer les plus vives actions de grâces pour les nouveaux gages que votre éminence me donne de sa bienveillance. Je la vois toujours attentive à répandre ses bienfaits sur l'Eglise et sur les lettres : ses leçons instruisent le monde autant que ses exemples l'animent ; des religieuses reçoivent en présent des marquisats, des duchés, un temple catholique, élevé au milieu de l'erreur, de l'argent et des statues.

Toujours infirme, je ne puis qu'admirer de loin votre éminence, quoique toujours pressé du désir de lui présenter mes respects. Je me vois attaché par les chaînes du repos, de la liberté et des plaisirs ; par ces chaînes que les princes font si rarement porter ; auprès d'un roi très-aimable, quoique hérétique. Je voudrais chanter les louanges de votre éminence ; mais lorsqu'on est livré à la fièvre et à *Galien*, l'on perd le chant, et la voix devient rauque. Je n'en suis pas moins l'admirateur de votre éminence.

(*) Cette lettre est traduite de l'italien.

LETTRE CXLVII. 1752.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 11 juillet.

Mon cher ange, nous autres bons chrétiens nous pouvons très-bien supposer un crime à *Mahomet*; mais le parterre n'aime pas trop qu'une tragédie finisse par un miracle du faubourg Saint-Médard. Amélie finit plus heureusement, et quoique cette pièce ne soit pas de la force de Mahomet, elle peut avoir un beaucoup plus grand succès, parce qu'il n'y est question que d'amour. Il y a des ouvrages dont la faiblesse a fait la fortune, témoin Inès. Il ne suffit pas de bien faire, il faut faire au goût du public. Il est indubitable que le *Kain* doit jouer le duc de *Foix*, et mademoiselle *Clairon*, *Amélie:* sans cela point de salut. Je n'ai jamais compris qu'il y eût de la difficulté dans l'annonce de cette pièce. Il me semble qu'on pourrait la donner sans bruit et sans scandale, pendant le voyage de Fontainebleau, en ameutant ce qu'on appelle la petite troupe, qui est plutôt la bonne troupe; en ne sonnant point l'alarme, et en ne prétendant point donner cet ouvrage comme une pièce nouvelle. Il y manque encore quelques vers que j'enverrai quand on voudra; mais pour l'extrait baptistère de *Lisois*, et pour la généalogie d'*Amélie*, je crois qu'on peut très-bien s'en passer.

Mon cher ange, j'avoue qu'il ne sied guère à un historiographe de passer sous silence ces points

1752. d'hiſtoire ; mais je m'imagine que ces détails ne ſerviraient de rien à la tragédie. Je ne les aurais pu placer que dans des tirades qui ſont déjà un peu longues, et j'ai cru qu'ils refroidiraient l'action ſans y porter une plus grande clarté. *Amélie* eſt une dame du voiſinage, *Liſois* un paladin, le duc de *Foix* de la race de *Clovis*, le tout eſt un roman. Il ne s'agit que d'exprimer des ſentimens vrais ſous de noms feints. C'eſt une pièce de caractères ; c'eſt *Orgon*, c'eſt *Damis*, c'eſt *Iſabelle*. Plus on entrerait dans des détails hiſtoriques, plus on contrediraît l'hiſtoire.

Mon cher et reſpectable ami, je ſuis plus inquiet de l'entrepriſe de ma nièce que de notre Amélie. Je ſuis un vieux gladiateur accoutumé à être condamné aux bêtes dans l'arène ; mais je tremble de voir une femme qui veut tâter de ce combat. Peut-être le public eſt-il las des Amazones et des Cénie ; peut-être ne ſera-t-il pas toujours poli avec les dames. Ma nièce ne ſe trouve pas dans des circonſtances auſſi favorables que meſdames *du Bocage* et *Grafigny*. Elle a contre elle des cabales, et de plus elle eſt ma nièce. Tout cela me fait trembler, et je vous avoue que pour rien au monde je ne voudrais me trouver là.

La pièce peut réuſſir, il y a d'heureux détails, et, ſi je ne m'aveugle pas, ces ſeuls détails valent mieux que Cénie et les Amazones ; mais ils ne ſuffiſent pas. Vous m'avez parlé à cœur ouvert, je vous parle de même. J'ai mandé à madame *Denis* que j'étais peu au fait du goût qui règne à

présent, qu'elle devait consulter ceux qui fré- 1752.
quentent assidument les spectacles, que c'était à eux de lui dire si la pièce était attachante, si les caractères étaient bien décidés et bien soutenus, si la Coquette était assez coquette, si elle fesait un rôle principal dans les derniers actes, si *Géronte*, *Cléon*, *Dorsan* étaient des personnages nécessaires, si chacun avait un but déterminé, si la suivante n'était pas un caractère équivoque, s'il y avait dans l'ouvrage de cette force comique nécessaire dans une comédie, et de cette espèce d'intérêt nécessaire dans toute pièce dramatique, si la froideur n'était pas à craindre; que je n'étais pas juge, parce que je suis partie trop intéressée, et que j'ai peu d'habitude du théâtre comique, et nulle connaissance de ce qui est à la mode; qu'elle devait consulter des vrais amis qui osassent dire la vérité.

Voilà une partie de ce que je lui ai mandé; que pouvais-je de plus dans la crainte de l'affliger, dans celle d'un mauvais succès, et enfin dans celle de l'empêcher de se satisfaire et de donner un ouvrage qui peut réussir? Elle me paraît entièrement déterminée à livrer bataille. Elle a une confiance entière en M. d'*Alembert*; c'est un homme de beaucoup d'esprit, mais connaît-il assez le théâtre?

Vous voyez si je vous ouvre mon cœur. Je suis extrêmement content de ma nièce. Elle a agi pour mes intérêts avec une chaleur et une prudence qui me la rendent encore plus chère. Je souhaite qu'elle réussisse pour elle comme pour

moi ; et, en attendant, je reste à Potsdam en philosophe. Je presse la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*. Je mène une vie conforme à mon état d'homme de lettres, et convenable à ma mauvaise santé, sans me mêler le moins du monde du métier de courtisan, n'ayant pas plus de devoirs à remplir que dans la rue Traversière, et n'ayant, si je meurs ici, aucun billet de confession à présenter. Jamais ma vie n'a été plus douce et plus tranquille. Pour la rendre telle à Paris, il faudrait renoncer entièrement aux belles-lettres ; car, tant que je me mêlerai d'imprimer, j'aurai les sots, les dévots, les auteurs à craindre ; il y a tant d'épines, tant de dégoûts, d'humiliations, de chagrins attachés à ce misérable métier, qu'à tout prendre il vaut mieux vivre tout doucement avec un roi. 1752.

Mon cher ange, si je vivais à Paris, je voudrais n'y faire autre chose que donner à souper. Je ferai certainement un voyage pour vous, ce ne sera pas pour l'évêque de Mirepoix ; mais il faut attendre que l'édition du Siècle soit achevée. Vous n'avez qu'une petite partie des changemens ; j'en fais tous les jours. Je ne veux revoir ma patrie qu'après avoir érigé un petit monument à sa gloire. J'espère qu'à la longue les honnêtes gens m'en sauront quelque gré. On pourra dire : C'était dommage de tant honnir un homme qui n'a travaillé que pour l'honneur de son pays. Et puis, quand quelque bonne ame aura dit cela, que m'en reviendra-t-il ? Mon cher ange ; vous me tiendrez lieu, vous et votre aimable société, de

toute

toute une nation honnêtement ingrate. Vivre avec vous en bonne santé, ce serait le comble du bonheur. Ces deux biens-là me manquent, et ce sont les seuls véritables; les rois ne sont que des palliatifs. Mille tendres respects à tous les anges. 1752.

D'*Argens* me persécute pour vous dire qu'il vous fait mille complimens. Il m'amuse beaucoup ici.

Vous sentez bien, mon cher et respectable ami, qu'il y a quelques passages dans cette épître qui ne sont absolument que pour vous, et que le tout est bon à brûler.

LETTRE CXLVIII.

AU MEME.

Potsdam, 22 juillet.

Mon cher ange, on m'a mandé que vos volontés célestes étaient que l'on représentât incessamment cette Amélie que vous aimez, et qu'on m'exposât encore aux bêtes dans le cirque de Paris; votre volonté soit faite au parterre comme au ciel. J'ai envoyé sur le champ à M. de *Thibouville*, l'un des juges de votre comité, à qui madame *Denis* a remis la pièce, quelques petits vers à coudre au reste de l'étoffe. Il ne faut pas en demander beaucoup à un homme tout absorbé dans la prose de *Louis XIV*, et entouré d'éditions comme vos grands chambriers le sont de sacs. Je ne sais pas encore quel parti prend ma nièce sur sa Coquette; apparemment qu'elle veut attendre. Vous ne

1752. doutez pas que je n'eusse la politesse de lui céder le pas. J'attends demain de ses nouvelles. Je tremble toujours pour elle et pour moi. Un oncle et une nièce qui donnent à la fois des pièces de théâtre, donnent l'idée d'une étrange famille *Dancourt* n'a-t-il pas fait la Famille extravagante? On la donnera probablement pour petite pièce.

Heureusement vos prêtres sont plus fous que nous, et leur folie n'est pas si agréable; mais vos gredins du Parnasse sont de grands malheureux. On ôte à *Fréron* le droit qu'il s'était arrogé de vendre les poisons de la boutique de l'abbé *Desfontaines;* je demande sa grâce à M. de *Malesherbes*; et le scélérat, pour récompense, fait contre moi des vers scandaleux qui ne valent rien. Mes anges, si Amélie réussissait après le petit succès de Rome sauvée, moi présent, les gens de lettres me lapideraient, ou bien ils me donneraient à brûler aux dévots, et allumeraient le bûcher avec les sifflets qu'ils n'auraient pu employer. Il faut vivre à Paris, riche et obscur, avec des amis; mais être à Paris en butte au public, j'aimerais mieux être une lanterne des rues exposée au vent et à la grêle.

Pardon, mes anges; mais quelquefois je songe à tout ce que j'ai essuyé, et je conclus que si j'avais un fils qui dût éprouver les mêmes traverses, je lui tordrais le cou par tendresse paternelle. Je vous ai parlé encore plus à cœur ouvert dans ma dernière lettre, mon cher et respectable ami. Je ne vous ai jamais donné une plus grande preuve

d'une confiance sans bornes ; je mérite que vous en ayez en moi. Je serais bien affligé si la Coquette recevait un affront. Je me consolerais plus aisément de la disgrâce d'Amélie et du Duc de Foix. Il y a d'autres événemens sur lesquels il faudrait prendre son parti. Voulez-vous voir toute ma situation et tous mes sentimens ? J'aime passionnément mes amis, je crains Paris, et le repos est nécessaire à ma santé et à mon âge. Je voudrais vous embrasser, et je suis retenu par mille chaînes jusqu'au mois d'octobre. 1752.

On m'assure positivement que le Siècle sera fini dans ce temps-là, et que je pourrai faire un petit voyage pour vous aller trouver ; cette idée me console. La vie est bien courte : tout est ou vanité ou peine : l'amitié seule remplit le cœur. Mon cher ange, conservez-moi cette amitié précieuse qui fait le charme de la vie. Quelque chose qu'on puisse penser de moi à la cour et à la ville, que les uns me blâment, que les autres regrettent leur victime échappée, que les gredins m'envient, que les fanatiques m'excommunient ; aimez-moi, et je suis heureux. Je vous embrasse tendrement.

1752.

LETTRE CXLIX.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, le 24 juillet.

Vous avez la plus grande raison, vous et vos amis, de presser mon retour; mais vous ne m'en avez pas toujours pressé par des courriers extraordinaires; et ce qu'on mande par la poste est bientôt su. Quand il n'y aurait que ce malheur-là dans l'absence, (et il y en a tant d'autres!) il faudrait ne jamais quitter sa famille et ses amis. L'établissement des postes est une belle chose, mais c'est pour les lettres de change. Le cœur n'y trouve pas son compte: il n'est plus permis de l'ouvrir dès qu'on est éloigné.

La plus grande des consolations est interdite: je ne vous écris plus, ma chère enfant, que par des voies sûres qui sont rares. Voici mon état: *Maupertuis* a fait discrétement courir le bruit que je trouvais les ouvrages du roi fort mauvais; il m'accuse de conspirer contre une puissance dangereuse qui est l'amour-propre; il débite fourdement que le roi m'ayant envoyé de ses vers à corriger, j'avais répondu: *Ne se lassera-t-il point de m'envoyer son linge sale à blanchir*? Il tient cet étrange discours à l'oreille de dix ou douze personnes, en leur recommandant bien à toutes le secret. Enfin, je crois m'apercevoir que le roi a été à la fin dans la confidence. Je ne fais que m'en douter. Je ne peux m'éclaircir. Ce n'est pas là une situation bien agréable; mais ce n'est pas tout.

Il arriva ici, sur la fin de l'année passée, un jeune homme, nommé *la Beaumelle*, qui est, je crois, de Genève, et qui est renvoyé de Copenhague où il était moitié prédicateur, moitié bel esprit. Il est auteur d'un livre intitulé *Mes pensées*; livre où il dit librement son avis sur toutes les puissances de l'Europe. *Maupertuis*, avec sa bonté ordinaire, et sans y entendre malice, alla persuader à ce jeune homme que j'avais dit au roi du mal de son livre et de sa personne, et que je l'avais empêché d'entrer au service de sa Majesté. Aussi tôt ce *la Beaumelle*, pour réparer le tort prétendu que j'ai fait à sa fortune, a préparé des notes scandaleuses pour le Siècle de *Louis XIV* qu'il va faire imprimer je ne sais où. Ceux qui ont vu ces belles notes disent qu'il y a autant de sottises que de mots. 1752.

Quant à la querelle de *Maupertuis* et de *Kœnig*, en voici le sujet:

Ce *Kœnig* est amoureux d'un problème de géométrie, comme les anciens paladins de leurs dames. Il fit, l'année passée, le voyage de la Haie à Berlin, uniquement pour aller conférer avec *Maupertuis* sur une formule d'algèbre, et sur une loi de la nature dont vous ne vous souciez guère. Il lui montra deux lettres d'un vieux philosophe du siècle passé, nommé *Leibnitz*, dont vous ne vous souciez pas davantage, et lui fit voir que *Leibnitz* avait parlé de la même loi et combattait son sentiment. *Maupertuis*, qui est plus occupé de ce qu'il croit intrigues de cour que de vérités géométriques, ne lut pas seulement les lettres de *Leibnitz*.

1752. Le professeur de la Haie lui demanda permission d'exposer son opinion dans les journaux de Leipsic; et avec cette permission il réfuta, le plus poliment du monde, dans ces journaux, l'opinion de *Maupertuis*, et s'appuya de l'autorité de *Leibnitz*, dont il fit imprimer les fragmens qui avaient rapport à cette dispute. Voici ce qui est étrange :

Maupertuis, ayant parcouru et mal lu ce journal de Leipsic, et ces fragmens de *Leibnitz*, alla se mettre dans la tête que *Leibnitz* était de son opinion, et que *Kœnig* avait forgé ces lettres pour lui ravir, à lui *Maupertuis*, la gloire d'avoir inventé une bévue. Sur ce beau fondement, il fait assembler les académiciens pensionnaires dont il distribue les gages; il accuse formellement *Kœnig* d'être un faussaire, et fait passer un jugement contre lui sans que personne opine, et malgré les oppositions du seul géomètre qui fût à cette assemblée.

Il fit encore mieux. Il ne se trouva pas au jugement, mais il écrivit une lettre à l'académie pour demander la grâce du coupable qui était à la Haie, et qui ne pouvant être pendu à Berlin, fut seulement déclaré faussaire et fripon géomètre, avec toute la modération imaginable.

Ce beau jugement est imprimé. Voici maintenant le comble : notre modéré président écrit deux lettres à madame la princesse d'*Orange*, dont *Kœnig* est le bibliothécaire, pour la prier de lui imposer silence, et pour ravir à son ennemi condamné et flétri la permission de défendre son honneur.

Je n'ai appris que d'hier tous ces détails dans

ma solitude. On ne laisse pas de voir des choses nouvelles sous le soleil : on n'avait point encore vu de procès criminel dans une académie des sciences. C'est une vérité démontrée qu'il faut s'enfuir de ce pays-ci. 1752.

Je mets ordre tout doucement à mes affaires. Je vous embrasse très-tendrement.

LETTRE CL.

A M. LE PRESIDENT HENAULT, *à Paris.*

A Potsdam, ce 25 juillet.

Je suis aussi charmé de votre lettre, mon cher et illustre confrère, que je suis affligé de cette édition de Lyon. Je souhaitais qu'on imprimât le Siècle de *Louis XIV*, mais corrigé, mais digne de la nation et de vous.

Tout le monde ne m'a pas fait attendre ses faveurs comme M. le maréchal de *Noailles*. J'ai reçu des instructions de toute espèce, et j'ai travaillé à les mettre en œuvre. Il fallait absolument montrer au public cette première esquisse, faite à Berlin, pour réveiller l'assoupissement où sont la plupart de vos sibarites de Paris sur ce qui regarde la gloire de la France et leurs propres familles.

J'ai lieu de me flatter que la nouvelle édition à laquelle on travaille, méritera l'attention et les suffrages des esprits bien faits qui aiment la vérité. Mais je vous répéterai qu'il ne faut écrire l'histoire de France que quand on n'en est plus l'historiographe ; qu'il faut amasser ses matériaux

1752. à Paris, et bâtir l'édifice à Potsdam. J'espère en vos bontés quand mon édition sera faite. Avec le philosophe roi auprès duquel j'ai le bonheur de vivre, et un ami tel que vous à Paris, je n'ai que des événemens favorables à attendre.

L'édition infidelle de Rome sauvée me fait encore plus de peine que celle du Siècle faite à Lyon. Je n'ai d'enfans que mes pauvres ouvrages, et je suis fâché de les voir mutiler si impitoyablement. C'est un des malheureux effets de mon absence, mais cette absence était indispensable. Le sort d'un homme de lettres, et le triste honneur d'être célèbre à Paris, est environné de trop de désagrémens. Trop d'avilissement est attaché à cet état équivoque, qui n'est d'aucune condition, et qui, avili aux yeux de ceux qui ont un établissement, est exposé à l'envie de ceux qui n'en ont pas.

J'ai été si fatigué des désagrémens qui déshonorent les lettres, que, pour me dépiquer, je me suis avisé de faire ce que la canaille appelle une grande fortune. Je me suis procuré beaucoup de bien, tous les honneurs qui peuvent me convenir, le repos et la liberté ; le tout avec la société d'un roi qui est assurément un homme unique dans son espèce, au-dessus de tous les préjugés, même de ceux de la royauté. Voilà le port où m'ont conduit les orages qui m'ont désolé si long-temps. Mon bonheur durera autant qu'il plaira à DIEU.

J'avoue que le vôtre est d'une espèce plus

flatteuse. Vous régnez, et je suis auprès d'un roi; aussi je vous mets dans le premier rang des heureux, et moi dans le second. Mais j'ai peur que la jeunesse et la santé ne soient un état infiniment au-dessus du nôtre. Comment faire? Consolons-nous comme nous pourrons dans nos royaumes de passage. 1752.

Vous avez tort, mon cher et illustre confrère, de tant haïr les ouvrages médiocres: vous n'en aurez guère d'autres à Paris. Le temps de la décadence est venu. Le seizième siècle était grossier, le dernier siècle a amené les talens, celui-ci a de l'esprit. Si par hasard il y avait quelqu'un aujourd'hui qui eût du génie, il faudrait le bien traiter.

Je vous supplie de faire souvenir de moi monsieur d'*Argenson*: il ne doit pas oublier qu'il y a plus de quarante ans que je lui suis attaché. Le ministre peut l'oublier, mais l'homme doit s'en souvenir.

Je dicte tout ce que j'écris là, parce que je ne me porte pas trop bien. Je pense tout ce que je vous dis, mais je ne vous dis pas la moitié de ce que je pense. Si je m'entendais sur mes sentimens pour vous, sur mon estime, sur mon attachement, je serais plus diffus que tous vos académiciens.

Adieu, Monsieur; si vous voyez M. le maréchal de *Noailles*, donnez-lui un petit coup d'aiguillon; le Siècle et moi nous vous serons bien obligés.

1752.

LETTRE CLI.

A M. DARGET.

A Potsdam, 25 juillet.

Je vous plains, et je vous félicite, mon cher *Darget*. Il eſt bien cruel d'avoir une ſonde dans l'urètre; mais il eſt conſolant d'être sûr de guérir. *Per quæ quis peccat, per hæc et punietur.* Mais votre pénitence va bientôt finir. Si je voulais, je me ferais valoir pour avoir toujours ſoutenu contre vos médecins, que vous n'aviez point le ſcorbut; mais il eſt ſi aiſé d'avoir raiſon contre ces meſſieurs, qu'il n'y a pas là de quoi ſe vanter. Vous devez d'ailleurs être conſolé par la lettre que le roi vous a écrite de ſa main, et vous le ſerez encore davantage, quand vous reviendrez dans notre monaſtère guerrier; vous y retrouverez les mêmes bontés dans le père gardien, la même magnanimité, la même condeſcendance: le même eſprit règne toujours parmi les frères, et notre vie eſt la tranquillité même. Il eſt vrai que j'ai damné notre révérend père, mais au moins c'eſt en bonne compagnie; et vous m'avouerez que le diable eſt bien partagé d'avoir à ſa cour *Platon*, *Marc-Aurèle* et *Frèderic*. En attendant, nous ſommes dans le paradis, et je chante des *alleluia* malgré toutes les maladies dont je ſuis accablé. Venez donc, dès que vous ſerez guéri, augmenter le petit nombre des élus. Rapportez-nous votre veſſie et votre gaîté; venez

jouir à Potsdam de votre considération, de votre fortune et de la paix. Vous y aurez le plaisir de jouir et d'espérer. Chaque jour rendra votre destinée plus agréable, votre fortune plus grande, et vos plaisirs plus vifs. Il faut passer sa vie à Potsdam; c'est mon dessein comme le vôtre. N'allez pas vous laisser séduire par vos dames de Paris, quand votre..... fondé sera en état de leur être présentée. Fuyez les agrémens de Plaisance; résistez aux tentations. M. *du Verney* sans doute voudra vous retenir; mais combien les bontés d'un grand roi qui peuvent augmenter tous les jours, combien sa confiance, et votre place auprès de lui sont-elles au-dessus de tout ce qu'on peut vous offrir à Paris? Songez ce que c'est que de jouir dans un beau séjour des bontés d'un roi toujours humain, toujours égal, sans exciter l'envie des nationaux, sans avoir rien à essuyer de ses compatriotes. Vous me retrouverez tel que vous m'avez laissé, ne sortant point de ma cellule que j'aime, travaillant autant que mes forces délabrées le peuvent permettre, résigné dans ma vocation, et vous aimant de tout mon cœur. Je vous prie de faire mes complimens à M. *Daran*, quoique je n'aye pas besoin de lui.

1752.

1752.

LETTRE CLII.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS, *à Paris.*

Potsdam, juillet.

J'AI reçu assez tard, Monsieur, à Potsdam un paquet qui a redoublé mon attachement pour vous, et qui a augmenté mon envie de faire un petit tour d'une des collines du Parnasse où je suis, à l'autre que vous habitez. Savez-vous bien qu'il y a des choses admirables dans ce que vous m'avez envoyé? et que si le cœur vous en dit, vous pouvez faire de cet ouvrage quelque chose qui mettra le nom de *Chimène* aussi en vogue au théâtre qu'il y a jamais été? Je vis auprès d'un monarque qui fait tant d'honneur aux lettres, que je ne m'étonne plus de voir qu'on fait, dans la maison du cardinal *Ximenès*, ce qu'on fait dans celle de *Vitikind*.

Je voudrais pouvoir raisonner avec vous, papier sur table, comme je fais quelquefois avec ce grand homme. Il faudrait un volume pour s'entendre de si loin, encore ne s'entendrait-on guère. Permettez donc que je réserve pour le mois d'octobre le plaisir de vous entretenir sur ce que vous m'avez confié.

J'aurais voulu pouvoir profiter du voyage que le roi de Prusse fait à Clèves, pour venir faire un tour à Paris, mais je suis accablé de travail; je n'ai pas un moment à perdre. Mon voyage aurait été trop court; et j'ai promis au roi de rester auprès de lui jusqu'au mois d'octobre. Je lui tiendrai

parole, et je n'y aurai pas grand mérite : il daigne faire le bonheur de ma vie. Si j'avais imaginé un plan pour arranger ma deſtinée et une manière de vivre conforme à mon humeur, à mes goûts, à mon âge, à ma mauvaiſe ſanté, je n'en aurais pas choiſi d'autre. 1752.

S'il plaiſait ſeulement à la nature de me traiter comme fait le roi de Pruſſe, je me croirais en paradis; mais des maladies continuelles gâtent tout le bien que me fait un grand roi. Je lui ai ſacrifié du meilleur de mon cœur l'envie que j'avais de voir l'Italie et de paſſer par la France; mais ce qui eſt différé n'eſt pas perdu. Il faut qu'un être penſant ait vu Rome et le roi de Pruſſe, et ait vécu à Paris; après cela on peut mourir quand on veut.

Comptez, Monſieur, que je mets au nombre des choſes qui me font aimer ce monde, les belles choſes que vous m'avez envoyées, et dont j'ai grande envie de vous parler à tête repoſée. Mille reſpects à madame votre mère; comptez ſur les ſentimens inaltérables de *Voltaire*.

1752.

LETTRE CLIII.

A M. LE MARECHAL DE NOAILLES.

A Potsdam, le 28 juillet.

MONSEIGNEUR,

Vous me pardonnerez, si je n'ai pas l'honneur de vous écrire de ma main; je suis malade comme vous, et je souhaite bien sincérement que votre maladie ait des suites moins fâcheuses que la mienne.

Je reçois avec la plus vive reconnaissance les deux morceaux précieux dont vous avez bien voulu me faire part : c'est un présent que vous faites à la nation, et c'est en partie la plus belle réponse qu'on puisse faire à la voix du préjugé qui s'est élevé si long-temps contre *Louis XIV* dans toute l'Europe. J'oserais vous dire que le faible essai que j'ai donné, n'a pas laissé, tout informe qu'il est, de détruire, même chez les Anglais, un peu de cette fausse opinion que cette nation, quelquefois aussi injuste que magnanime et philosophe, avait conçue d'un roi respectable.

Ce commencement doit vous encourager, sans doute, Monseigneur, à me secourir et à m'éclairer autant que vous le pourrez. Vous êtes le seul homme en France qui soyez en état de me donner des lumières; et mon travail, les matériaux que j'ai assemblés depuis si long-temps, la nature et le succès de cet ouvrage, me rendent à présent le seul homme capable de recevoir avec fruit ces bontés dont je vous demande instamment la con-

tinuation. Vous ne pouvez employer plus dignement votre loisir qu'en dictant des vérités utiles. Je vous garderai religieusement le secret. 1752.

Mon dessein est d'inférer, dans le chapitre de la vie privée de *Louis XIV*, tout le morceau détaché où ce monarque se rend compte à lui-même de sa conduite. Cet écrit me paraît un des plus beaux monumens de sa gloire : il est bien pensé, bien fait, et montre un esprit juste et une grande ame. Je vous avoue que je serais d'avis de ne donner au public qu'une partie des instructions de *Louis XIV* au roi d'Espagne. Je voudrais que le public ne vît que les conseils vraiment politiques, dignes d'un roi de France et d'un roi d'Espagne, et la situation critique où ils étaient l'un et l'autre.

J'ose prendre la liberté de vous dire, en me soumettant à votre jugement, que le commencement de ce mémoire n'est rempli que de conseils vagues et de maximes d'un grand-père plutôt que d'un grand roi.

Déclarez-vous en toute occasion pour la vertu et contre le vice. — Aimez votre femme : vivez bien avec elle : demandez-en une à DIEU *qui vous convienne*, etc.

Il y a beaucoup de lieux communs dans ce goût. Je vous avouerai même ingénument que je n'oserais pas les lire au roi de Prusse, dont je regarde l'estime pour tout ce qui peut contribuer à la gloire de notre nation, comme le suffrage le plus précieux et le plus important.

Le conseil d'aller à la chasse, et d'avoir une

maison de campagne, paraîtrait petit et déplacé.
1752. Je dois songer que c'est à l'Europe que je parle, et à l'Europe prévenue. L'esprit philosophique qui règne aujourd'hui remarquerait peut-être un trop étrange contraste entre le conseil *d'honorer* DIEU, de ne manquer à aucun de ses devoirs envers DIEU, d'aimer sa femme, d'en demander une à DIEU qui convienne, etc., et la conduite d'un prince qui, entouré de maîtresses, avait mis le Palatinat en cendres, et désolé la Hollande, plutôt par fierté que par intérêt.

Je vous parle avec la liberté d'un historien, d'un homme instruit de la manière de penser des étrangers, et en même temps d'un homme docile, qui a une extrême confiance en vos bontés et dans vos lumières, pénétré de respect pour les unes et de reconnaissance pour les autres.

Si vous aviez, Monseigneur, quelques morceaux détachés dans le goût de celui où *Louis XIV* rend compte du caractère de M. de *Pompone*, rien ne jetterait un jour plus lumineux sur l'histoire intéressante de ce temps-là. Il est à croire que ce monarque aura aussi bien reconnu l'incapacité de M. de *Chamillard* que les faiblesses de M. de *Pompone*, qui était d'ailleurs un homme de beaucoup d'esprit. J'ai vu des dépêches de M. de *Chamillard* qui, en vérité, étaient le comble du ridicule, et qui feraient capables de déshonorer absolument le ministère depuis 1701 jusqu'à 1709. J'ai eu la discrétion de n'en faire aucun usage; plus occupé de ce qui peut être glorieux et utile à ma nation, que de dire des vérités désagréables. *Cicéron*

Cicéron a beau enseigner qu'un historien doit dire tout ce qui est vrai, je ne pense point ainsi. Tout ce qu'on rapporte doit être vrai, sans doute; mais je crois qu'on doit supprimer beaucoup de détails inutiles et odieux. J'ai la hardiesse de combattre les opinions de *Cicéron*, mais je ne combattrai point les vôtres. 1752.

Si j'ai quelques lettres originales à rapporter dans l'histoire de la guerre de 1741, ce sera assurément celle que vous écrivîtes au roi, le 8 juillet 1743, après votre entrevue avec l'empereur. Je la regarde comme un chef-d'œuvre d'éloquence, de raison supérieure, de courage d'esprit, et de politique; et je crois que cela seul suffirait pour vous faire regarder comme un grand-homme, si on ne connaissait pas vos autres mérites.

Permettez-moi de vous dire que personne au monde n'est plus attaché à votre gloire que moi: toute mon ambition serait d'avoir l'honneur de m'entretenir avec vous quelques heures; et, si je pouvais compter sur cet avantage, je vous promets que je ferais exprès le voyage de Paris dans quelques mois. Je ne suis allé en Prusse que pour y entendre un homme dont la conversation est aussi singulière que ses actions héroïques, et j'irais chercher à Saint-Germain un homme aussi respectable que lui.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, etc.

Fin du tome cinquième.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ALGAROTTI. (M. le comte)

LETTRE I. Page 132
II. 153
III. 165

ARGENS. (M. le marquis d')

LETTRE I. 160
II. *ibid.*
III. 161
IV. *ibid.*
V. 162
VI. *ibid.*

ARGENTAL. (Madame la comteſſe d')

LETTRE I. 72
II. 232

ARGENTAL. (M. le comte d')

LETTRE I. 4
II. 7
III. 15
IV. 22
V. 35
VI. 40
VII. 42
VIII. 51
IX. 53
X. 61

LETTRE XI. 68
XII. 75
XIII. 81
XIV. 85
XV. 94
XVI. 104
XVII. 109
XVIII. 111
XIX. 116
XX. 123
XXI. 129
XXII. 133
XXIII. 138
XXIV. 153
XXV. 166
XXVI. 170
XXVII. 178
XXVIII. 182
XXIX. 192
XXX. 217
XXXI. 227
XXXII. 237
XXXIII. 264
XXXIV. 271
XXXV. 285
XXXVI. 289

B.

BAGIEUX, (A M.) *chirurgien-major des gendarmes de la garde, etc.* 243

C.

CIDEVILLE. (M. de)
LETTRE I. 225
II. 240

D.

DARGET. (M.)
LETTRE I. 3
II. 5
III. 9
IV. 18
V. 55
VI. 56
VII. *ibid.*
VIII. 80
IX. 87
X. 89
XI. 90
XII. 92
XIII. 93
XIV. 96
XV. 97
XVI. 98
XVII. *ibid.*
XVIII. 99
XIX. 101
XX. *ibid.*
XXI. 102
XXII. 103
XXIII. 104
XXIV. 108
XXV. 109
XXVI. 149
XXVII. 150

LETTRE XXVIII. 151
XXIX. 152
XXX. *ibid.*
XXXI. 186
XXXII. 187
XXXIII. 188
XXXIV. 196
XXXV. 201
XXXVI. 204
XXXVII. *ibid.*
XXXVIII. 211
XXXIX. 213
XL. 220
XLI. 241
XLII. 249
XLIII. 269
XLIV. 282
XLV. 298

DEFFANT. (Madame la marquise du)
LETTRE I. 119
II. 126

DENIS. (Madame)
LETTRE I. 12
II. 13
III. 17
IV. 19
V. 39
VI. 49
VII. 57
VIII. 59
IX. 65
X. 67
XI. 77
XII. 79
XIII. 83

LETTRE XIV. 91
XV. 107
XVI. 135
XVII. 157
XVIII. 167
XIX. 174
XX. 184
XXI. 199
XXII. 223
XXIII. 234
XXIV. 245
XXV. 267
XXVI. 274
XXVII. 292

DEVAUX. (M.)
LETTRE I. 47
II. 114
III. 121

F.

FONTAINE. (Madame de)
LETTRE I. 6
II. 45
III. 236

FORMONT. (M. de)
LETTRE I. 221
II. 247

H.

HENAULT. (M. le président)
LETTRE I. 189
II. 208
III. 214
IV. 295

N.

NOAILLES. (M. le maréchal de) 302

Q.

QUIRINI, (Au cardinal) *évêque de Breſcia, bibliothécaire du Vatican.* 284

R.

RICHELIEU. (M. le maréchal duc de)
LETTRE I. 25
II. 140
III. 172
IV. 205
V. 229
VI. 275
ROQUES. (M.) *conſeiller eccléſiaſtique du land-grave de Heſſe-Hombourg.*
LETTRE I. 250
II. 254
III. 258
IV. 261

T.

THIRIOT. (M.) 71

U.

UZÈS. (M. le duc d')
LETTRE I. 163
II. 176

X.

XIMENÈS (M. le Marquis de)
LETTRE I. 102
II. 300

Fin de la Table du Tome cinquième.

22 7/i (83)
S

AB: 22 7/i (83)

D l 5472c

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51841/fragment/page=0323

UVRES

OMPLETES

DE

E VOLTAIRE.

ATRE-VINGT-TROISIEME.

GRAFL. STOLB. BIBLIOTHEK. ROSSLA

DEUX-PONTS,

SON et COMPAGNIE.

1792.

Farbkarte #13
B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Centimetres Inches
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51841/fragment/page=0325